





MŒURS

ET

PRATIQUES DES DÉMONS

OU

DES ESPRITS VISITEURS

Paris. — Imp. de H. Vrayet de Surcy et Cᵉ, r. de Sèvres, 37

MŒURS

ET

PRATIQUES DES DÉMONS

OU

DES ESPRITS VISITEURS

D'APRÈS

LES AUTORITÉS DE L'ÉGLISE, LES AUTEURS PAIENS
LES FAITS CONTEMPORAINS, ETC.

Par le Chevalier

Gougenot des MOUSSEAUX

Credo in unum Deum. ...., factorem cœli et *terræ*, visibilium omnium et *invisibilium*.

Symb. de Nicée.

PARIS

H. VRAYET DE SURCY, RUE DE SÈVRES, 2

—

1854



DÉDICACE.

Respectueusement, et presque genou en terre, je dédie mon livre *aux hommes de bonne volonté*, à ceux qui ne craignent jamais de rendre foi et hommage à la vérité, au milieu des sarcasmes qui la transpercent.

UN MOT AU LECTEUR.

Une grande et rapide révolution s'opère au milieu du monde civilisé. Le merveilleux n'est plus incroyable, il n'est plus même étonnant! Nous pouvons dire, avec la foule, qu'il vient *de refaire* ses preuves, et que l'opinion le réhabilite. Parmi les organes de la science profane, les uns s'irritent du tapage qui l'accompagne et s'épuisent en actes de vaine indignation; les autres s'inclinent ou se taisent devant les œu-

vres qui frappent leurs sens. La science sincère, en définitive, perd au jour le jour la force de nier ce que chaque jour on lui fait toucher et voir; elle examine encore, mais sa réserve est celle de la sagesse. Enfin, les paroles qui se sont échappées de ses lèvres entr'ouvertes semblent annoncer un retour vers des croyances dont le ridicule unique fut d'avoir été vulgaires!

Oui, bien vulgaires! et quel plus singulier reproche à la croyance dont on juge à propos de s'écarter que de lui dire : mon intelligence te repousse, parce que, dans le cours presque constant des siècles, chez tous les peuples, et sur toute la surface de l'espace, tu as pris possession de l'immense majorité des Esprits.

D'admirables railleries ont martyrisé les vérités chrétiennes, représentées par le Christ sur sa croix. Mais, en avons-nous vu succomber une seule, sur le champ de bataille des passions? Qui le dira? Les miracles, cependant, avaient tué l'idolâtrie, le culte public des démons et des sens! Les miracles et le merveilleux, il est vrai, parurent un jour comme accablés sous le poids des dérisions; mais ils sont restés debout; et le merveilleux refleurit!

.... Il refleurit! Quoi! vous osez le dire, et

vous l'écrivez; oh, vraiment, n'est-ce point trop fort! mais vous le voulez? Eh bien, on en rira. Vous ignorez donc jusqu'à Voltaire et son siècle ?

Non, nullement. Voltaire est encore un philosophe pour quelques-uns, je le sais; eh bien, sans insulter à ces personnes dans leur culte pour cet illustre mort, me permettront-elles de leur dire :

Mais les philosophes les plus éminents de l'antiquité, jusqu'aux Théurges vos favoris encore, ces ennemis et ces contemporains du Christianisme...., est-ce que ces merveilleux Esprits ne balancent point Voltaire et son école? Pour eux, cependant, le surnaturel fut le fond même de la croyance, et *de la philosophie !....*

Nous autres, chrétiens, nous voyons concorder, à peu près avec eux, sur ce chapitre, et les Pères de l'Église les plus sublimes, et les plus doctes philosophes de la théologie. Dieu n'aurait-il formé ces hautes intelligences, qui sont la lumière de son Église, que pour leur imposer, au travers des siècles, le rôle de dupes ou d'imposteurs?....

Parmi les faits que je rapporte, il en est à peine quelques-uns dont l'existence ne s'appuie

sur un des hommes qui font autorité dans l'Église, dans la philosophie ou dans la science. Sinon, c'est que j'ai vu moi-même ce que je relate; c'est que j'ai mes yeux pour garants, et je l'énonce.

Réduit par l'espace à me limiter, je n'ai pas cru devoir m'étudier à faire choix des traits les moins absurdes, au point de vue des incrédules de *l'ancienne* école (1). Tout au contraire, j'ai jugé plus sage d'être plus hardi, et d'emprunter à mes autorités des faits dont la certitude ou la possibilité se démontre, d'ailleurs, par l'évidence de faits consacrés et analogues. Cette réflexion donnera sans doute un utile renfort de

(1) Aujourd'hui, dans toute l'Allemagne, en Angleterre et dans le Nouveau-Monde, les savants qui refusent de croire au démon, je veux dire les plus habiles de ces incrédules, ceux qui ont daigné *voir et toucher* ce que l'on appelait l'impossible, admettent comme incontestables les faits du surnaturel le plus énorme. Ils confirment, de leur propre témoignage, un grand nombre de ces faits, et nous en rapporterons plusieurs. — Ajoutons seulement *qu'ils les expliquent!* Nous aurons donc à nous occuper des ces explications. Plus d'un lecteur restera confondu des excès de crédulité de cette *nouvelle et redoutable* école d'incrédules. Mais, je demande un peu de patience.....

patience au lecteur *dont l'incrédulité s'effaroucherait trop vite.*

C'est beaucoup exiger, peut-être; et, je me suis dit : quelques personnes riront en lisant mes pages, et ne daigneront point s'en irriter; d'autres n'ouvriront la bouche que pour crier à la folie, au scandale! Mais, si ces personnes sont chrétiennes, comment oublieraient-elles que toutes nos croyances sont scellées du signe de cette croix, que la voix de Dieu proclame devoir être pour le monde une folie, un vrai scandale!

Et, d'ailleurs, qu'importent les railleries dont l'averse peut assaillir et meurtrir un auteur! Qu'importent les sarcasmes, si, de son livre pressé par les mains du public, sortent d'utiles avertissements appuyés sur des vérités incontestables? Un soldat tombe, un autre le remplace.

Il y a moins d'une année encore, un opuscule de cette nature n'eût osé exposer au grand jour de l'Europe un seul de ses feuillets sans soulever toute une tempête de clameurs, sans provoquer les plus irrésistibles, les plus violents éclats du rire moqueur. Mais, aujourd'hui, devant le simple énoncé du merveilleux, les hommes

graves sentent que l'*inconnue se dégage*, et qu'il est de leur dignité de comprimer un rire téméraire. Les faits ont retenti dans l'Amérique entière ; ils ont parlé dans notre Europe ; des témoins irréprochables ont levé la main ; et, parmi tant de productions, le livre de M. de Mirville s'est ouvert ! Il *a fallu* le lire (1).

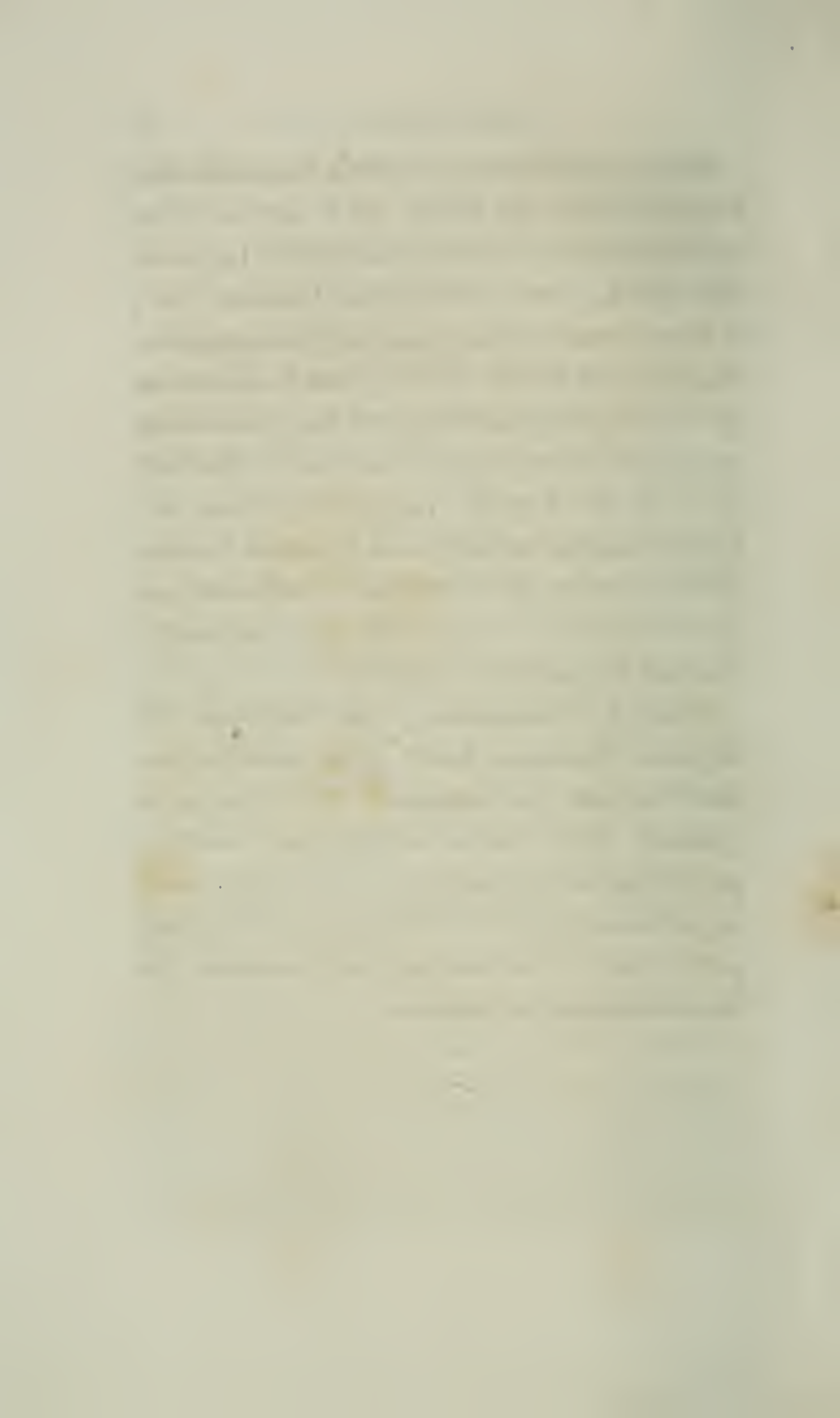
Eh bien, j'ai vu des gens de toutes natures d'esprit, et de fort diverses portées, saisir et dévorer ce livre. J'ai vu, j'ai vu des philosophes en pâlir, et passer généreusement, avec armes et bagages, du côté de ses conclusions. J'ai vu quelques chrétiens, aussi inconséquents que sincères, s'escrimer contre ses brisantes démonstrations, le fermer avec colère, se blottir et se retrancher, devant ses pages, dans l'étroite forteresse de leurs préjugés.

J'ai entendu la science profane le maudire et le bénir.

(1) *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, par M. le marquis Eudes de Mirville, mémoire adressé à l'Académie, 1854. — L'éloge que je crois, en conscience, devoir faire du livre de M. de Mirville, m'oblige à déclarer, sur l'honneur, que je ne le connais point ; — mais je veux le connaître, et je le connaîtrai bientôt. Jusqu'ici, si je l'ai jamais vu, c'est dans le monde, et à mon insu.

Mais, en définitive, la foule impartiale des lecteurs a battu des mains, et le succès de cet ouvrage magistral répond à son utilité. La presse déjà gémit, pour satisfaire une troisième fois, et d'une manière plus précise et plus complète, aux vœux du public. Enfin, dans la révolution qui s'opère, une grande part est due, après Dieu, aux pages courageuses et saisissantes d'intérêt du livre des Esprits. Les chaînes d'une inflexible logique y attachent le lecteur à l'un des points de notre foi auquel les événements qui nous inondent, et ceux qui nous menacent, donnent une décisive importance.

Grâce à ce monument, j'ai souvent pu me dispenser de creuser le sol, pour asseoir et assurer les bases sur lesquelles s'élève mon grêle opuscule. Mais quelque chétives que soient les proportions de mon œuvre, je la méditais avant la publication du livre des Esprits, et je ne la crois point inutile. C'est une des portes minimes par où la vérité fait ses sorties.



AVERTISSEMENT

DE HAUTE IMPORTANCE.

La seconde édition du livre de M. de Mirville offre, en tête, trois lettres fort remarquables. La première est du R. père Ventura de Raulica, ancien général des Théatins, examinateur des évêques et du clergé romain. J'en extrais ces lignes :

« Lorsque vous vîntes me consulter sur le mérite et l'*à-propos* de votre travail, je balançai d'autant moins à en encourager la publication que, moi-même, j'avais été plusieurs fois au moment de la développer dans la chaire sacrée.

« Je ne disais pas assez, mon cher Monsieur, en appelant votre travail utile ; je l'eusse appelé *indispensable* si j'avais su, ce que nous ignorions l'un et l'autre, la prochaine invasion *de ce fléau* que vous appelez si bien une épidémie spirituelle : fléau dont la propagation universelle et subite constitue, selon moi, malgré ses apparences de puérilité, *un des plus grands événements de notre siècle.* »

La seconde lettre est de M. le docteur Coze, doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg, l'un des trois

chefs préposés par la France à la garde de son instruction médicale. J'en extrais le passage suivant :

« Votre livre m'a fortement impressionné, parce que j'étais arrivé, par l'examen de quelques phénomènes du magnétisme animal, et de celui des *tables tournantes*, à des conclusions à peu près semblables aux vôtres. »

La troisième lettre est de M. F. de Saulcy, membre de l'Institut. Il faudrait la lire tout entière pour n'en point énerver le sens ; je me borne à en extraire quelques lignes :

« La conséquence de ces nouvelles expériences a été que j'ai cru bientôt, très-fermement, que des choses incompréhensibles pour moi existaient en réalité, et de façon à confondre la raison humaine. J'ai poursuivi ces phénomènes dans toutes leurs phases les plus déplorables pour mon orgueil de physicien ou de mathématicien ; et, comme je m'y prenais de manière que, si quelqu'un était coupable de supercherie, *ce ne pouvait être que moi*, j'ai été bien obligé de me rendre et de faire fléchir ma raison devant l'évidence des faits.

« Je me résume, Monsieur. Je crois à l'existence de faits, que souvent notre volonté ne saurait produire, et sur lesquels néanmoins je déclare que cette volonté a parfois une action palpable. Je crois à l'intervention *d'une intelligence différente de la nôtre*, et que mettent en jeu des moyens presque ridicules. » Et M. de Saulcy avoue avoir été, au début de ces phénomènes, un des incrédules les plus railleurs ! Je puis dire, à coup sûr, un des plus spirituels.

Et, nunc, erudimini, qui judicatis.

Sous la tutelle de ces noms imposants, j'ose supplier

quiconque ouvrira mon livre ou de ne point en commencer la lecture, ou de prendre avec lui-même l'engagement de parcourir l'enchaînement des chapitres dont il se compose. Sinon, l'un se dira : mais voilà qui est par trop rudimentaire, et je savais ces choses! Un autre allant un peu plus loin : mais, ces histoires paraissent être écrites pour grossir un recueil de contes fantastiques et de visions! Et l'on s'arrêterait avant de s'élever à un de ces points de vue d'où tout un horizon se déroule.

Oui, parmi ces faits, quelques-uns sont connus, et c'est pour cette raison même que je les rapporte, car ils sont *des types!* D'autres amusent ou intéressent, je le sais, sous une apparence de ridicule et d'impossibilité. Cependant ils forment, en définitive, les éléments nécessaires d'un travail dont j'espère que l'examen placera les esprits sincères, mais prévenus, dans la direction que la vérité commande de suivre.

Les faits que j'ai vus, les écrits de toutes dates que j'ai compulsés, et les savants avec lesquels je me suis entretenu, ont fondé ma croyance et l'ont confirmée.



DÉMONOLOGIE

MŒURS ET PRATIQUES

DES DÉMONS

CHAPITRE I.

A beau mentir qui vient de loin !

Certes, à ce titre, ma latitude serait grande, car je viens de pousser une reconnaissance jusque dans le monde des Esprits. Mais je suis chrétien; le Christ est dans mon cœur; d'où le mensonge volontaire arriverait-il donc sur mes lèvres? Je me tiens, ce me semble, trop près de l'Église pour que l'erreur me soit facile ! La raison permet d'ailleurs de juger, par les autorités que je produis, les faits que j'expose sans les

garantir. Mais rien n'entrera dans mes affirmations que je n'aie vu, que je n'aie conquis par l'étude, par les recherches, ou qui ne sorte des profondeurs de ma conviction. C'est là ce que je ne jure ni par Dieu, ni par les hommes; je l'énonce dans toute la simplicité de ma parole.

A la suite d'une excursion scientifique d'assez longue haleine, et qui touche à peine à son terme, j'espérais goûter quelque repos (1). Mais non, nullement; je ne sais quel secret instinct me crie de pàrtir; car, déjà, la multitude s'ébranle. Elle se dirige vers le pays des merveilles; elle veut découvrir le monde des Esprits, qui est bien le monde des réalités, mais aussi le monde des illusions, des déceptions, du mensonge! Et c'est par ce côté dangereux que la foule semble vouloir se laisser prendre, c'est-à-dire qu'elle semble vouloir se laisser perdre!

Que faire, en pareil cas, sinon mettre tout son

(1) *Dieu et les dieux*, — *ou, un Voyageur chrétien devant les objets primitifs des cultes anciens*, *les traditions et la fable.* — L'ouvrage paraît à la fin de 1853 avec le millésime de 1854. Quelques journaux en ont déjà rendu un compte très-favorable, et l'ont recommandé à leurs lecteurs. Il est édité par MM. Lagny frères, 1, rue Bourbon-le-Château.

zèle à l'arrêter, et multiplier les lumières sur la route qui la conduit à l'abîme, ce qui n'est chose ni trop aisée, ni si difficile qu'on se la figure. Car il ne s'agit point de nier avec le brutal entêtement de la stupidité, érudite ou ignare, un ordre de phénomènes dont nos sens mêmes nous rendent quelquefois un irrécusable témoignage, si légèrement que nous daignions les consulter.

Mais ce qui importe, c'est de s'entourer d'assez fortes raisons pour dire à la foule avec autorité : Ce que l'on vous affirme, ce que vous voyez, ce que vous entendez, on vous l'affirme à juste titre, vous le voyez, vous l'entendez bien; mais voici la nature de ces phénomènes, voici leurs conséquences, et voilà leur cause.

Or, ces phénomènes, il faudra bien les exposer tout à l'heure. Ces faits étranges, étourdissants, renversants, il faudra bien les établir sous les ricanements du rationalisme. Sera-t-il nécessaire de se coiffer du bonnet de vieille femme, et d'accompagner le branle de sa langue du hochement sénile de la tête, pour acquérir le droit de raconter ces récits de visions, d'apparitions, de fantômes; pour dire ces Revenants, ces Démons à figures de brutes ou à figures d'Anges, ces Esprits frappeurs, tapageurs et parleurs; en

un mot, pour rapporter *les faits et gestes de la matière* (1) *agissante et intelligente,* que l'homme consulte et qui lui répond, sur le passé, sur le présent inconnu et sur l'avenir!

Cependant, la crainte du ridicule ne nous arrêtera-t-elle pas devant *une certaine classe* de savants tous prêts à nous flétrir, et à nous déclarer atteints de caducité intellectuelle, si nous osons prêter l'oreille au récit de pareils faits; si nous prétendons en tirer quelques-unes de ces déductions utiles, qui se formulent pour ainsi dire d'elles-mêmes en règles de conduite!

Oh non! nous pousserons derrière nous du coude tout doucement, mais sans nous soucier de leur dédain, quelques spécialités scientifiques, si bouffies qu'elles puissent être, pour ne nous préoccuper que de *la science véritable*, la science humble, attentive et chrétienne; c'est-à-dire, en un mot, la science qui a des yeux pour voir, *du cœur pour affirmer ce qu'elle a vu*, et du respect pour le sens commun.

Oui, certes, quelques-uns de nos intrépides récits pourraient, je l'avoue, amuser de longues veillées de chaumières ou de châteaux. Mais

(1) Matière agissant comme instrument.

puisqu'une toute nouvelle école d'incrédules établit la vérité des faits les plus incroyables que nous rapportons (1); mais puisque nous aurons pour lecteurs une foule appartenant à la foi chrétienne, la question suivante est la première que nous placerons entre les chrétiens et nous :

Dans les faits qui viendront, l'un après l'autre, lutter contre votre incrédulité, soit pour la fortifier, soit pour l'abattre, votre esprit saisira-t-il rien de plus incroyable que le serpent d'Éden, que le corbeau du prophète Élie, que l'ânesse du devin Balaam, que les lions affamés de la fosse de Daniel, que les flots intelligents de la mer Rouge ou du Jourdain ; ou que les pythonisses d'Endor et de Philippes ?.... Réveillez-vous, et répondez !

Eh bien ! ce qui déjà fut fait, ne peut-il l'être encore ? à moins que vous ne défendiez à Dieu de penser que des merveilles, opérées à la face du public à telle époque, ne puissent être également utiles à ses desseins à telle autre époque déterminée dans sa sagesse.

Que si, dans mes narrations authentiques, je

(1) Voir, plus bas, mes chapitres sur cette nouvelle école.

me trouve misérablement plongé dans l'erreur, — ne puis-je le dire sans témérité, — nos saintes Écritures auront menti, les pères de l'Église et les théologiens de presque tous les siècles se seront fourvoyés; l'Église entière aura favorisé le monsonge et l'erreur grossière. Et puis encore, la masse des peuples dans tous les âges aura fait fausse route; les magiciens, les théurges, les professeurs de l'art des merveilles et des prestiges auront accumulé les faussetés sur un point où leur accord avec le catholicisme est aussi fréquent que remarquable.

Vraiment, en présence de la haute question du surnaturel, n'est-il pas opportun de faire observer que les hommes de toutes les époques se divisent naturellement en trois groupes :

D'un côté, ce sont les théologiens, ce sont les simples fidèles dont la raison s'est aidée de la science de Dieu pour éclairer l'observation des faits. Ce sont, parmi ces derniers, les véritables savants, ces hommes dont on ne saurait trop honorer la loyauté courageuse et les travaux : esprits justes, cœurs droits, hautes intelligences, auxquels rien ne coûte moins que de renier un système, lorsque l'évidence l'a démenti. Car, ce qu'ils cherchent, ce n'est jamais leur gloire

avant celle de la vérité; c'est leur honneur et leur bonheur, par la vérité de la science!

A l'extrémité tout opposée, figurent les magiciens et leurs adeptes, produisant et subissant des faits surnaturels, mais ramenés par eux à un point de vue qui n'a rien de favorable à l'Église de Dieu (1).

Entre ces deux extrémités enfin, nous voyons s'étendre la foule des ignorants et des ricaneurs, ou des *niais*, c'est-à-dire de ceux que l'imbécillité vaniteuse de leur esprit réduit au rôle de rieurs systématiques. Sur les bords de cette foule, dont ils forment la frange, on distingue des hommes qui ne sont dépourvus ni d'intelligence ni de culture; mais leur esprit est d'autant plus superbe qu'il pèche plus sensiblement par étroitesse. Ils jugent que descendre à l'examen de pareilles impossibilités, ou donner au surnaturel, en *le reconnaissant*, le caractère qui lui est propre, ce serait manquer à la dignité de la science!

Ainsi donc, aux deux côtés doués de quelque

(1) Nous confondons quelquefois, mais non pas toujours, les magiciens et les magnétiseurs, c'est ce que la suite expliquera.

valeur, ce sont l'Église et les magiciens ; deux camps assez franchement hostiles, on peut me l'accorder sans hésitation. Eh bien ! entre ces infatigables adversaires de tous les siècles, il est difficile de s'entendre en termes plus concordants sur la réalité des faits surnaturels, et sur les phénomènes de la magie ; on ne peut admettre avec une plus franche union l'existence des Esprits, auteurs de ces phénomènes, la vérité de leurs actes, celle de leurs apparitions et de leurs prestiges.

Qui restera-t-il donc pour nier encore et ces faits singuliers et les agents qui les produisent ? Toujours ce même milieu que nous signalons, et cela doit être ; car le milieu répugne d'une manière essentielle à la vérité. Toujours donc ce milieu composé de gens qui se refusent dédaigneusement à l'étude de la question, ou qui sont incapables de la résoudre.

C'est-à-dire, en définitive, que lorsque dans les régions du surnaturel nous allons laisser le merveilleux parler son langage, les gens de négation systématique ou de néant intellectuel qui se présenteront en ligne contre le redoutable front de bandière de la théologie et de la magie, sont ceux dont les arguments se retranchent fiè-

rement dans l'ignorance ou dans l'orgueil, comme dans la plus inexpugnable des forteresses.

A quoi bon se préoccuper de ceux qui tiennent à gloire et à honneur de grossir une pareille foule ?

CHAPITRE II.

Par qui ce globe et son atmosphère sont-ils habités?

Entrons rapidement en matière ; et d'abord, par qui ce monde, par qui le globe de cette terre et son atmosphère sont-ils donc habités ? Facile réponse. Les habitants de ce monde, ce sont des animaux et des esprits.... Et pour parler un langage assez peu philosophique, mais parfaitement intelligible, j'ajouterai : Ce sont des esprits logés dans des corps, ou bien, attachés à certains lieux (1), ou bien encore, vaguant dans l'espace et libres ou non de tout lien avec la matière. Mais n'est-ce point effaroucher son monde que de tenir un tel discours?

Un peu moins, je me le figure, que si j'eusse osé me le permettre dix mois plus tôt, mais beaucoup encore. — Comment, me dira-t-on,

(1) C'est la *Mundane force* de la nouvelle école ; voir aux chapitres où elle est décrite.

vous croyez donc d'une foi bien ferme à ces prétendus Esprits, à ces intelligences actives et puissantes qui pénètrent tous les éléments de la nature, qui savent posséder les instruments de l'âme, c'est-à-dire les corps, et qui parlent à l'âme elle-même?

Oui, certes, j'y crois, et d'abord parce que l'Église m'enseigne leur existence. Elle me la révèle et me l'explique dans sa science profonde. Cette science prend sa source dans la parole de Dieu; elle se grossit, en traversant les siècles, de l'observation de faits appuyés sur les témoignages les plus solides, et se fortifie des inductions que le raisonnement en dégage.

J'y crois, parce que l'étude et la philosophie ont lentement jeté les bases de ma croyance.

J'y crois enfin, parce que je suis redevable à mes propres sens et aux sens des hommes les plus dignes de foi de mon intimité, de témoignages que je ne puis rejeter sans renier les lois de la certitude, c'est-à-dire le terrain même où la raison construit et élève ses édifices! Quoi de plus?

Les paroles très-positives de l'Église démontrent à quel point cette foi chez elle est vive, est nette et fondamentale.

On composerait d'effrayantes légions du nombre de ces chrétiens, éclairés d'ailleurs par le flambeau des sciences profanes, mais que le cours de leurs études a laissés étrangers à la connaissance des saintes Écritures, et chez lesquels l'attentive lecture du texte divin causerait, en ces matières, une complète révolution d'idées. Bien plus, j'ai souvent observé que la plupart d'entre eux se figureraient pécher contre la raison, et presque contre l'Église elle-même, s'ils prenaient à la lettre celles de ces vérités que la parole écrite sous l'inspiration du Saint-Esprit y formule de la façon la plus littérale.

C'est donc à ces chrétiens, de préférence, que mes paroles diront la nature, la violence et les ruses de l'ennemi contre lequel Dieu *veut que nous combattions en corps d'armée;* car, ôtez les Portes et les Puissances de l'enfer, qui ne prévaudront point contre l'héritage du Christ, mais qui ne se lasseront jamais de lui faire une guerre cruelle; ôtez ces implacables ennemis de notre salut, et déjà nous avons peine à comprendre l'armée des fidèles, *ou l'Église elle-même*, avec ses noms de militante et de triomphante. Déjà nous ne comprenons plus ni le sacrement qui nous introduit dans son sein en chassant de nos

personnes le démon, ni ses sources de grâces, ni ses prières, ni ses exercices, ni ses exorcismes, ni ses armes de combat. Oui, si les démons ne sont point, en réalité, les chasseurs et les tueurs d'âmes qu'elle nous dépeint, son histoire n'est plus qu'un tissu de contes puérils; elle répond à l'idée qu'aiment à s'en former ceux qui ne trouvent de charme à l'étudier que dans la parole de ses ennemis.

Ouvrons, ouvrons le livre de l'Église et lisons-y sa croyance : — Il y eut un grand combat dans le ciel; Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon avec ses anges combattaient contre lui. Mais ceux-ci furent les plus faibles. Et ce grand dragon, cet ancien serpent qui est appelé le diable et Satan, et *qui séduit tout le monde*, fut précipité. Il fut précipité en terre et ses anges avec lui (1). Et j'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair (2).

Voilà donc la première patrie des Anges déchus : le ciel! Et les disciples du Christ se réjouis-

(1) Saint Jean, *Apocal.*, ch. XII, v. 7. Voir l'explication de ce combat dans Ant. Rusca, théologal de Milan, *De inferno et statu Dæmonum ante mundi exitium.*

(2) Dit le Christ, saint Luc, ch. X.

sent, en disant à leur divin maître : Les démons mêmes nous sont assujettis par la vertu de votre nom. (*Id.*) — Eclairés par celui qui s'appelle la lumière et la vie, les disciples ont reçu le don de voir cet invisible ennemi.

Ecoutez-les crier aux fidèles : Revêtez-vous des armures que Dieu vous donne, afin de pouvoir résister aux embûches et aux artifices du démon ; car nous avons à combattre non pas contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances infernales, contre les princes de ce monde de ténèbres, *contre les Esprits de malice répandus dans l'air.* (*Saint Paul, Éphés., chap.* VI.)

Soyez sobres et veillez ; car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant quel est celui qu'il pourra dévorer (1).

J'appréhende qu'ainsi que le serpent séduisit Ève par ses artifices, vos esprits aussi ne se corrompent et ne dégénèrent de la simplicité chrétienne. (2e *aux Corint., saint Paul, chap.* XI, V.

(1) Saint Pierre, ch. V, *Épît.* 1, v. 8. Méditez ces paroles du psaume 90 : Liberavit me de *laqueo venantium* et a *verbo aspero...* non timebis a *timore nocturno.... a sagitta volante in die*, ab incursu et *dæmonio meridiano*.

3, 13, 14)... Des ouvriers trompeurs se transforment en apôtres de Jésus-Christ, et l'on ne doit point s'en étonner, puisque Satan même se transforme en ange de lumière....

Les démons ont donc habité le ciel ; ils habitent donc l'air et la terre ! Ouvrons les yeux pour voir s'ils n'habitent point aussi le corps des hommes et celui des animaux ; si l'enfer n'est point peuplé par des démons, qui tantôt y séjournent et tantôt obtiennent la liberté de s'en échapper. Rien de moins métaphorique que les simples paroles de l'Évangile, qu'il me suffit, pour le moment, d'alléguer en réponse à ma formule interrogatoire.

Un jour, Jésus et les disciples abordèrent au pays des Géraséniens, sur le bord opposé à la Galilée. Et lorsque Jésus fut mis à terre, il vint au-devant de lui un homme qui, depuis longtemps, était possédé du démon, qui ne portait point d'habits, et qui ne demeurait point dans des maisons; cet homme séjournait dans des sépulcres et sur les montagnes, criant et se meurtrissant lui-même avec des pierres.

Se prosternant, il lui dit à haute voix : Jésus, fils du Dieu très-haut, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Je vous conjure de ne point

me tourmenter; êtes-vous venu pour nous tourmenter avant le temps? Car Jésus commandait à l'esprit impur de sortir de cet homme, parce qu'il l'agitait depuis longtemps; en sorte que, quoiqu'on le gardât *lié de chaînes et les fers aux pieds*, *il rompait tous ses liens*, et était poussé par le démon *dans les déserts*. Quels récits sont plus justement populaires, moins étudiés pourtant, et moins compris?

Jésus dit à l'Esprit : Quel est ton nom? Et il lui répondit : Je me nomme Légion, — parce que *plusieurs démons étaient entrés dans cet homme*.

Et ces démons le supplièrent *qu'il ne leur commandât point de s'en aller dans l'abîme*. Un troupeau de pourceaux se trouvant à proximité, ils le prièrent de leur permettre d'y entrer, ce qu'il leur accorda. Les démons étant *sortis* de cet homme entrèrent dans les pourceaux; et tout le troupeau, qui était d'environ deux mille, courut avec impétuosité se précipiter dans la mer, où ils furent tous noyés (1).

(1) Saint Matthieu, ch. VIII; saint Marc, ch. V; saint Luc, ch. VIII; — lire Psellus, *de Dæmonibus, cap. sex Dæmonum....*

Nous remarquerons, chemin faisant, cette puissance surnaturelle du démoniaque qui, *parce qu'elle agit indépendamment de l'homme,* lui permet de rompre, comme un fil, tous les liens de fer contre lesquels sa chair eût dû se meurtrir, contre lesquels ses os eussent dû se briser, s'il n'y eût eu contre le métal d'autre action que celle de la force humaine.

Cependant, ces puissances spirituelles ne jouissent point toujours de la liberté redoutable de se livrer, au milieu de nous, à leur passion pour le mal. « Ces anges qui ont péché, Dieu les a précipités dans l'abîme, où les ténèbres leur servent de chaînes, pour être tourmentés et tenus comme en réserve jusqu'au jour du jugement. » (*Saint Pierre, épît.* 2, *ch.* II.) Mais aussi la colère, disons la justice de Dieu, ouvre par intervalles les portes de cette prison, où paraissent être retenus et comprimés les plus coupables et les plus redoutables de ces Esprits (1)!

Le puits de l'abîme est ouvert; il s'en élève une fumée dont l'air et le soleil sont obscurcis;

(1) Lire ou parcourir Ant. Rusca, théologal de Milan, savant très-estimé : *De statu Dæmonum ante mundi exitium.*

il en sort une multitude de sauterelles, semblables à des chevaux préparés pour le combat. Leurs têtes portent des couronnes d'or, leurs visages ressemblent à des visages d'hommes, leurs cheveux sont comme des cheveux de femmes, et elles ont des dents de lion.

Abbadon, l'exterminateur, l'*ange de l'abîme*, est leur roi... (*Apocal.*, ch. IX.)

Mes deux témoins prophétiseront, dit le Seigneur : « Mais après qu'ils auront achevé de rendre témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera... » (*Apocal.*, ch. XI.)

L'ange du ciel qui a la clé de l'abîme, prit le dragon, l'ancien serpent qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour mille ans. Et l'ayant jeté *dans l'abîme*, il le ferma sur lui et le scella, afin qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que mille ans fussent accomplis; après quoi, *il doit être délié* pour un peu de temps.

Après que les mille ans seront accomplis, Satan sera délié, *et il sortira de sa prison;* et *il séduira* les nations qui sont aux quatre coins du monde. (*Apocal.*, ch. XX.)

Les textes que nous avons cités nous permettront, un peu plus tard, de rapporter des faits

analogues, appuyés sur des autorités fort graves dans l'Église catholique. Et, si ces faits prodigieux ne puisent point dans les Écritures saintes la preuve de leur existence, au moins ont-ils ce livre pour garant de leur possibilité.

CHAPITRE III.

Que sont les Démons. Catholicisme et Antiquité païenne.

Nous avons, pour le moment, à nous demander ce que sont les démons! Le catholicisme le sait. Ce sont des anges, ou des esprits de lumière, déchus. Révoltés contre Dieu, ils furent précipités du ciel, c'est-à-dire du séjour du bonheur et de la lumière, et condamnés à souffrir; condamnés, par une suite même de leur orgueil, à aimer le mal, à le vouloir et à le faire!

Les ténèbres sont leur atmosphère, *la bassesse est partie* intégrante de leur nature, le mensonge et la cruauté sont leur joie. Arracher à Dieu les âmes qui lui doivent amour et adoration, pour les lier à leur puissance et les enchaîner à leur sort, voilà le travail, voilà l'effort de tous leurs instants, voilà le mobile unique de leurs actes, voilà l'inassouvissable besoin de tout leur être!

Mais, une heureuse nécessité de notre position, c'est de juger de notre sujet avec l'avan-

tage de pouvoir varier nos points de vue; transportons-nous donc au dehors du catholicisme, et demandons aux pages d'Apulée le résumé des notions, véritables ou fausses, de l'antiquité sur ces Esprits. L'opinion, ou plutôt la science des philosophes antérieurs aux théurges (1), et celle des théurges eux-mêmes, se retrouvent en grande partie dans Apulée. C'est dire que nous y rencontrerons, sous des termes menteurs, un souvenir du catholicisme primitif, mêlé aux enseignements que les hommes obtenaient du démon par le double commerce des oracles et de la magie.

..... Les dieux, vous dira Platon par ma bouche, sont étrangers au contact, mais non pas aux soins des choses humaines. Il y a *des divinités intermédiaires* qui habitent entre les hauteurs du ciel et l'élément terrestre, dans ce milieu que l'air occupe. Celles-ci transmettent aux dieux nos désirs et les mérites de nos actions; les Grecs les appellent démons. Ils président aux révélations, aux enchantements des magiciens, et à

(1) Philosophes célèbres de l'école d'Alexandrie, et philosophes platonico-*magiciens*, d'où le nom de théurges. Apulée les a souvent devinés; il est du IIe siècle.

tous les présages. Chacun d'eux a ses attributions particulières. Ils composent les songes, règlent le vol et le chant des oiseaux, inspirent les devins, lancent la foudre, et s'occupent de tout ce qui nous révèle l'avenir.

C'est par eux que les augures découvrent à Attus Nœvius le miracle qui s'opérera sur une pierre à aiguiser. Ce sont eux qui dictent les vers des sibylles. Les dieux du ciel ne sauraient descendre à ces détails. Ils sont les habitants de l'air....., la nature a fait d'eux *des animaux aériens*.

C'est dans cette espèce de démons, que les poëtes *prennent ordinairement les dieux qu'ils supposent amis ou ennemis de certains hommes*, appliqués à élever ou à soutenir les uns, ou bien à persécuter et à affliger les autres, de sorte qu'ils éprouvent toutes les passions humaines.

Mais les dieux suprêmes restent étrangers à ces troubles, à ces tempêtes. Pour eux, point de douleurs, point de volupté qui les transportent hors d'eux-mêmes, point de variations subites, point de violence étrangère, point de changements spontanés; car rien de plus parfait qu'un Dieu.

Loin de là, *dit le philosophe païen*, et quelque fréquemment que l'antiquité reproduise cette thèse, je ne m'avise nullement de la soutenir; loin de là, les démons sont des êtres animés, raisonnables et sensibles, *dont le corps est aérien*, dont la vie est éternelle, et dont l'âme est soumise aux mêmes agitations que la nôtre.

Sachons-le bien, si notre désir est de leur plaire, nous devons ajouter une foi sincère et ferme aux diverses cérémonies des religions et aux différentes supplications usitées dans les sacrifices et dans les mystères. (*P.* 138 *à* 141, *édit. de Nisart.*) — Il y a peu de différence, au fond, entre ces notions et celles de Proclus, de Porphyre, de Jamblique, d'Hermès Trismégiste, etc.

Platon range encore parmi les démons ces Esprits témoins de nos actions, ces gardiens invisibles à tous, à qui nous sommes toujours présents et dont l'œil est infatigablement ouvert sur nos actes et nos pensées. Lorsque nous sortons de la vie, ce génie que chacun de nous reçoit au jour de sa naissance, saisit l'homme confié à sa garde et l'entraîne devant le tribunal suprême. Sa mission est de l'y assister dans sa défense, de confirmer ses paroles ou de rétor-

quer ses mensonges. Car, pour ces gardiens, aucun secret ne se dérobe dans les plus ténébreux replis de notre cœur.

A ce juge familier, notre devoir est de rendre honneur et respect; car il prévoit pour nous, il nous conseille, il nous protége, et quelquefois, *par sa présence visible, lorsqu'elle est devenue nécessaire*, il sait éclaircir les nuages de la vie, nous guider dans le bonheur et corriger les amertumes de l'adversité. (*Id.*, *Apulée*, *p.* 145; *id.*, *Porphyre*, *des Sacrifices*, *etc.*, *etc.*) Peut-être hésitez-vous bien à me croire?... Que diriez-vous donc si vous entendiez Aristote affirmer combien les Pythagoriciens trouvaient *étrange* qu'une personne leur soutînt n'avoir jamais vu le démon! (*Id.*, *p.* 145, *Apul.*)

Ainsi donc, lorsque la savante antiquité nous expose les arcanes de sa science religieuse et philosophique, science toute pétrie de vérités et d'erreurs, nous retrouvons au fond des choses, et sous le mensonge des paroles, mille précieux enseignements du catholicisme. Ce sont d'abord les Esprits bienfaisants, dont la tâche est de nous protéger contre les Esprits de malveillance et contre la spontanéité de nos mauvais instincts. Ce sont ensuite les dieux suprêmes et les divi-

nités inférieures; c'est-à-dire les démons placés *chacun dans leur rôle*, et dans l'ordre et le rang qui, peut-être bien, reproduisent les échelons de la hiérarchie infernale. Les uns, parmi ces derniers, se posent en usurpateurs de la puissance de Dieu, qu'ils semblent démembrer et se partager en se décernant ses hauts attributs; les autres figurent comme des serviteurs intermédiaires, comme les valets des dieux, et souvent même comme le rebut et l'ignominie de la milice de l'abîme. En un mot, ces Esprits, afin de nous vaincre *par les séductions* ou *par les terreurs*, revêtent à l'envi toutes les variétés de formes imaginables, depuis la similitude du Dieu suprême et parfait, jusqu'à celle du vil et malicieux scélérat qui cherche et poursuit le bonheur dans les angoisses et le désespoir de sa victime.

Mais à qui sont dévolus ces différents rôles, et comment savoir si la distribution qui leur en est faite se trouve être, pour ces diverses sortes d'Esprits, soit une prérogative, soit une flétrissure? Peu nous importent ces détails d'intérieur et ces arrangements de famille; nous nous contenterons de rappeler que, d'après l'opinion de théologiens fort graves (*Rusca, Thyrée, de Combis, etc.*),

une inégalité très-grande règne entre les démons, distingués par ordre. Si l'on ne redoute point de s'égarer dans le monde des suppositions, il est permis de s'imaginer que chacun de ces ordres correspond à celui de la milice céleste, où ces démons brillaient, avant leur chute, des éblouissants reflets de la gloire de Dieu. Aux uns, moins de perversité, aux autres plus de puissance et d'éclat dans le mal, selon l'antique élévation de leur ordre, selon le rang que jadis chacun d'eux y occupait. Rien ne serait plus conforme, d'ailleurs, à la loi qui régit la chaîne générale des êtres, puisque dans la nature tout se déroule par échelons, tout se dégrade ou se gradue par nuances!...

Cette question paraîtra sans doute oisive; et pourtant, si l'étude ou le temps y ajoute quelque lumière, elle ne sera point sans utilité pour l'explication d'une multitude de phénomènes où les démons épuisent tantôt les grandeurs, et tantôt les puérilités et les petitesses extrêmes de l'orgueil et DE LA MALICE.

CHAPITRE IV.

Quels sont les esprits qui nous apparaissent?

Bientôt, peut-être, les apparitions de ces anges déchus dont nous nous entretenons, seront pour nous un fait inondé des lumières de l'évidence. Mais, parmi les Esprits qui franchissent les barrières de notre brumeuse nature pour nous apparaître, ne se présente-t-il jamais que des démons? Ne sommes-nous point aussi facilement visités par des âmes humaines, et, dans ce cas, d'où sont ces âmes? Que sont-elles devenues après le trépas? Quel est leur sort? Que nous enseigne à ce sujet la théologie, et qu'en pensait l'antiquité païenne? Car les erreurs du paganisme ne furent, la plupart du temps, qu'une forme des vérités primitives que l'homme se plut à couvrir d'un voile, à draper d'un linceul, et dont son orgueil violenta les mœurs et les allures.

Ce que les anciens croyaient de l'âme, Apulée

le résume en deux mots, d'une manière presque complète, dans son livre des *Métamorphoses*, ou de l'*Ane d'or :*

L'âme humaine, enfermée dans le corps, est appelée démon, δαίμων ; et ce démon, notre langue peut le nommer un génie. Je hasarde ce terme, parce que *le dieu qu'il représente est l'âme de chaque homme :* dieu immortel, et qui cependant naît en quelque sorte avec l'homme.

Dans un autre sens, l'âme humaine, dégagée du corps, se nomme encore démon : elle est ce que l'ancienne langue latine désigne par le terme de *lémure.* Parmi ces lémures, les uns, divinités paisibles et bienfaisantes, sont chargés du soin de leur postérité, sous le nom de *lares* domestiques. L'appellation de *larves* désigne, au contraire, ceux que leurs crimes, en cette vie, ont privés d'un séjour heureux et qui, errant dans une sorte d'exil, sont le fléau des méchants et la vaine terreur des bons.

Lorsqu'on ignore si le génie, si le lémure est *lare*, ou *larve*, on le nomme *dieu-mâne*, titre d'honneur qui ne doit appartenir qu'à ceux dont la vie fut réglée selon les lois de la justice, et que les hommes ont divinisés.

Cette division des démons ne regarde que ceux

qui vécurent dans un corps humain ; car il en est une foule d'autres qui ne furent jamais soumis aux liens du corps.

Eh bien, ces Esprits, séparés de leurs corps, sont ceux que notre langage vulgaire désigne par le nom d'âmes en peine, de revenants, de fantômes, lorsqu'ils apparaissent aux yeux des mortels sous une forme sensible. Les catholiques ont-ils quelque raison qui les engage à considérer comme réelles ces manifestations, ou qui les en détourne? Un si grand nombre d'agents naturels peuvent impressionner les sens de l'homme, et, par un désordre momentané, créer des illusions dans son âme, susciter des fantasmagories qui le porteront quelquefois à douter de lui-même! Qui le conteste? Mais, en dernière analyse, des chrétiens peuvent-ils croire à la *réalité* de ces apparitions, lorsqu'ils se sont préalablement entourés des conditions philosophiques sur lesquelles toute certitude doit étendre sa base? — Un mot de la Bible va nous répondre.

Samuel était un juste, et il sortit bien effectivement de sa tombe ; ou, du moins, *il se manifesta comme sortant de sa tombe*, aux paroles magiques et sacriléges de la Pythonisse d'Endor. C'est

ce que nous enseigne le premier livre des *Rois* (*ch.* XXVIII), confirmé par un chapitre de l'*Ecclésiastique* (*ch.* XLVI, *v.* 23).

Plus tard, lorsque notre Sauveur mourut sur la croix, « des sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui étaient morts ressuscitèrent. Etant sortis de leurs sépulcres, après sa résurrection, ils entrèrent dans la cité sainte et furent vus de plusieurs personnes. » (*SaintMatthieu, ch.* XXVII, *v.* 53.)

Les âmes des bienheureux, les âmes du purgatoire et celles des damnés, peuvent également nous apparaître, et nous pouvons les voir, dit la *Théologie mystique* de Schram! Ces dernières sont comme les hérauts de la justice divine, et leurs manifestations s'accomplissent en guise de hauts enseignements. (*P.* 210 *à* 216.—*Id. Théologie de Séminaires, édition de* 1848, *Paris, ad usum Directorum animarum.*)

Assez de prodiges se sont opérés, s'opèrent tous les jours en Amérique, et jusqu'au milieu de nous, par l'intermédiaire de personnes que les Esprits ont élues, *ou même par l'intermédiaire de simples objets inanimés;* assez de milliers de personnes, et je suis du nombre, ont été témoins de quelques-uns de ces prodiges pour

que l'on puisse raconter des faits du surnaturel le plus bizarre, sans trop effaroucher des hommes de bon sens qui tout naguère vous eussent fermé la bouche avant de se donner la peine de réfléchir ou d'examiner. Toutefois, si le lecteur se sent d'humeur à rire de ma première narration, qu'il se déride un instant, rien de mieux; mais avant de nous juger, espérons qu'il voudra terminer la lecture de cet opuscule.

A ce propos donc, les *Annales de la Société de Jésus*, citées en ce point comme authentiques, par le professeur de théologie Thyrée (1), rapportent un trait qui, s'il n'est point d'une vérité philosophiquement établie, témoigne au moins de la foi des catholiques sur cette matière.

Elles nous disent qu'une jeune fille, du nom de Catherine, étant venue à mourir au Pérou, après s'être fait un jeu de profaner, par ses sacriléges, le sacrement de pénitence, la certitude de la condamnation de cette jeune fille frappa bientôt de terreur ceux qui l'avaient antérieurement connue; car à peine eut-elle rendu le dernier

(1) Thyrée, professeur de théologie, l'un des principaux auteurs sur lesquels s'appuie la *Théologie mystique* de Schram, *ad usum Directorum.*

soupir, que son rôle devint celui des démons envoyés par l'enfer pour tourmenter les vivants. Un cheval, doux et paisible jusqu'à ce jour, tomba tout aussitôt dans des accès de fureur, brisa les liens qui le retenaient, et, de ses ruades, fit trembler les murailles. Les chiens témoignèrent de leurs craintes par de longs et lugubres hurlements. Un jeune homme fut tiré par le bras hors de son lit. Une des servantes, frappée à l'épaule d'un invisible coup de pied, en conserva la marque pendant plusieurs jours. Aussitôt que fut mis en terre le cadavre de la jeune fille, qui s'était immédiatement putréfié, une grêle de tuiles et de briques tomba sur les toits des maisons, *à la vue des habitants de la ville*. Une des servantes vit Catherine saisir un vase, et le briser avec un horrible fracas. La maîtresse de la maison, émue de ce bruit, et entrant dans la pièce d'où il partait, une moitié de brique vint frapper le mur avec une violence inouïe. Une image du Christ ayant été, le jour d'après, collée sur la muraille, en fut arrachée en présence de tous les habitants du lieu, et déchirée en trois lambeaux. J'abrége ce trait, que je choisis entre mille, et qui figure parmi les exemples donnés, comme fort rares d'ailleurs, de l'apparition des damnés.

D'après les mêmes autorités, lorsque les âmes du purgatoire se manifestent à nos regards, leur désir n'est pas, le moins du monde, d'exciter dans notre esprit un sentiment de terreur. Leur but est de recourir à nos prières; c'est de solliciter de notre compassion des œuvres qui les affranchissent de leurs peines et dont l'utilité soit réciproque.

C'est ici le lieu d'écouter un récit de saint Grégoire :

Germain, évêque de Capoue, ayant été envoyé, par son médecin, à des eaux minérales (*thermis angularibus*), vit apparaître devant lui, dans les thermes, le fantôme de Paschase. L'évêque, saisi de frayeur, lui demanda ce que pouvait faire en ce lieu un homme d'une si haute dignité; car Paschase avait été diacre du Saint-Siége. « Seigneur, reprit Paschase, c'est en ces thermes que je subis ma pénitence, et je viens vous supplier d'adresser, pour moi, vos prières à Notre-Seigneur. Priez, priez; et, revenant en ce lieu, si vous ne me voyez plus apparaître, sachez que vous êtes exaucé! » Germain pria, revint, et Paschase ne se fit plus voir. (*Thyrée, p.* 4; *saint Grégoire, liv.* IV, *Dialogues*, *ch.* XXXIX.)

De tels prodiges ne sont point très-rares, et je pourrais ajouter à ce récit des relations curieuses, dont je tiens les détails circonstanciés de prêtres et de laïques *aussi éclairés que sains d'esprit et de corps*. Plusieurs de ces apparitions qui s'étaient manifestées sous forme de colonnes de vapeurs, s'affaissant et disparaissant avec une sorte de sifflement, après que des paroles en étaient sorties, me rappelèrent une des singularités de l'obsession du presbytère de Cideville (1), dont je donnerai plus tard une brève analyse. Mais, un fait que je ne puis appuyer sur une autorité *connue*, et que je ne dois point à mon observation personnelle, je m'abstiens de le citer.

L'expérience de personnages très-compétents nous enseigne que s'il est quelque chose de rare, c'est l'apparition des damnés et leur intervention dans les affaires des vivants. Quant aux apparitions des âmes du purgatoire, elles se répètent à des intervalles plus rapprochés. Enfin, les manifestations sensibles des démons qui aiment à nous entraîner dans l'erreur, en se faisant passer pour *les âmes des morts*, l'emportent considérablement en fréquence sur toutes les visites

(1) Voir le livre des *Esprits*, etc., de M. de Mirville.

de ce genre. (*Thyrée, p.* 34; *saint Aug., Cité de Dieu*, etc., etc.) Dans le chapitre suivant, nous serons amené à nous entretenir de cette ruse.

Si l'Esprit qui se manifeste est d'un damné, nous est-il dit, l'apparition surgira de préférence dans les lieux où mourut, soit un infidèle, soit un homme dont la renommée a fait valoir les actes ou les sentiments antichrétiens. Vous entendez alors des bruits étranges, des clameurs stridentes, des voix, d'incohérents discours, et les objets inanimés se meuvent à vos yeux et se transportent d'une place dans une autre; puis, enfin, je ne sais quelles molestations, quelles taquineries, quels maux ou quelles tortures suivent ou accompagnent ces détestables phénomènes.

L'âme qui subit la rude épreuve du purgatoire inspirera peu de terreur; on ne doit redouter de sa part aucun fléau. Nulle impatience n'éclatera dans ses gémissements et dans ses soupirs; les paroles qu'elle adressera seront exemptes de tout péché; elles respireront l'humilité, la soumission, elles auront pour but le soulagement tout spécial de cette âme. Et si Dieu permet de telles apparitions, ce sera généralement dans des lieux saints, dans des églises sur-

tout, ou bien encore dans des endroits hantés presque aussitôt après le décès de quelque fidèle, mort dans des sentiments de piété. (*Thyrée*, *p*. 269.)

Mais, lorsque c'est un démon qui sort de son infernale invisibilité pour frapper en nous les sens de l'ouïe et de la vue, son apparence n'est que rarement celle de la forme humaine. Le plus souvent, vous voyez bondir auprès de vous un monstre, un animal féroce ou grossier (*saint Athanase*); sa présence est annoncée par des bruits inexplicables, par des clameurs sauvages, inouïes, et qui semblent caractériser les démons, puisque nul autre Esprit n'accompagne de la sorte son apparition. S'il parle, ce doit être pour blasphémer, ou pour révéler des choses dont la connaissance dépasse la portée naturelle des facultés de l'homme et le conduit au mal.

Aux fléaux dont les démons nous affligent, nous les reconnaissons, puisque telle en est la gravité, qu'aucun esprit humain ne saurait en engendrer de pareils. Nous les reconnaissons également aux services qu'ils nous rendent, en ce que leurs actes surpassent les forces de l'homme; ce sont des crimes, c'est une violation des lois de la nature, c'est le résultat presque évidemment

nécessaire d'un pacte tacite, ou expressément formé. Ne s'agit-il que de jeux, de lutineries, de bagatelles, s'il s'y mêle et s'y glisse du surnaturel, ce sont encore les démons qui opèrent; et c'est *au résultat* que vous les reconnaîtrez, comme le lion se reconnaît à sa griffe (*Thyrée*). Déjà, sous plus d'un rapport, l'histoire des tables tournantes est la confirmation de ces dernières paroles.

CHAPITRE V.

Les Démons peuvent nous apparaître sous des formes divines et sous la forme d'âmes humaines.

La *Théologie mystique* de Schram exprime en termes formels une vérité que nous répéterons fréquemment, et qui reçut la sanction de tous les siècles : c'est qu'il est donné aux démons de se manifester à nous d'une manière sensible, soit qu'ils se traduisent à nos yeux sous une apparence qui nous frappe de terreur; soit qu'ils s'environnent de gloire et de suavité, en revêtant de lumière les formes angéliques qui les travestissent. Les corps, à l'aide desquels ils savent déguiser leur hideux aspect, dans ces circonstances, sont bien effectivement des corps; mais les tissus apparents de la chair ne couvrent point nécessairement une organisation semblable à la nôtre; voilà la différence. (*Théologie mystique, p.* 210.)

C'est donc à la lettre que nous pouvons entendre saint Paul, lorsqu'il nous dit : Satan luimême se déguise en ange de lumière (*II Corinth.*,

ch. II, *v.* 14). Quelquefois même, il ose revêtir jusqu'à la similitude du Christ; et ce fut sous ces traits vénérés qu'il se fit voir à Martin, au moment où l'âme de ce grand saint allait prendre son élan dans la gloire de Dieu.

Les démons ont su se donner de tout temps, et avec impudence, l'apparence de la Divinité. Porphyre les partage en bons et en mauvais démons; ce qui équivaut à dire en anges de lumière et en anges de ténèbres.

Si les mauvais démons exigent nos hommages, dit-il, *c'est que le mensonge est leur nature même;* c'est que le but définitif où convergent leurs efforts est *de passer pour des dieux*, et que *le pouvoir qui est à leur tête veut recevoir nos adorations en qualité de Dieu suprême.* (P., des Sacrifices.)

Mais lorsque notre imagination n'a reçu l'atteinte d'aucune affection morbide, lorsque nous ne nous sentons point en proie aux hallucinations que suscite le travail d'un cerveau délirant; lorsque nos têtes, évitant de s'échauffer aux rayonnements de la folie publique, ne se sont point imprégnées du virus de la contagion, la raison nous permet-elle d'admettre que les âmes ou les démons puissent ouvrir avec nous un

commerce habituel et réglé? La bouche du sage prononcera-t-elle sans imprudence que de simples formules tiennent à nos ordres les habitants radieux du ciel ou les formidables puissances de l'abîme? Le front levé, oserons-nous croire que le son de nos lèvres, que le geste de nos mains amène à nous ces Esprits, non point sous un aspect qui glacerait d'effroi le sang de nos veines, mais revêtus de formes épurées, et comblés des dons qui sont les charmes de nos souvenirs, lorsque nos songes voyagent et s'élèvent vers les objets chéris que nous a disputés le tombeau?

Je ne sais si j'ose le penser! Les paroles semblent se dérober à ma langue aussitôt que je m'essaye à l'affirmer.

Et, cependant, si le témoignage humain conserve sa valeur, quelle est la forme la plus commune sous laquelle les Esprits de ténèbres aiment à se jouer de nos sens et de nos sentiments, et, surtout de nos jours, où les évocations passent à l'état de faits vulgaires? C'est la ressemblance des personnes que poursuit témérairement notre pensée, après que la mort nous les a ravies.

Déjà saint Augustin disait de ces Esprits : Na-

tures perfides, subtiles, promptes à toutes les métamorphoses, ils se font tour à tour dieux, démons, ou âmes de trépassés. (*Cité de Dieu*, *ch.* x, *l.* X.)

Et rien ne nous étonnera dans ces termes, puisque l'essence de la nature des démons est celle des anges ; puisque, si quelque chose est certain, c'est que les anges ont eu pour mission de représenter Dieu (*Genèse*, *livre de Tobie*, *etc.*), Jésus-Christ, ou des personnages humains. Comment serait-il plus difficile aux démons de représenter des damnés, des âmes éprouvées par les souffrances du purgatoire, ou des Esprits rayonnant de gloire et de bonheur, lorsque Dieu, qui nous a mis sur nos gardes par ses conseils, les y autorise? (*Thyrée*, *p.* 54-55. — *Rusca*, *De inferno et statu Dæmonum*, *liv.* 1, *ch.* XLIV.

Il nous serait donc permis de tenir pour des faits d'un ordre possible les exemples d'apparitions diaboliques, ayant lieu *sous forme d'âmes*, dans les myriades d'évocations quotidiennes qui bouleversent aujourd'hui tant de cœurs et tant de cerveaux sur le sol aventurier de l'Amérique !

De nos jours, hélas! au sein même de la vieille Europe, assez de téméraires osent ressus-

citer l'idolâtrie; assez se livrent à ces actes abominables où le démon est la puissance dont ils sollicitent l'action. Eh bien, parmi ces téméraires eux-mêmes qui prêtent aux démons leurs personnes, et se font ses porte-paroles en qualité de *médium* ou d'extatiques, n'en est-il point qui nous rendent un éminent service? N'en est-il point qui reconnaissent, comme s'ils avaient reçu mission de nous ouvrir les yeux, que les âmes dont la prétention est de représenter tel ou tel personnage décédé, peuvent n'être, en définitive, et ne sont en toute probabilité que de mauvais esprits?

J'appelle Swedenborg, qui apparaît tout aussitôt, dit une des extatiques, ou des nécromanciennes citées dans le livre si dangereux pour les ignorants ou pour les simples, de M. Cahagnet. Je lui ordonne de se retirer s'il est un esprit faux; il avance. — Pouvez-vous être remplacé par un mauvais esprit? Non, tant que vous me désirerez avec l'*intention pure* de vous instruire. (*Ruse satanique!*) ... Que si, au contraire, vous agissiez avec mépris et autorité, je ne viendrais pas. *Un autre pourrait venir et vous tromper.* (*Tome Ier, n° 77, p.* 173.)

Sir Walter Scott, cet homme si véritablement

admirable, lorsqu'il ne parle sous l'empire d'aucun préjugé, semble avoir pris à tâche de nous prouver, dans ses Lettres sur la démonologie, jusqu'à quel degré d'aveugle entêtement peut s'étendre l'esprit de système et la manie de la dénégation. — Lorsqu'il se raillait de Satan, tel que nous le voyons décrit dans certaines pièces juridiques du moyen âge, c'est-à-dire séduisant ceux qui s'écartent de l'Église, et les liant à sa puissance par toutes les fibres du cœur ; lorsque sa plume moqueuse nous le dépeignait reproduisant auprès de ces personnes égarées la voix, les discours, les sentiments des plus tendres objets de leur affection que la mort leur avait ravis (*Letter* 7, *ch.* XIV, *p.* 209), que faisait-il ? — Il se raillait, je ne dis point du moyen âge tout entier et de toute l'antiquité savante ; mais il faisait plus, et sans autre autorité que celle d'un scepticisme sans base, il se posait par anticipation contre des milliers d'individus de toutes classes, témoins aujourd'hui dans les deux mondes de ces faits que l'on ne saurait trop détester, et dont il est difficile de redouter assez les fécondes et cruelles conséquences !

CHAPITRE VI.

La science, la ruse, la puissance des démons, leurs œuvres de prédilection ; danger de tout commerce avec ces Esprits.

La science, la puissance et l'astuce des démons sont donc d'une étendue vraiment effrayante? Oui, sans doute; et pourtant, en elle-même, cette science est bien bornée, bien assujettie; elle est celle d'un vil subalterne à qui son maître ne laisse découvrir de sa volonté que ce qu'il juge utile à l'accomplissement de ses propres desseins. Il en est ainsi de la puissance; elle ne leur est accordée que dans une mesure et dans des vues parfaitement conformes à la pensée de Dieu.

Toutes choses ont été créées et sont nées sous les regards de ces esprits; ils les ont connues dès le principe et leur nature subtile en a pénétré l'essence. L'habitude de les observer, de les étudier, de suivre les lois qui président à leur action, a nécessairement développé chez eux une

expérience plus consommée que l'imagination, dans ses témérités, ne se le figure (*Tertullien; Thyrée, p.* 160). Ces connaissances acquises, s'ajoutant à la haute supériorité de leur intelligence, leur prêtent donc la facilité de transmettre aux hommes, sous forme de prophéties et d'oracles, des conjectures dont l'événement confirme assez souvent l'apparente hardiesse pour étonner des esprits aussi faibles, aussi limités que les nôtres. De là, le culte que l'idolâtrie, sortie de ses cendres et rajeunie, rendra de plus belle aux princes de l'abîme, lorsque l'oubli de la parole et des souffrances du Sauveur ouvrira le monde aux nouveaux prodiges de ces Esprits de mensonge. « Ils ont trompé notre race, dit saint Athanase (*cap.* XXXIII), jusqu'à ce que Jésus-Christ ait délivré la terre de leur malice, par sa présence. » Ils nous avaient séduits; et, pourtant, que savent-ils par eux-mêmes? Rien. Ils sont semblables à ces gens qui s'emparent furtivement des projets d'autrui, et qui les mettent en circulation comme s'ils en étaient les auteurs...

Lorsque vous les voyez venir à vous, lorsqu'ils prétendent vous annoncer l'avenir en vous disant: Nous sommes les messagers de Dieu, gar-

dez-vous bien de les croire, ils mentent. Fermez l'oreille s'ils louent l'ascétisme de votre vie, s'ils vantent votre bonheur. Ne paraissez même point les entendre, mais faites sur vous et sur vos maisons le signe de la croix; vous les verrez tout aussitôt s'évanouir. Cependant, si dans leur impudence, ils osent persister, s'ils varient, s'ils multiplient leurs formes, s'ils revêtent l'apparence de spectres, point de terreurs! Gardez-vous, avec une égale prudence, ou de les redouter, ou de les prendre pour des Esprits amis du bien!

Nul, que je sache, n'a décrit leur prescience, et le talent d'abus qu'ils portent dans l'emploi de leur science acquise, avec une justesse de précision, avec une énergie comparable à celle de Tertullien.

« Nous autres chrétiens, nous soutenons qu'il existe des substances spirituelles, et ce nom n'a rien de nouveau. Les philosophes savent ce que c'est que les démons. Les poëtes nous les peignent comme des Esprits qui ne cherchent qu'à nous détourner du bien; et le vulgaire ignare ne les nomme lui-même que dans ses imprécations. Platon n'a point nié non plus l'existence des anges; et les magiciens rendent témoignage

à ces deux sortes d'Esprits. » Je me contenterai d'esquisser au trait leurs opérations.

« Le but de leurs efforts est la chute de l'homme ; c'est par cette raison qu'ils affligent le corps d'infirmités et de maux aussi prompts que terribles ; voilà pourquoi vous les voyez livrer à l'âme des assauts d'une violence extraordinaire et subite. Grâce à leur ténuité, grâce à leur subtilité merveilleuse, ils pénètrent la double substance de l'homme. Leur nature spirituelle échappant à la vue et à l'appréciation des sens, leur donne une facilité prodigieuse à cacher leurs actes, à dérober les causes du mal, et à ne se laisser saisir que dans les effets. C'est là ce qui se sent lorsque je ne sais quel vice secret de l'air flétrit dans la fleur les fruits ou les moissons, et les tue dans le germe ; lorsque l'atmosphère cédant à une cause incompréhensible, se répand en souffle pestilentiel. Même obscurité sur la cause du fléau, lorsque le souffle des démons ou des anges ravage l'esprit par les fureurs, par les honteux transports qu'elle y allume, par d'implacables passions, par des égarements de toute nature !...

« Ange ou démon, tout Esprit a les ailes de la pensée ; aussi le même instant peut-il les voir en

tous lieux. Tout l'univers entier n'est pour eux qu'un seul point; et l'homme déçu par cette vélocité qui leur permet de se donner comme les auteurs des faits dont ils ne sont que les narrateurs, l'homme se dit : ce sont des dieux.

« Ils ont appris les desseins de Dieu, jadis, en prêtant l'oreille aux paroles des prophètes, et ils continuent de s'en instruire dans ces écrits que la lecture fait retentir au milieu de nous. Puis, habiles à présager le moment où les faits doivent s'accomplir, leur prescience rivalise avec celle de Dieu , grâce aux larcins commis sur les prophètes.

« Mais c'est dans la cure des maladies que leur bienfaisance éclate!... Oui, certes, et disons de quelle sorte. Ils commencent, d'abord, par produire le mal; après quoi, vous les entendez prescrire des médicaments dont la nouveauté même est une merveille. Ils vont, jusqu'a désigner ceux qui sont contraires à la maladie; c'est là le moment où ils mettent un terme à leur action malfaisante; et le monde ébahi, de crier au miracle.

« Qu'ajouter encore touchant les artifices et le pouvoir de ces Esprits de mensonge ! Que dire des apparitions de Castor et Pollux, de cette eau

portée dans un crible, de ce navire qu'une femme remorque avec sa ceinture, de cette barbe qui se roussit au simple contact? Tous ces prodiges ont pour but de vous faire croire que des pierres sont des divinités, et de vous détourner de la recherche du Dieu véritable.» (*Apolog.*, *ch.* XXII.)

A côté de ces paroles de l'apologiste des chrétiens, il est curieux d'entendre celle de leur implacable ennemi, le philosophe théurge Porphyre :

« Tout l'art et l'emploi des démons, c'est de dresser des embûches ! Tantôt ils se précipitent avec emportement pour commettre le mal, et leurs attaques sont la violence même ; tantôt ils couvrent et déguisent ces attaques sous la ruse. De là ces désordres et ces souffrances aiguës dont *les bons démons* ne produisent que si lentement la cure. Auteurs de toutes les calamités qui affligent le monde, des pestes, des disettes, des tremblements de terre, des incendies, des sécheresses, ces mauvais démons nous persuadent que c'est là l'œuvre *des dieux* à qui nous devons l'abondance et la prospérité... » (*Porphyre*, *des Sacrifices*.)

D'accord sur ce point avec Porphyre, Proclus,

qui n'a ni dans son cœur ni dans son intelligence les ressources du chrétien, s'écrie : « Gardez-vous de vous opposer à ces démons dès le début, et avec énergie! Ne vous armez que d'une molle et douce résistance, sinon vous leur donnez la force du rire contenu, ou de la flamme comprimée par de longs efforts (1). »

Mais, ce qu'il importe d'ajouter, afin de prémunir les imprudents, c'est que le démon ne se contente point de communiquer avec ceux qui le recherchent, qui l'interrogent et le consultent; il sait prendre, il prend souvent l'initiative; et s'il parle d'une manière sensible à nos yeux et à nos oreilles, il sait aussi se servir d'un langage qui ne se fait entendre *qu'à l'âme*, et qui n'est ni la voix de la conscience, ni celle des passions, comme on pourrait se l'objecter. La meilleure preuve à fournir de cette proposition, c'est que, par ce commerce intérieur, il instruit l'homme de faits que l'homme ignore, et ne pourrait savoir s'il se trouvait réduit aux ressources ex-

(1) L'*Imitation de Jésus-Christ* dit, au sujet du démon ; « Plus on met de retard et de longueur à lui résister, plus on s'affaiblit, et plus il prend de force. » (L. I, ch. XIII, v. 5.) *Principiis obsta*....

clusives de sa conscience et de ses facultés physiques et mentales.

La *Théologie mystique* confirme avec plénitude cette assertion : Dieu, « nous dit-elle, converse souvent avec nos âmes, et fait usage, non-seulement de discours qui nous frappent par le dehors, mais de *paroles qui nous arrivent intérieurement* (1). » Elle ajoute que, dans les révélations démoniaques, le démon se fait entendre non-seulement pour nous apprendre le mal, mais souvent *pour nous communiquer le bien*, soit afin de profiter de notre imprudence pour nous induire en erreur, soit, en définitive, afin de nous détourner d'un plus grand bien. (Id. *Schram.*, *p.* 278.)

Avec cette science, avec cette puissance et ce besoin de nuire qui empruntent, selon les circonstances, les voies de la ruse ou de la violence, ne nous étonnons plus ni des services que le démon s'étudie quelquefois à nous rendre, ni

(1) Non verbis externis, sed internis, Schram, p. 261 ; — id. de Combis, etc., Data est potestas dæmonibus exercendi magicas artes multiplici ratione primo *ad fallendum fallaces*, sicut Ægyptios et ipsos magos, etc., page 105 ; curieux à consulter de la page 98 à la page 106, etc., sur les démons, les anges, etc. — Anno 1575.

du prix auquel il faut toujours finir par payer ces services.

Les saintes Écritures nous le décrivent elles-mêmes comme s'étant domicilié chez une famille pour laquelle ses complaisances multipliaient les occasions de lucre. Il s'était, en quelque sorte, constitué le gagne-pain de ses hôtes en communiquant à une de leurs servantes le don de divination — *ou de lucidité.* Animée de l'esprit du démon, ou, en d'autres termes adoptés par l'Écriture sainte, inspirée par un Esprit de Python, c'est-à-dire devenue un véritable *médium,* pour me servir de l'expression américaine, cette fille, ainsi que nous l'apprend saint Paul, rapportait à ses maîtres un grand profit. Aussi, lorsque l'apôtre eut chassé de la possédée cet Esprit divinatoire, les maîtres exaspérés le traînèrent-ils devant les magistrats comme on y traîne un malfaiteur. (*Actes des Apôtres, ch.* XVI, *v.* 16.)

Peu de preuves sont d'ailleurs plus nombreuses et plus variées que celle de la puissance *et de la bassesse du démon* dans les services qu'il nous rend, lorsque son but est de s'insinuer dans nos bonnes grâces et d'entrer avec nous en relations suivies. Tantôt, à la volonté et sur les

ordres du téméraire qui sollicite, ou qui accepte son intervention, il transporte d'énormes fardeaux (*Thyrée, p.* 200); tantôt il recherche la société des hommes, sous le toit desquels il se familiarise et semble se délecter, quelque humbles que puissent être les hommes dont il accepte les ordres, quelque vils que soient les services que ceux-ci assignent à sa docilité. Peignons notre pensée par un exemple :

La Saxe eut, dans le XII[e] siècle, un de ses diocèses tout particulièrement occupé des faits et gestes d'un Esprit familier du nom de Hudekin. Cet Esprit semblait se complaire dans la société de nos semblables, auxquels il se manifestait quelquefois sous forme humaine, tandis que, d'autres fois, restant invisible, il les rendait dupes de vaines et de frivoles illusions. Les grands recevaient, par son entremise, de singuliers et de fréquents conseils sur des affaires de haute importance; et il se gardait bien de refuser ses services à ceux qui en énonçaient le besoin. Jamais, dans le principe, on ne le vit prendre l'initiative d'aucun tort, mais quiconque se hasardait à lui adresser un outrage, le trouvait sans pitié. Un beau jour sa vengeance alla jusqu'à mettre à mort un enfant dont il avait été

l'Esprit familier, et qui s'était itérativement porté à son égard jusqu'à de graves insultes. A partir de ce moment, son courroux parut implacable, ses molestations ne connurent plus de bornes, et, pour le chasser de cette région, Bernard, qui en était évêque, fut contraint d'avoir recours aux plus fortes armes de l'Église. (*Thyr.*, *cap.* I, *pars* I[a], — *Joannes Trithemius, etc.*)

Rien n'est plus vivace dans quelques-unes de nos provinces, parmi lesquelles je puis citer celles que traversent les Ardennes, que le souvenir de ces Esprits familiers, et des services qu'ils aimaient à rendre; services funestes et toujours si chèrement payés, s'il est juste d'accorder quelque crédit à la masse imposante des traditions populaires. La peur et la superstition grossirent indéfiniment, et je le sais bien, le nombre et la mesure de ces faits. Mais, au fond de la plupart de ces récits se trouvaient des vérités terribles, dont personne alors ne s'avisait de rire!

Plus tard, et par la raison que le *mal passé n'est que songe*, l'esprit railleur s'exerça sur les faits de cette nature devenus, par de secrètes raisons de la Providence, et plus douteux et plus rares. Mais à aucune époque le clergé savant, le clergé régulier surtout, n'en perdit le souvenir;

et, tantôt dans de sages écrits, tantôt dans de courageux et savants discours, ces vigilants conseillers osèrent tenir notre prudence en éveil, tandis que le siècle dormait, tandis que le siècle dansait ou riait.

Aujourd'hui, je le répète, — et mes derniers chapitres multiplieront les preuves de mon assertion, — les plus opiniâtres incrédules admettent l'existence des faits extra-naturels, et se font une manière de les expliquer. Il nous sera donc permis de rapporter ces phénomènes extraordinaires, puisqu'en les adoptant nous concordons avec ces incrédules; mais il nous sera permis encore de peser et de juger l'interprétation qui nous en est offerte et qui, sous le nom témérairement usurpé de la science, creuse un abîme entre cette école d'hier et le catholicisme.

Ne l'oublions jamais, nous qui, cédant à de grandes, à de terribles passions, serions tentés d'emprunter aux Esprits de désordre la puissance qui manque à notre perversité et qu'elle convoite; ne l'oublions jamais, nous qui ne verrions dans les prévenances, les agaceries et les tours folâtres de ces êtres intelligents qu'un badinage sous lequel notre sagacité n'irait point jusqu'à soupçonner la ruse et la fureur de l'ennemi; ne l'oublions jamais, il faut payer bien

cher, et souvent même dès cette vie, tout commerce imprudent avec le démon. C'est ce que l'Église, *à qui l'on ne désobéit pas en vain*, nous crie par la voix de ses théologiens et de ses pasteurs; c'est ce que les hommes adonnés à la magie laissent, quelquefois, et comme involontairement échapper dans la candeur de leurs aveux.

Toute personne qui se met en rapport avec les Esprits malins, toute personne qui se livre à eux ou s'engage avec eux, sera persécutée par eux, dit Thyrée. Reculez ou non dans l'ordre des temps, et à peine rencontrerez-vous une sorcière, à peine un magicien qui ne soit la confirmation de ces paroles. Des spectres importuns et vengeurs s'attachent à la plupart de ces misérables et les poursuivent! (*P.* 104.)

Au sens de M. du Potet, le plus loyal des magiciens que j'aie vus et entendus, la magie ou le magnétisme sont une seule et même chose;—et la magie est un art qui fonde notre commerce *avec les Esprits.* (*Journal du Magnétisme*, *etc.*)

La magie, écrit-il, est basée sur l'existence d'un monde mixte, placé en dehors de nous, et avec lequel nous pouvons entrer en communication par l'emploi de certains procédés et de certaines pratiques. (*P.* 147, *Magie dévoilée.*)

« *Qu'un élément, inconnu dans sa nature*, secoue

l'homme, *le torde* comme l'ouragan le plus terrible fait du roseau, le lance au loin, le frappe en mille endroits à la fois sans qu'il lui soit permis d'apercevoir son invisible ennemi, sans qu'aucun abri puisse le garantir; que cet élément ait ses favoris et semble pourtant obéir à la pensée, à une voix humaine, à des signes tracés, peut-être à une inspiration, voilà ce qu'on ne peut concevoir, voilà ce que la raison repousse et repoussera longtemps encore, voilà pourtant ce que je crois. Et *je le dis résolûment*, voilà ce que *j'ai vu* et qui est, pour moi, une vérité à jamais démontrée.

« J'ai senti les atteintes de la redoutable puissance. Un jour, entouré d'un grand nombre de personnes, je faisais des expériences dirigées par des données nouvelles, qui m'étaient personnelles. Cette force, un autre disait ce démon, *évoquée*, agita tout mon être, et mon corps, entraîné par une sorte de tourbillon, était, *malgré ma volonté*, contraint d'obéir et de fléchir.

« Le lien était fait, *le pacte consommé*, une puissance occulte venait de me prêter son concours; elle *s'était soudée à la force qui m'était propre et me permettait de voir la lumière* (1).

(1) P. 152, 153. M. du Potet semble quelquefois nier les démons, et d'autres fois *il les admet*. Mais, après tout,

« Est-ce là tout ce que je sais de l'art ancien? Non. C'est le commencement de ce que j'ai à en dire, et cela est déjà suffisant pour expliquer et faire comprendre les sorciers, *leurs terreurs*, les craintes qu'ils avaient du diable, *leurs nombreuses contusions, et, quelquefois, leur fin malheureuse.*

« L'exercice de la magie demandait une âme forte, une résolution inébranlable. La poltronnerie n'est point faite pour ces sortes d'opérations ; il ne fallait point craindre les périls. Car, si le diable est un mot seulement, il veut dire *force, agent, puissance* (1). Ce n'est que par une lutte avec cet inconnu qu'on pourrait arriver à quelque chose...

« Ici, il y a plus encore; il faut briser cette entrave et dominer d'abord sa propre chair, afin que la force qui nous anime passe au travers des voiles de chair et de sang qui l'environnent, et puisse

qu'importe le nom, lorsqu'il nous accorde la chose. Il reconnaît des Esprits et des Esprits mauvais....

(1) A nous, chrétiens, vous ne pouvez refuser que le mot. Que nous importe donc? Mais, je le répète, ailleurs M. du Potet a le courage et la loyauté de reconnaître les Esprits, le démon. — Et je l'en félicite : il faut être ouvertement ce qu'on est, chrétien ou magicien.

étendre au loin sa sphère d'activité. C'est dans ce nouveau milieu que l'âme trouve l'*ennemi ;* mais, aussi, les affinités nouvelles qui donnent la puissance. Tout ce qui se fait ainsi a un caractère surnaturel, *et l'est véritablement.* (*P.* 153.)

Il nous paraît difficile, pour un magicien, de tenir un langage qui soit au fond plus catholique. Les démons, ou les agents de la magie, si l'on préfère ce terme, sont donc les maîtres, et les maîtres cruels de ceux dont ils se font un instant les serviteurs ou les valets. Porphyre, il y a bien des siècles, prêtait l'autorité de son expérience à cette vérité dont le retentissement ne peut être assez fort : « Les enchanteurs, disait ce théurge inconséquent, *subissent tôt ou tard la peine de leurs fautes.* Ils la subissent, en partie de la part des démons, en partie par l'effet du jugement de Dieu qui suit partout les œuvres et les projets des mortels. » (*Porph., des Sacrifices.*)

Les profondes études, l'expérience et les méditations de M. de Mirville sur cette matière, lui ont permis de recueillir et d'harmonier une multitude de faits, parmi lesquels celui-ci, dont la morale est concluante.

Au dire de tout le monde, un Lama pouvait faire le miracle de remplir d'eau un vase quel-

conque à volonté, mais *d'après une formule* de prières qu'il adressait à ses dieux, ainsi que nous l'affirme un missionnaire encore vivant. (*M. Huc, témoin oculaire des merveilles dues à la magie;* voir *son voyage, et annales de la propagatïon de la foi.*) Cependant, nous ne pûmes le résoudre à essayer l'épreuve en notre présence. Il nous disait que, n'ayant point les mêmes croyances que lui, les tentatives seraient non-seulement infructueuses, mais l'exposeraient à de grands dangers. Un jour il nous récita la prière de son siè-fa, comme il l'appelait : « Je te connais, tu me connais, disait-il; allons, *vieil ami*, fais ce que je te demande; remplis ce vase que je te présente. Qu'est-ce que cela pour ta grande puissance? *Je sais que tu fais payer bien cher un vase d'eau.* Mais n'importe; *plus tard nous réglerons ensemble.* Au jour fixé, *tu prendras tout ce qui te revient.* » (*De Mirv., p.* 257.)

Malheur ! malheur à qui se fait un jeu d'ouvrir ces redoutables comptes !.. Le vieil ami du vieil homme se fait payer si cher !

CHAPITRE VII.

Les Fées : leurs rapports dans diverses religions avec les Prophétesses ; les hautes Magiciennes et les Dieux-démons. Chapitre à demi sérieux.

Je surprendrais un grand nombre de personnes si je m'avisais de réclamer les fées comme appartenant à mon sujet. Eh quoi ! les fées ! ces êtres gracieux, poétiques, ravissants ; ces sources intarissables de surprises et de bienfaits. Mais vous n'y pensez pas en vérité !...

Fort au contraire ; c'est parce que j'y ai pensé que je le fais, et mon sujet veut au moins que je les mentionne.

Ecartons d'une main sévère les prestiges du nom, de la poésie, de la fable ; et lorsque nous aurons déchiré la gaze sous laquelle percent et apparaissent les fictions, que nous restera-t-il des fées ? — Rien, si ce n'est des divinités antiques, ou plutôt des prêtresses qui se confon-

daient et s'identifiaient jadis avec leurs déesses. Eh bien, ces prêtresses redoutables, ce furent des prophétesses, ce furent de puissantes magiciennes. Et quant aux divinités auxquelles ma parole faisait allusion, de savants pères de l'Église nous affirment (*voir en cet écrit, saint Jérôme, Vie de saint Hilarion*) que les démons avaient trouvé leur compte à se manifester aux yeux des anciens sous la forme de dieux champêtres, dont la haute et bienveillante protection semblait s'étendre sur les bois, sur les hauts lieux, les campagnes, les eaux limpides et fécondantes... Une partie de ces divinités concorde si merveilleusement avec nos fées, si mes documents valent quelque créance, que des yeux de lynx ne nous seront nullement nécessaires pour en arracher la preuve.

Tombant d'accord avec quelques Pères de l'Église, certains savants nous disent de leur côté: Mais les fées, — qu'importe le nom, — ce sont les nymphes des temps antiques! et gardez-vous de limiter l'étendue de ce sens au monde gréco-oriental, au monde religieux de la vieille Rome. Le Celte dégénéré adore en elles des génies et des déesses; le Scandinave les nomme Valkyries; elles aiment le sang et versent l'hydromel

dans son élysée (1). Chez le Perse elles répondent au nom de Péri. Elles sont les femelles de ces Esprits que l'on y appelle les Dews, ce mot qui, de nos jours encore, signifie les démons, dans une langue congénère à celle des Perses (*deuce*, *anglo-saxon*). Enfin, le nom vulgaire que notre idiome leur conserve, dérive probablement du latin *fari*, du grec *phêmi*, et de bien plus haut encore! Il caractérise en elles le don de la parole sacrée, le privilége de la voix prophétique; aussi dut-il plutôt s'attacher aux fées qui pratiquèrent la haute magie, qu'à celles qui furent divinités ou démons.

Mais soyons rapide, car ce chapitre n'est pas un traité sur les fées; ce ne doit être qu'une digression, et l'on nous permettra de chercher beaucoup moins à sacrifier aux grâces qu'à la vérité. Peut-être sera-t-il d'assez bon goût de la chercher dans notre patrie d'abord.

Que notre proue se tourne donc vers les îles où se forme et se développe la puissance des plus terribles druidesses. Sous l'influence de la divinité de ces lieux solitaires, la prêtresse, c'est-à-

(1) Soit encore : Ourda, Vérandi et Shalda, parques scand., etc.

dire la magicienne qui la sert, est sans cesse à l'œuvre. Elle apprend, médite ou pratique. Plus tard, on ne la nommera plus que la fée, lorsque son rôle, pour se plier à des mœurs adoucies, se tempérera de quelque douceur.

Les îles sacrées où nous abordons annoncent ou bastionnent le littoral des Gaules et de la Grande-Bretagne ; et Démétrius, au dire de Plutarque, raconte qu'elles sont nommées les îles *des Démons et des Demi-Dieux*. Il y rencontra de rares habitants que les Bretons honoraient comme saints et inviolables. Il lui sembla qu'une horrible tempête eût attendu le contact de ses pas pour éclater et accroître la terreur que ces lieux inspirent. Mais la cause de ce sinistre, c'était la mort de l'un de ces démons ou demi-dieux, survenue à l'instant où il touchait le rivage. Car lorsque ces grandes âmes viennent à défaillir, l'air mugit et d'effroyables bouleversements ébranlent le monde. Souvent même, et tout à coup, l'air se trouve infecté de je ne sais quelles vapeurs, et ses atomes sèment au loin les germes de contagions mortelles. (*Plutarque*, *Oracle*.)

L'île de Sain, ou de Sena, est la plus sacrée de ces îles sauvages ; qui ne le sait? Située sur

la côte occidentale de la basse Bretagne, elle tire son nom, de même que l'île des Semnites (1) qui en est assez voisine, des prêtresses Semnès, ou Senès, par lesquelles elle est peuplée, et dont la grande divinité se nomme Nehelennia.—Nehelennia, c'est-à-dire encore sous d'autres déno-

(1) *Galli Senas vocant*, dit Pomponius Mela. — Les druides ou *saronides*, second terme qui signifie, de même que le premier, les hommes du chêne, de Σαρωνις, *quercus*. On les appelait encore senani ou semnothées, Σεμνοθεοι, car leur langue est sœur du vieux grec. Les Indiens ont également une secte provenant des gymnosophistes, qui portent le nom de semnès. Hommes et femmes de cette secte lisent dans l'avenir; et celles-ci restent vierges à l'instar des plus hautes druidesses. Ce mot semnès, ou senès, signifie vénérable. Il est la racine de senet, chez les Gaulois, et de sénat chez les Latins; et Diogène de Laërce dit que ces sortes de gymnosophistes étaient de la famille des mages, dont le nom se donnait aux druides, que l'on nommait aussi *les serpents*. — La fée Vouivre n'était que moitié serpent; le haut de son corps était femme, et l'escarboucle étincelait sur son front. (Voir don Brésillac, don Martin, *Religion des Gaules*. t. I, p. 176 à 185, et mon ouvrage, *Dieu et les dieux*, ou un Voyageur chrétien devant les objets primitifs des cultes anciens, les traditions et la fable; — id., *Religion des Gaules*, t. II, p. 52 à 55; *Académie celtique*, n° 7, p. 31, etc.; n° 8, p. 224-225, etc., etc.

minations, Benzonia, Hérodias, Hélaunus, Ελη, Séléné, la grande déesse Diane, ou Vénus-Uranie, le grand cabire de la navigation.

On ne sait, dans les Gaules, quel sombre et puissant génie inspire ces vierges druidesses et semble obéir à leur voix. Mais, dès que l'enthousiasme sacré les saisit et les transporte, ce ne sont plus les faibles femmes dont, l'instant auparavant, l'œil pouvait impunément caresser les formes. En elles, alors, plus rien de mortel; elles grandissent, ce sont des géants, des monstres, des flammes, des fantômes. On les voit secouer en bondissant leur crinière de lion, et l'air est ébranlé de leurs rugissements; ou bien, elles s'acheminent et bêlent innocemment sous la toison de l'agneau. C'est là le moment précis où la puissance de l'antique magie éclate à leur voix. Voyez alors comme l'avenir se dégage pour elles de ses mystères et se déroule à leurs yeux, pourvu que les consultants qui tentent de les aborder chassent de leur âme toute autre pensée que celle d'honorer l'oracle; sinon malheur à la barque dont l'aviron va tout à l'heure les confier aux flots!

Rendues propices, elles touchent les maux et les guérissent. La vertu de leurs doigts égale

celle de la verveine ou du guy que le chêne cède à la serpe d'or. Mais au frémissement convulsif de leurs lèvres, ciel et terre se mêlent, les flots et les vents ébranlent les fondements de l'île; tout est mugissement et tourbillons, tout est feu, flamme et tonnerre, tout devient terreur et mort! Eux seuls, les apôtres de Jésus-Christ le vainqueur des démons, se sentirent assez forts pour ne point reculer devant ces intraitables prêtresses de Nehelennia (1).

Mais ce ne fut point une petite affaire de lutter contre cette reine des cieux, cette Nehelennia, cette Hérodias, cette Benzonia, cette Lune en un mot, qui tantôt éclaire les nuits de ses froides splendeurs, et tantôt éteint dans les nuages son mystique flambeau..... Capricieuse et fantasque autant que le sont les Esprits de ceux qu'elle possède, et que l'on nomme pour cette raison *les lunatiques* (*nom des possédés*), elle prenait plaisir à tracasser et à molester les gens. Insaisissable, invisible, elle les poursuivait quel-

(1) Ou devant les prêtres du mont Hélaunus, dans le Gévaudan : oracle du *même* Dieu, qui se tut en présence des reliques de saint Hilaire de Poitiers, déposées par l'évêque de Mende vers la fin du IVe siècle ; — id. *Académie celtique*.

quefois, en les fouettant, jusque sous les voûtes des églises. Ou bien, au contraire, elle les choyait; et dans le silence auquel sa divinité préside, elle versait dans leur sein de sages et d'utiles conseils. Cependant, si ses rayons faisaient luire quelque sagesse au milieu des ténèbres de la raison des hommes, bien plus souvent encore, elle ne les visitait que pour les frapper d'aveuglements bizarres.

Il faut savoir avec quelle force s'élève Burchard, savant canoniste du XIII[e] siècle, contre les femmes de son temps, qui se prêtaient, sous les auspices de cette déesse, aux odieux commerces de la sorcellerie. Prêtons l'oreille :

Les initiés s'entretenaient de démons féminins, — ou à forme de femme, — dont l'habileté suprême consistait à éventer, pour se les associer, les personnes du sexe dans lesquelles elles avaient pressenti des dispositions semblables aux leurs. — Après que la nuit avait fermé le cercle de l'horizon, la troupe maligne, ayant en tête sa reine et souveraine, chevauchait hardiment dans les airs. Parmi ces cavalières étranges, les unes enfourchaient effrontément d'horribles bêtes, tandis que les autres se laissaient prendre et emporter dans l'espace par le bâton du balai

domestique. Mais avant d'être admis dans la *Holda*, c'est-à-dire dans la troupe vagabonde, il était de rigoureuse formalité pour les récipiendaires *de se vouer sans réserve* à la souveraine des Sabbats, à Nehelennia, déesse des nuits: *Ejus jussionibus velut dominæ obedire*, *et*, *certis noctibus, ad ejus servitium evocari*. Ajoutons que cette obéissance aveugle obtenait sa prompte récompense; car, à peine était-elle formulée que les femmes, dont le corps restait ou semblait rester sournoisement étendu dans le lit conjugal à côté de leurs maris, acquéraient la liberté de s'échapper inaperçues, en dépit des portes closes et des verroux. Elles s'évaporaient en quelque sorte (*voir le fantôme du berger de Cideville en cet écrit*); elles s'élevaient dans les nues, elles y volaient, y tourbillonnaient; elles jouissaient du bonheur des déesses, et un affreux pouvoir leur était dévolu pour se livrer aux lâches doc eurs de la vengeance. J'omets ici de fort curieux détails, dans la crainte d'allonger indéfiniment nos pages. Mais il faut dire qu'une fois enrôlées dans la *Holda*, les initiées se dépouillaient du droit de se refuser à l'obéissance. Enchaînées par un invisible lien, *elles se sentaient sorcières en dépit d'elles-mêmes!* Une indomptable volonté les assu-

jettissait à fréquenter les assemblées, dans l'équipage caractéristique de leur profession. Et, gardons-nous bien de l'oublier, ces sorcières étaient, dans l'origine, des prêtresses, des druidesses ou des fées !

Ce sont là les sorcières que, dans le VIe siècle, Grégoire de Tours appelle des Pythies ou des Pythonisses; et rien que ce terme suffit à peindre ce qu'elles étaient aux yeux du saint évêque. Les capitulaires de Dagobert, en 630, et ceux de Charlemagne, près de deux siècles après, les nomment Striæ, Genichniales ou *Herbariæ*, à cause des herbes dont elles se servaient, et dont cet opuscule fait observer que saint Augustin, d'accord avec les théurges, connut et signala l'usage, comme signe et moyen magique.

Les magnétiseurs transcendants, dont les livres consignent une multitude de faits analogues à ceux que les docteurs de l'Église ont décrits, et que nous pouvons lire dans l'histoire sérieuse des fées et des sorcières, entraîneront sans doute un certain nombre de personnes à déclarer que, tant de croyances similaires, dans tous les temps et chez tous les peuples, ne peuvent avoir eu pour simple et unique base un néant de vérité. On commence à reconnaître

moins de puissance aux vapeurs de l'imagination qu'aux fumées de l'orgueil, qui obscurcissent le cerveau de tant de gens éminents dans telle ou telle science, mais aussi trop faibles de vue *ou de caractère*, pour signaler ou pour accueillir la vérité, pour lui rendre foi et hommage, soit aux pieds d'une crèche, soit sous la fausse livrée du ridicule ou de l'impossible.

Veuillons permettre à une digression de quelques lignes de nous rappeler, sous le nom de M. Sismondi, que les terreurs du surnaturel n'assiégèrent pas sous une forme unique les peuples de l'intrépide Germanie.

« Radebode ne craint rien de ce qui peut mourir; mais à quoi sert le courage contre ce qui est déjà mort!... Nous autres Germains, nous avons souvent vu l'ombre du mort sortir de son sépulcre, quand elle a quelque vengeance à réclamer. Malheur alors à celui qui la rencontre, car elle souffre et veut faire souffrir. L'ombre du plus bienfaisant des hommes ne revient sur la terre qu'avec le désir de nuire. Son regard seul glace le sang, son souffle fait pénétrer la mort dans vos poumons; s'il parle, c'est pour vous trahir, et s'il conseille, c'est pour vous

perdre. » (*Julia Severa, vol. II, p.* 29, 30, *livre animé d'un esprit hostile contre le clergé.*)

Les revenants, les sabbats, la sorcellerie, la magie, le sacerdoce, la féerie, les dieux-démons, toutes ces idées se liaient donc dans l'esprit de l'antiquité, elles s'harmoniaient dans la pensée de nos pères; et quelle que soit *l'énormité des exagérations humaines*, il est bien difficile de ne pas accorder sur ce terrain une large part à la vérité. Mais cherchons à découvrir un peu plus au nord, et, si le cœur nous en dit, chez les Écossais, nos presque voisins, de quelle sorte l'idée des fées *s'identifiait* avec celle que nous nous formons des Esprits de malice.

Sous la partie de la zône septentrionale que peuplèrent les Scandinaves et les Écossais, le pays des fées, c'est la terre des Elfes, *Elfland, Elfcourt;* et ce nom figure en tête de la kyrielle de ceux que mille bouches leur assignent.

Les fées ont, chez ces peuples, plutôt l'apparence de la bonté que la bonté même, quoi qu'en dise l'appellation de bonnes gens, *good wights*, par laquelle on les désigne. Leur race est fantasque et capricieuse, et rien n'est en elles plus décevant que les dehors. Elles sont du nombre des Esprits qui aiment à dissimuler et à parer leur

laideur; et leur goût, tout en s'embellissant, est de se donner la ressemblance d'une personne actuellement vivante. Mais opposez toutes vos résistances à leurs séductions et à la perfidie de leurs bienfaits, car elles ne recherchent le commerce de l'homme que pour lui nuire; elles ne vous attirent que pour votre ruine, et leur but général est de vous circonvenir et de vous enlever. Vous devenez leur proie vivante, vous disparaissez alors et, souvent, c'est à tout jamais. Ou bien, les *têtes de leurs flèches* vous frappent et, sous des coups invisibles, vous tombez abattu (1).

Ecoutez le peuple, il vous dira que, commet-

(1) Le fameux *Elf arrow head*, ou tête de flèche du nord, rappelle les démons du psaume 90 : Non timebis *a sagitta volante*. Plus bas je vois : *et a verbo aspero*, c'est-à-dire le sort jeté par des paroles ; puis ce sont les démons de toutes les heures : A timore *nocturno; a negotio* perambulante *in tenebris*; ab incursu et dæmonio *meridiano*... Ce psaume reconnaît donc assez clairement la sorcellerie, les fantômes et les différents relais des démons, ces admirables chasseurs qui nous poursuivent et nous assiégent. On le chante à complies. —Saint Jérôme, *Dissert. sur les démons*, bible Vence-Drach, vol. VIII, p. 263, donne le nom de *Rescheph* au prince des démons; ce terme signifie : charbons allumés, étincelles et *flèche*.

tre un crime, que prêter sa personne à une mauvaise action, c'est donner pouvoir aux fées sur soi-même; le ciel le permet ainsi. Souvent même il suffit, pour devenir leur proie, de s'endormir sur une des nombreuses hauteurs que l'opinion leur consacre. Ces *hauts lieux*, *fairy mounts*, sont leur domaine; elles fondent sur le profane qui ne peut s'y aventurer sans les braver: heureux sera-t-il si elles se contentent de le transporter à travers les airs à quinze ou vingt lieues de distance, arborant en route son bonnet ou son chapeau sur quelque clocher, comme un des jalons de son trajet.

Vous, mères, tremblez surtout, car elles s'acharnent de préférence sur les enfants; et, ce qui va sans dire, sur ceux que le baptême n'a point arrachés à leur puissance, en les donnant au Christ. Elles passent alors pour les élever comme s'ils appartenaient à leur propre famille, et voici pourquoi. C'est que forcées, chaque année, de donner ou de rendre à l'enfer quelques individus de leur race, elles trompent les percepteurs de ce tribut en livrant, au lieu des leurs, des créatures humaines formées et dressées à leur image.

Mais il est un jour par semaine où leur sort

les condamne à éprouver les terreurs qu'elles inspirent à ceux qui ont le secret de leur perversité. Ce jour est celui que l'Église consacre à la vierge sainte; c'est le samedi. Sa lumière luit à peine que chacune d'elles, bon gré, mal gré, revêt l'apparence d'un animal vivant, d'un objet inanimé. Cette taupe, cette chauve-souris, cette biche, ce crapaud, cette épée, cet arbre, ce manteau, ce sont des fées, à l'état latent. Frappez, écrasez, abattez; si l'animal est atteint, s'il reçoit une profonde blessure, si l'arbre gémit sous la cognée, si le manteau déchiré s'entr'ouvre, si la main d'un brave ébrèche ou brise l'épée, la fée souffre, elle subit d'affreuses tortures; car sa personne est l'objet même que brise ou que massacre votre bras, vengeur, peut-être, à son insu!

Dieu me garde d'énumérer la multitude des noms par lesquels la langue humaine désigne les fées: Drows, Duergars, Skows, Biergen-Trolds, Elves, Fairies, Fawnes, etc. Je n'en finirais point si je voulais tout dire, et ma parole aurait moins d'harmonie que de richesse. Mais, ce que je dois faire observer, c'est que le séjour favori de ces êtres à double face est aux lieux où se complaisaient à résider les dieux de l'antiquité, les pon-

tifes d'un grand nombre dé cultes anciens, et surtout ceux du culte druidique. Cherchez, si vous ne craignez point qu'elles châtient votre témérité, cherchez les plus affreux escarpements, les rochers sourcilleux, les sombres cavernes, les galeries que la nature a creusées aux flancs des monts; et là, vous pourrez surprendre et contempler ceux que l'on a continué d'appeler, comme du temps de l'idolâtrie, les Esprits *des bois* et *des montagnes;* ils répondent au nom infernal de *peuple souterrain*, et *l'éternelle agitation à laquelle leur perversité les condamne*, les fit dénommer la troupe sans repos (1). Ecoutez, écoutez, un affreux bruit d'ouragan fait siffler et mugir l'air; il n'y a pas à s'y tromper, elles arrivent! Dérobons-nous à temps; c'est le bruit qui signale leur venue!

Que si, par hasard, vous vous heurtez ailleurs à ces êtres fantasques, ce sera sans doute encore dans ces lieux que les théologiens nous disent être de préférence hantés par les démons, ceux que les débordements de l'homme ont souillés, ceux que l'effusion du sang humain a rougis.

(1) The restless crew, *l'équipage sans repos ;* crew, équipage de navire.

Ou bien demandez aux arbres et aux ruisseaux leurs dryades et leurs naïades; dites à la source, dites à la pierre, dites aux chênes druidiques d'ouvrir leur cœur ou leur miroir pour vous révéler la divinité qui les anime, et les fées encore vous surprendront par leur aspect. Les dieux, les démons, les génies, les pontifes et les fées, tout cela se lie donc évidemment dans l'histoire des religions, et ce méandre, cachant une partie de sa longueur sous ses propres replis, ne forme qu'une série de chaînons forgés du même métal.

Ne querellons point la poésie, depuis et après Aristote, d'avoir fait étinceler cette chaîne du feu de ses pierreries, et de l'avoir entremêlée aux guirlandes des plus capricieuses variétés de ses fleurs.

La tâche ne lui était pas difficile, en vérité; car, pour éblouir et pour charmer, il lui suffisait de nous faire envisager le peuple des fées par sa face grandiose et brillante. Voyez, et dites s'il est rien de plus imposant et de plus majestueux que le gouvernement de cette race aérienne. C'est une monarchie dont le roi fait mouvoir, sous le charme de sa parole, une immense et pompeuse armée. Le jour inonde-t-il la terre de ses clartés, cette armée toute verdoyante n'a

pour corps que des troncs noueux, et pour bras que les rameaux *des chênes* (*l'arbre Dieu. Voir mon livre, Dieu et les dieux*) qui couvrent et ombragent l'inégale surface des champs. Le crépuscule a-t-il éteint ses mourantes lueurs devant les astres qui scintillent au firmament, ces soldats-princes sortent de leur écorce, les casques d'argent étincellent sous le pâle croissant des nuits, l'acier fourbi lance de froids éclairs, toute cette armée se hérisse de lances, et le sol tremble sous la terrible cadence de ses pas... Passage, passage à la toute-puissance du fer et de la mort!

Mais non, rien de pareil! Ne fuyez point, simples et timides bergères. Ouvrez les yeux, hâtez-vous d'accourir; le souverain de ce peuple sylphe, ce n'est plus un conquérant farouche, ce n'est point un homme. Réunissant en une seule personne la vivacité, la grâce et la majesté, le voici qui visite la terre sous le diadème d'une reine. Quelles femmes oseraient sans pâlir exposer aux critiques de la foule leurs attraits à côté de ce chef-d'œuvre de perfection dont l'œil ravi s'enivre? Quelles femmes? Aucune, je le jure, si ce n'est celles que cette merveilleuse créature appelle son peuple, ou plutôt sa cour, et que loin d'éclipser par son éclat surhumain, elle semble

relever en les surpassant! Je n'ai que les pauvretés de la langue humaine à mon service, et je ne saurai redire ni la galanterie, ni la pompe des fêtes qui sont le passe-temps, le grand travail de ce royaume. Nul autre, non plus, ne saura décrire le luxe, le goût et l'élégance de leurs festins, la fougue et la splendeur féeriques de leurs chasses, ou ces torrents de mélodie dont les flots soulèvent et emportent, en se perdant dans les airs, leurs ballets et leurs valses...

Imprudents, hommes pétris de témérité, vous dont l'œil et le désir les poursuivent, arrêtez, arrêtez vite; reculez devant la magie de Circé qui vous attire, qui vous entraîne et vous fascine. Ouvrez, dessillez vos yeux, et, si la lumière du ciel peut y tomber encore, qu'apercevez-vous?

Holà !... ces vieilles grimaçantes et décrépites, ce sont les princesses, ce sont les fées de tout à l'heure ! ces têtes qui branlent, ces spectres décharnés... courage ! approchez donc maintenant... Ce cuivre, ces grains de verre, ces lambeaux pendants, ces guenilles souillées d'ordure, vous venez d'appeler cela de l'or, du diamant, du brocard, de la dentelle; que sais-je? et les noms mêmes vous manquaient. Oh! la

risible déception ! Tout est fausseté dans ce pays ; voilà le vrai royaume des fées !...

Aujourd'hui, tout le peuple est imbu de la vanité de ces prestiges dans les régions que que les fées hantaient. La renommée les a traînées dans la poussière ; on croit à peine à leur existence ; on se rit d'elles. Elles sont le hochet de l'enfance... Mais dans quelques régions encore, où la frivolité du nom déguise moins le sérieux de la chose, les initiés se disent : Patience, les fées sont actuellement changées en taupes ; voyez leurs mains, elles travaillent sous terre, elles sont *sous terre;* un peu plus tard, *elles reparaîtront!*... Patience !

Assez, maintenant; et s'il plaît au lecteur de réunir les traits épars de caractère qui se sont égarés ou disséminés dans ce chapitre, peut-être bien son opinion ne s'écartera-t-elle pas trop violemment de celle d'un grand nombre de *théologiens protestants* de ce pays d'Écosse où nous venons de voyager. Quelle était donc leur opinion ? Il faut le dire bien net. Examinant à tête froide, et l'un après l'autre, dans la longueur des temps, les faits dont la chaîne s'était formée sous les yeux de leurs devanciers, et qui s'allongeait en leur présence pour atteindre la main

de leurs successeurs, ils s'étaient dit : Les fées et les mauvais Esprits, ce n'est guère, après tout, qu'une seule et unique famille (1).

Dans notre France, en plein pays catholique, et sans mentionner l'arbre des Fées ou des Dames, qui figure au procès de Jeanne-d'Arc, l'histoire du moyen âge « nous montre les fées mêlées à des actes politiques et religieux. Ainsi dans l'abbaye de Poissy, fondée par le saint roi Louis, on disait tous les ans une messe pour préserver les religieuses de tomber au pouvoir des fées, et cet usage ne cessa que vers le milieu du XVIIIe siècle. » Pour qui donc les fidèles prenaient-ils ces fées (2)?

Ce seul exemple est de nature à nous satisfaire, et je crois avoir assez fortement lié les fées aux traditions dans la chaîne desquelles elles figurent. Quiconque aura pu me suivre sans fatigue pourra, je l'espère, se former sur l'essence, sur l'histoire et sur les actes de ces êtres singuliers, une croyance qui lui permette au

(1) Lett. 4, 3, *Dæmonolog.*, p. 123, etc. — Don Martin. — Col. de Plancy. — Jacobi. — La Société des Antiq. de France. — *Archæologia*, Lond., etc., etc., etc.

(2) Jacobi, p. 132.

moins de rencontrer, sans trop de surprise, leur nom consigné dans ces pages (1).

(1) Un de mes plus anciens et meilleurs amis, le marquis Edmond de Varennes, auteur d'un charmant volume de fables, est sur le point de publier un opuscule sur le sujet des fées; mais il les envisage à un point de vue très-différent de celui que j'occupe, et beaucoup moins sérieux.

Les personnes qui ont conservé quelque goût pour les grâces faciles du style, et pour de rares à-propos d'imagination, me remercieront de leur indiquer ces deux ouvrages, dont le second, celui des Fées, m'est encore inconnu. Il faut, ce me semble, être assez sûr d'un écrivain pour le louer de confiance.

Observation. La langue anglaise exprime en un seul mot ce double aspect des fées, éblouissantes de luxe, et dégoûtantes de misère; car le mot *mab* signifie *la reine* glorieuse des fées, et, que l'on me pardonne le terme, une souillon.

CHAPITRE VIII.

Les démons sont-ils de purs Esprits, et pourquoi cette question; s'ils ont un corps fluidique, n'avons-nous point dans notre organisation un corps fort analogue?

Si telles sont la science et la puissance du démon, que la nature tout entière, que chacun de ses éléments puisse servir de corps, ou plutôt d'instrument aux Esprits, à la façon des tables tournantes, et s'animer de leur action (*ce que nous verrons au chapitre Magie et Magnétisme animal*), est-il besoin de s'embarrasser l'esprit de cette question inattendue et qui paraîtra sans doute oiseuse : Les démons ont-ils un corps?...

Cependant elle occupa vivement l'antiquité tout entière, et reçut de fort différentes solutions selon les temps et les lieux... Voilà ce que développe d'une manière au moins curieuse le bel ouvrage de M. le marquis de Mirville; c'est,

pour ma part, un sujet que je ne me sens point de force à traiter d'une manière dogmatique, et je l'abandonne humblement aux théologiens de profession. Ce que dira l'Église sur ce sujet, et sur tout autre, ce sera ma foi. Entre la sagesse toujours égale à elle-même de l'Église, qu'inspire l'Esprit de Dieu, et la plus haute sagesse de l'homme, j'ai l'intelligence et le cœur trop catholiques pour ne point reconnaître et proclamer qu'il y a toute la distance qui sépare l'infini du fini.

Ma plume se borne donc, pour le moment, à des suppositions ; et je ne puis construire que sur une base mouvante.

Le corps des démons, *s'il existe*, si Dieu le leur a donné dès le principe, ou imposé depuis leur chute, ce corps serait à mon sens quelque chose d'analogue à une sorte de gaz ou d'esprit. J'entends par ce terme une substance fluidique pareille à celle que de bons penseurs se figurent être, ainsi que nos grossiers organes, au service de notre âme, avec laquelle, hypostatiquement unis, ils ne formeraient qu'un seul et même ensemble, un seul être complet : l'homme.

Ce corps-esprit aurait donc une analogie fort grande avec le fluide hémato-nerveux ou ma-

gnétique, dont un théurge semble déjà nous avoir indiqué l'essence : *Spiritus inserviens animæ*, dit-il.

C'est, *je le suppose*, à l'aide de ce corps spirituel, fluidique, impondérable, que les démons agiraient sur la nature, en se liant, par affinité, aux fluides qui émanent, *ou qui semblent émaner* de la matière. (*Voir plus bas la découverte, réelle ou imaginaire de l'Od, qui, d'après nos vues, devient instrument au lieu d'être, au dire des incrédules d'une nouvelle école, Puissance universelle.*)

Et je songe difficilement à ce fluide merveilleux sans que ma pensée remonte aussitôt vers le corps spirituel aveclequel l'Apôtre affirme que nous devons ressusciter un jour. (*Saint Paul.*)

J'ai tout à l'heure énoncé que cette croyance aux corps fluidiques avait eu cours dans l'antiquité ; elle y comptait de fermes soutiens.

Les dieux, disait Jamblique, sont tellement supérieurs aux corps, et les corps leur obéissent à tel point, qu'on peut dire qu'ils en sont séparés. Par la raison contraire, les démons sont impressionnés *par leurs corps, auxquels ils sont accouplés*. Les démons se dérobent *à nos sens*, les dieux *à notre raison*. (*J. Mystères.*)

Nous appelons bons démons, disait Porphyre, toute intelligence *attachée à un Esprit* (*dans le sens de fluide*), et sachant gouverner *cet Esprit* par la force de sa raison. Nous donnons, au contraire, le nom de mauvais démons *à des intelligences* unies *à un Esprit* qu'elles ne savent point maîtriser : source croissante de concupiscence qui les entraîne au gré de sa fougue. (*Des Sacrifices.*)

Ces bons et ces mauvais démons restent invisibles, et ne tombent que rarement sous les sens de l'homme, parce que la substance dont ils sont revêtus, *bien qu'étant corporelle, ne forme pas un corps solide.*

... C'est d'ailleurs un fait reconnu qu'il s'échappe de ces corps de perpétuelles effluves, et qu'ils éprouvent le besoin de se nourrir (*ce que conteste Jamblique*). Lorsque le sang des sacrifices coule sur leurs autels, ce n'est donc pas seulement pour flatter leur orgueil... C'est que leur corps se nourrit de ces offrandes. Il vit des émanations de la chair, c'est en elles qu'il puise sa force. L'homme prudent se gardera donc bien d'user de ces sacrifices, par lesquels il attirerait en lui les mauvais démons. (*Des Sacrifices*, idem.)

Parmi les philosophes anciens, les Pères de l'Église, et les théologiens, beaucoup crurent à l'existence de ce corps subtil qui, dans leur manière de voir, est l'instrument de l'esprit des démons. Il doit nous suffire d'énoncer cette opinion sans commentaire, ne sachant assez ce qu'en pense l'Église, et si elle a jugé nécessaire de donner une solution à ce problème.

Mais, quant à ce qui est de nous-mêmes, quant à notre propre nature humaine, il nous semble voir sortir de l'admission de cette substance, et de ses opérations en nous et par nous, l'explication d'un nombre considérable de phénomènes magiques. Cette substance naîtrait de notre corps ainsi que l'électricité naît de la pile; et, de là, se dégageant, rayonnant d'une *manière naturelle* OU NON, elle mettrait au service de notre âme ses propriétés fluidiques et subtiles. Ainsi peut-être, dans des faits nombreux et analogues à ceux de Cideville (1), pourrions-nous comprendre ces formes humaines et diaphanes, ces singulières apparitions que si peu de personnes peuvent

(1) Voir le chapitre Cideville, plus bas. L'art magique, *ars magica*, consiste peut-être à savoir se servir de cette force *naturelle*, ce que l'homme ne pourrait faire sans le secours *surnaturel* du démon.

apercevoir, ces vapeurs que quelques-unes distinguent à la place où les premières voient des fantômes, où d'autres, enfin, ne peuvent rien découvrir, et où s'exerce pourtant une action merveilleuse et sensible, *pour quiconque est présent...* Ainsi, peut-être, commencerons-nous à ne point regarder comme matériellement impossible l'explication de l'effet produit par des coups subits, portés avec des armes aux endroits où apparaissent ces vapeurs, aux lieux où s'accomplissent des actes que tout le monde entend et voit. Ainsi, peut-être, ne reculerons-nous point avec la même stupeur lorsque des témoins dignes de tout crédit, *redonnant la vie à de très-anciennes croyances,* nous affirmeront que les coups portés dans de telles conjonctures *sur ces fluides visibles ou non,*—et qui seraient comme un prolongement de nos corps,—ont atteint et frappé *dans leur chair* les personnes absentes qu'on croyait voir ou entendre, en entendant ou en voyant ces fantômes (1).

(1) Lire le fait de Cideville, fort abrégé en cet écrit, chap. Cideville, et très-explicite dans le livre de M. de Mirville.—Lire Psellus, *de Dæmonibus*. Caput : Quomodo dæmones occupent...., etc., etc.

CHAPITRE IX.

Lieux infestés par les Esprits

Que les démons soient ou non de purs esprits, ce monde des corps, — vivants ou non, — ce monde matériel, depuis les profondeurs intimes de la terre, jusqu'aux plus sublimes régions de l'air ou de l'éther, est donc pénétré et traversé sans cesse par le monde des Esprits! (*Voir le ch. Les Esprits du mal sont tombés, etc.*) Si les textes sacrés ne m'étaient venus en aide pour cette démonstration, je crois que, malgré toute mon audace chrétienne, je n'eusse osé laisser s'emporter si loin ma croyance. Mais que peuvent objecter des chrétiens devant le texte même de leur loi et de leur foi! Eh bien, usons encore du secours qui nous est offert, et tirons-en parti pour arriver au dernier mot

d'une question que nous laissons se poser en ces termes :

Existe-t-il des lieux qui soient plus spécialement visités que d'autres par les Esprits malfaisants ; des lieux où leur pouvoir éclate par des manifestations plus sensibles et plus fréquentes ?

J'ouvre l'évangile de saint Marc (*ch.* v) et j'y apprends qu'une légion d'Esprits impurs, possédant un même homme, l'arrachait à la vie commune pour *le fixer* jours et nuits *dans les sépulcres et sur les montagnes*, où ils forçaient ce malheureux à se meurtrir de ses propres mains... « Comment te nommes-tu ? lui dit Jésus. — Je me nomme Légion, parce que nous sommes plusieurs. » Et cette légion d'Esprits supplie Jésus avec instance de ne point les chasser *hors du pays* où *ils résident*. — Jésus se rend à leur prière.

« Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, dit saint Luc (*ch.* xi), il s'en va *par des lieux arides*, cherchant du repos ; et, comme il n'en trouve pas, il revient vers la maison *qu'il a quittée*. Elle est nettoyée et parée. Alors il s'en va prendre sept Esprits plus méchants que lui et, entrant dans cette maison, *ils en font leur de-*

meure. » Le dernier état de cet homme devient pire que le premier (1).

Mais pourquoi la recherche, la vaine recherche de ces lieux arides; pourquoi la prédilection des démons pour telle ou telle localité, pour tel ou tel individu? Dieu le sait, puisque les Écritures le disent; et je ne me vante ni d'avoir assisté aux conseils de Dieu, ni de connaître, ni d'expliquer à fond les mœurs de ces dangereux Esprits. Je suis trop heureux, en occupant le lecteur de ce sujet, de pouvoir *effacer jusqu'à l'idée de ma personne* derrière la puissance des autorités. Avec un peu de patience, d'ailleurs, nous verrons assez de déductions s'échapper de vive force des faits dont le cortége se prépare.

Pierre Thyrée, professeur et prédicateur, appartenant à l'ordre naissant des jésuites, se distingua dans le XVIe siècle par l'étendue et la variété de ses recherches. La solidité de sa science fut jugée telle que, de nos jours encore, son livre le plus curieux figure parmi les principales autorités sur lesquelles s'appuie la *Théo-*

(1) Nous savons que ces textes peuvent se prendre non-seulement au propre, mais au figuré; qu'importe ? Ce qui abonde est loin de vicier.

logie mystique de Schram. C'est nommer un des ouvrages les plus classiques, les plus modernes, et les plus estimés de notre Eglise. (*Ad usum Directorum animarum*, *Paris*, 1848.) S'avançant en général, en tête d'une longue suite d'autorités, auxquelles il est bien difficile de refuser le passage, le livre de Thyrée, puissant de conviction, et justifié d'ailleurs par la croyance aux faits similaires que professe la nouvelle école des incrédules, ce livre savant et courageux porte pour titre : *Des lieux infestés par les démons*, *et les âmes des morts*, etc. Ce sont là les âmes que le langage vulgaire qualifie du nom très-expressif de revenants ! (1589, *Lugduni*.)

Eh bien, Thyrée nous dit, et ses pages démontrent, « ce que l'expérience de tous les temps et de toutes les régions du monde nous enseignent, à savoir : que certains lieux particuliers sont comme *un domaine* tantôt fréquenté, ou hanté, tantôt possédé par les Esprits et par les fantômes (1). »

(1) *Spectra*, p. 3, 20. — Ce sont là précisément les *local influences of the mundane force* des incrédules de l'école nouvelle, à laquelle nous nous heurterons un peu plus bas. Tous les phénomènes, et sans excepter les plus incroyables, sont donc admis, à l'heure présente, par

Après les demeures que les hommes habitent, et où les démons peuvent tendre leurs silencieuses embûches à cette proie, objet de leur inassouvissable convoitise, les lieux que ces Esprits recherchent de préférence, sont les déserts et les solitudes incultes. Sur ce point, l'expérience des plus saints ermites est consommée, et nous l'appellerons en témoignage. Saint Jérôme, saint Athanase, saint Cyrille, expriment le goût général des démons pour le désert. Conjurés, menacés par saint Germain, évêque de Paris, les mauvais Esprits le suppliaient encore avec instance, comme jadis le Christ, de leur permettre, au moins, d'errer dans la solitude s'ils ne pouvaient demeurer aux lieux que fréquentaient les hommes. (*Thyrée, p.* 79.)

Le désert est ta demeure, *dit au démon le Rituel romain!* (*p.* 494, *formule des exorcismes.*)

Après le désert aride et inculte, les lieux couverts d'eaux et marécageux sont quelquefois, dit

les adversaires de la foi chrétienne. Entre eux et les chrétiens il ne subsiste plus d'autre différence que celle de l'explication ; et nous verrons quelle est la leur. La raison, la philosophie, cette noble fille qui est une sœur de la foi, deviendrait une bien sotte personne si elle s'avisait de la renier !

le même investigateur, un de ces foyers où pullulent, et d'où se dégagent les Esprits de ténèbres. Et tout ce qui est a sa raison d'être; c'est ce que démontre le temps, qui est le grand justificateur de toutes les vérités.

Michel d'Isselt cite comme exemple un marais et un lac de Livonie, situé à quelques milles d'Odèpe, et qui était infesté par les démons. Malheur aux voisins de ces eaux lugubres, si, chaque année, le sang de quelques enfants ne venait les teindre, et annoncer à ces monstres le tribut de Minautore, que leur but infernal était de percevoir. Nul relâche dans les fléaux qui se succédaient, *jusqu'au jour* où le sang humain payait sa dette.

Les antres, les cavernes profondes, et surtout les mines métalliques, offrent encore aux démons un lieu privilégié de retraite et d'embuscade. A peine saurait-on mentionner un de ces lieux souterrains que les Esprits n'aient mis en renom, en y donnant des signes de leur funeste puissance (1).

Nous nommerons encore, parmi les lieux han-

(1) Nous avons entendu tout à l'heure la voix du peuple appeler les fées, *le peuple souterrain*, et les taupes. L'histoire des tables parlantes démontre qu'il s'en rencontre partout.

tés, de vieux et grands châteaux aux fortifications à demi croulantes, de vastes et d'immenses édifices. Nous pourrions en montrer du doigt un certain nombre que leurs habitants se virent réduits à déserter, vaincus par l'épouvante qu'y jetaient les menées des fantômes. Et nous en savons d'autres encore où la nuit succède au jour sans que les vivants cessent d'être tourmentés par les Esprits.

D'importants témoignages établissent que des phénomènes de même nature semblent se perpétuer, et comme renaître d'eux-mêmes, sur certains champs de bataille qui doivent à d'éclatants désastres leur funèbre illustration (1).

Aux lieux que sanctifient par leur présence des hommes d'une insigne piété; ou bien, au contraire, au fond de la demeure du coupable qui a versé le sang de l'innocence; sous le toit de l'homme qui souille sans remords sa conscience, de même qu'aux places marquées par le supplice de grands criminels, l'enfer toujours disposé à

(1) P. 79 à 88, Thyrée fourmille d'autorités. Voir encore M. de Mirville. — Des faits modernes, tout analogues, *m'ont semblé solidement établis*. On en trouve aussi par myriades dans les ouvrages anglais, américains, etc., de la nouvelle et savante école d'incrédules que j'ai citée.

épouvanter et à tourmenter la race humaine, vomit de temps à autre ses malfaisants champions. Ceux-ci deviennent alors comme les seigneurs du terrain où ils se plaisent à multiplier leurs apparitions hideuses, leurs molestations et leurs attaques.

Malheur donc, malheur quelquefois dès ce monde, à ceux qui, par la dépravation de leur vie, ne craignent point de donner entrée au démon... Voilà pourquoi... les citées désertes des Iduméens, disait le prophète, vont devenir le repaire des démons et des Onocentaures; voilà pourquoi les satyres y jetteront leurs cris les uns aux autres...

Quoi qu'il en soit de ces diverses causes, parmi les lieux infestés les uns le sont accidentellement, comme pour châtier et signaler les hommes vicieux qui les habitent; mais, chose plus surprenante encore, les autres se trouvent comme par nature assujettis à ces fréquentations sinistres; ce sont de véritables foyers d'infection démoniaque. C'est donc un point de haute importance, lorsque quelque intérêt nous sollicite à des recherches, de ne point confondre, dans nos appréciations, le lieu où il arrive à un Esprit d'apparaître, avec le lieu où des Esprits

ont élu domicile et se sont implantés, pour exercer avec l'opiniâtreté de leur race d'implacables molestations. (*Thyr.*, *p.* 24, 25.)

Jadis et à l'époque où l'idolâtrie victorieuse étendait ses conquêtes, si les démons apparaissaient dans le désert, s'ils se laissaient furtivement apercevoir dans la solitude, c'était, dit saint Jérôme écrivant la vie de saint Hilarion, c'était afin de persuader aux hommes que les dieux habitaient la terre, et présidaient personnellement aux soins des troupeaux et des champs, à la surveillance des bois et des montagnes. Des manifestations d'une si claire évidence avaient pour but et pour effet de décider l'espèce humaine égarée à offrir ses sacrifices aux divinités, qui sortaient des habitudes de leur nature pour venir elles-mêmes les réclamer comme un si légitime hommage.

Depuis la venue du rédempteur, leur but principal, en se répandant dans le désert, fut de nuire aux hommes de Dieu qui se détachaient du monde afin de pratiquer les saintes rigueurs de la pénitence dans la paix du silence et de la solitude; ce fut de les détourner du bien, et de les pousser vivement au mal. Car cet invariable, cet éternel motif est celui qui les stimule à s'a-

charner contre les serviteurs de Jésus-Christ, dans tous les lieux où la Providence permet à leur fureur de se déchaîner. Il est si naturel de persécuter ceux que l'on hait!... Et, croyez-moi, disait saint Antoine, d'après les témoignages de saint Athanase, il n'est rien que Satan redoute et déteste plus que les veilles, que les prières et le jeûne des saints, que leur pauvreté volontaire, leur charité, leur humilité, mais par-dessus tout leur ardent amour du Christ notre maître.

Aussi l'ennemi de Dieu s'efforçait-il de terrifier les religieux qui, presque du vivant des apôtres, avaient envahi la solitude. Et, pour emprunter à Cassianus son expression, telle fut la férocité des démons dans le désert qu'il ne put y séjourner qu'un bien petit nombre de moines, c'est-à-dire les plus âgés, ces vétérans pieux dont l'expérience rendait la fermeté vraiment inébranlable. (*Thyr.*, *p.* 89 *à* 99.)

L'Esprit de perdition se garde bien de tourmenter ou d'affliger de la sorte ceux qu'il voit s'adonner au plaisir de la chair et vivre de voluptés. Ce sont là les gens qu'il épargne et qu'il caresse, si ce n'est par exception, lorsqu'ils ont commis quelque grand crime dont Dieu, *son maître*, lui ordonne de tirer une vengeance sensible et anticipée. (*Thyr.*, *p.* 98.)

CHAPITRE X.

Hommes et bêtes molestés par le Démon.

Lorsque j'entends le langage et les rires du monde, s'égayant, se gaudissant de la prétendue puissance que les démons s'arrogent et exercent sur les corps, je me dis : Les exemples par lesquels l'Écriture sainte nous avertit de la permission que les démons obtiennent de sévir contre nos personnes, nous sont donc à peu près inconnus? Ou bien, il faut, en vérité, que l'habitude en ait singulièrement émoussé la force, puisque, dès l'enfance, la lecture en a frappé nos yeux et nos oreilles sans déterminer en nous une conviction précise et raisonnée.

Je ne veux donc, en tournant ma pensée vers les molestations que peuvent avoir à subir de la part des démons les hommes et les animaux, je ne veux donc redire ni les nombreux indivi-

dus que le Christ a délivrés des tortures de la possession diabolique, ni ces milliers de pourceaux chez lesquels, un beau jour, les Esprits de l'abîme triomphant des lois invincibles de l'instinct, qui veillent à la conservation de la brute, allumèrent une fureur qui s'éleva jusqu'au plus inouï des suicides. Qui de nous ne sait par cœur le récit de ces prodiges? Mais afin de savoir, *de science certaine*, si rien n'est changé depuis cette époque, je tiens à ouvrir le chapitre des exorcismes, le rituel de l'Église catholique romaine. Je l'ouvre, et j'y lis ces paroles : « Qui que tu sois, Esprit immonde, je te commande, à toi, et à tous tes compagnons... de ne nuire d'aucune sorte *ni à cette créature de Dieu , ni à ceux qui l'entourent, ni à leurs biens.* » (*Rituel, p.* 481-2.)

Après cette formule si brillante de clarté, si nerveuse de précision, et qui est celle de l'Église universelle, je pense que n'étant ni plus ni moins crédule que cette Église, j'ai bien le droit de citer quelques exemples de la réalisation assez fréquente de ce mauvais pouvoir du démon. On nous permettra de commencer par un récit qui met en parallèle la puissance d'emprunt de ces Esprits déchus et la puissance absolue de Dieu.

« Hespérius qui a passé par le tribunat est auprès de nous, dit une des plus hautes intelligences qui aient honoré l'humanité, saint Augustin. Il a, sur le territoire de Fussoles, une métairie appelée Zubédi. Après s'être assuré que l'influence des malins Esprits répandait la désolation parmi ses esclaves, au milieu de ses troupeaux, et dans tout l'intérieur de sa maison, il vint, en mon absence, supplier mes prêtres que l'un d'eux voulût bien le suivre et conjurer par ses oraisons la puissance ennemie. Un prêtre y alla et offrit le sacrifice du corps du Seigneur, conjurant le ciel avec les plus ardentes prières, de mettre un terme à ces malignes attaques. Tout aussitôt la miséricorde de Dieu les fit cesser.

« Or, Hespérius avait reçu d'un ami quelque peu de terre sainte apportée de Jérusalem, où Jésus-Christ notre Sauveur, après avoir été enseveli, ressuscita le troisième jour. Il avait suspendu cette relique dans sa chambre, afin de se préserver lui-même de tout mal : *Ne quid mali etiam ipse pateretur*. Mais ayant obtenu la délivrance de sa maison il s'inquiéta de ce qu'il aurait à faire de cette poussière sacrée que, par respect, il ne voulait plus conserver auprès de sa

6.

couche. Comme le hasard nous faisait passer dans ce voisinage, mon collègue, l'évêque de Synite, Maxime et moi, nous allâmes ensemble le trouver. Après avoir terminé le récit des faits que je rapporte, il nous demanda d'enfouir cette terre en quelque endroit, et d'y établir un lieu où les chrétiens pussent célébrer les divins mystères. Nous y consentîmes; et, dès que la nouvelle s'en fut répandue, un jeune paysan paralytique pria ses parents de le transporter sans retard en ce lieu saint. On s'empressa de le satisfaire, et fort heureusement pour lui; car à peine y eut-il terminé son oraison qu'il put se lever et s'en retourner à pied, parfaitement guéri... (1). »

Un oratoire que la piété consacre aux saints martyrs de Milan, Protais et Gervais, s'élève à la Villa-Victoriana, non loin d'Hippone. C'est en ce sanctuaire que fut transporté un jeune homme qui, vers le milieu du jour, en plein été, abreuvant son cheval près d'un tourbillon de la rivière, subit l'invasion du démon. Il gisait mourant, ou semblable à un mort, lorsque, selon sa coutume, la maîtresse du lieu vint avec

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 22, ch. VIII.

ses femmes, et accompagnée de quelques religieuses, réciter les hymmes et les prières du soir. Leur voix semble aussitôt frapper, dans ce corps, et réveiller le démon, dont le premier acte est de saisir l'autel avec un frémissement terrible. Mais, soit qu'il n'ose l'ébranler, soit qu'il ne le puisse, il y demeure comme lié, comme cloué. Implorant alors son pardon d'un accent lamentable, il confesse où, quand, et comment il s'est emparé de ce jeune homme. De guerre lasse, il déclare enfin qu'il va sortir du corps dont il est en possession ; il en nomme un à un tous les membres, avec menace de les couper en sortant, et aux dernières paroles il opère sa retraite (1)...

Un autre mauvais Esprit, dit Thyrée, s'était retranché comme dans son fort derrière l'abside de l'oratoire où saint Grégoire avait coutume de chanter les louanges de Dieu. De cet asile il se plaisait à troubler le saint homme appliqué pieusement à la prière ; et, quelquefois cependant il en sortait pour délier les chevaux dans l'écurie et les animer à des courses furieuses ; ou bien, sous forme de chat, il s'efforçait d'ef-

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. 22, ch. VIII.

frayer et de déchirer avec ses griffes les religieux qui priaient avec saint Grégoire; on le vit même se revêtir de la noire figure d'un Éthiopien, et les menacer des coups d'une lance que ses mains dardaient avec fureur (1).

Tout le monde sait que vers une même époque, des vierges consacrées à Dieu eurent à subir les mêmes épreuves, dans un nombre considérable de pays et de monastères... Ce furent d'abord des spectres qui venaient les réveiller dans leur dortoir, en poussant des gémissements lamentables. Bientôt après, elles entendaient une voix plaintive les appeler auprès d'un malade; ou bien, le spectre les tirant par les pieds, s'emparait d'elles et les jetait, toutes tremblantes, à quelques pas de leur couche. D'autres fois, ces malins esprits les chatouillaient impitoyablement sous la plante des pieds, et les faisaient presque mourir des épuisements d'un rire convulsif; et souvent leur méchanceté n'était satisfaite qu'en leur arrachant des lambeaux de chair. Mais il faut renoncer aux détails de ces milliers de faits (2)!

(1) Thyrée: *Felix, portuensis episcopus.—Joannes diaconus in vita Gregorii*, l. 4, ch. LXXXIX.

(2) *Mitto reliquias.... apud Vierium*, Thyr., p. 14.

M. le marquis Eudes de Mirville, dans son très-philosophique et intéressant ouvrage, intitulé : *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques,* cite, d'après le docteur Calmeil, l'épidémie vraiment singulière qui précéda la grande scène de Loudun et qui, « vers 1550, sous le nom de possession des nonnains, causa pendant longtemps un si grand étonnement dans le Brandebourg, la Hollande et l'Italie, mais principalement dans l'Allemagne. » *Le grand dictionnaire des sciences médicales* n'est pas moins explicite sur ce phénomène : « Cette épidémie des nonnains, dit-il, s'étendit sur tous les couvents de femmes de l'Allemagne et, en particulier, des États de Saxe et de Brandebourg, et gagna jusqu'à la Hollande ; tous les miracles des convulsionnaires et du magnétisme animal étaient familiers à ces nonnains que l'on regardait comme possédées. Elles prédisaient, cabriolaient, grimpaient contre les murailles, *elles parlaient des langues étrangères*, » etc. Rien de plus inexplicable et de plus varié que les actes de ces victimes (1).

(1) *Dictionn.*, art. Convulsion ; Eudes de Mirv., p. 107. — Voir, plus bas, tous ces phénomènes proprement sa-

Ailleurs, nous apprenons qu'une dizaine de moines vivaient dans un couvent où les démons se mirent en devoir de les tourmenter. Les molestations y devinrent bientôt si fréquentes et si vives que, la nuit, ces pauvres religieux n'osaient plus dormir à la même heure. Ils se virent obligés de s'établir en relais, les uns se livrant à la prière et au chant des psaumes, tandis que les autres, sous la surveillance de leurs frères, s'essayaient à goûter un peu de sommeil. (*Thyrée*, *p.* 86; *Cassianus*, *collat.* 7, *cap.* 25.)

Si rien n'est plus nombreux, rien n'est encore plus positif que ces témoignages, qui sont admis par les auteurs catholiques, et que de savants docteurs, appartenant à la Faculté de médecine, reconnaissent comme véridiques. L'interprétation qui les accompagne, dans plusieurs de leurs écrits, ne laisse aucun doute aux gens d'un esprit sagace, même dans ses termes les plus restrictifs, sur la nature de ces phénomènes si vulgaires encore au moyen âge. Elle diffère donc essentiellement des explications données par cette nouvelle école d'incrédules qui, adop-

vonnés et passés à l'Od; il n'y reste pas une seule tache de merveilleux. L'incrédulité *y croit*, mais elle les explique.

tant et certifiant tous les faits étranges que nous rapportons, refusent d'admettre en aucun cas, l'intervention passible des démons. Ce sont ces nouveaux efforts de l'esprit d'incrédulité que nous aurons à juger tout à l'heure.

Mais poussons un peu plus avant encore nos curieuses investigations, et remarquons avec quelle sorte de prédilection le démon sembla quelquefois s'attacher aux saints et les poursuivre, comme l'Écriture nous enseigne qu'il poursuivit Job. Emparons-nous de quelques exemples particuliers, pour citer ensuite, dans sa bizarre gravité, l'un des plus fameux et des moins bien connus.

Euphrasie était une vierge éminente par sa sainteté, et les démons s'acharnèrent contre elle, quoique forcés de respecter ses jours. Une fois ils la saisirent et la jetèrent dans un puits; une autre fois ils la précipitèrent d'un troisième étage; une fois encore ils la couvrirent de blessures cruelles.

Excités par le même sentiment de rage, ils arrachèrent inopinément de son lit sainte Catherine, fille de sainte Brigite, et l'accablèrent outrageusement de coups. La même et aveugle fureur les animait lorsqu'ils se mirent en devoir

de tourmenter sainte Marine, lorsqu'ils se présentèrent à elle et l'assaillirent sous les plus terribles aspects, poussant d'effroyables sifflements, hurlant, infectant l'air d'odieuses odeurs. Thyrée consigne et rapporte ces différents faits sous le témoignage de Surius. C'était un chartreux du XVI[e] siècle, qui édifia son ordre par ses vertus et ses lumières, et pour lequel le pape Pie V professait une toute particulière estime.

Laissons maintenant la parole à un père de l'Église, à l'un de ses plus redoutables défenseurs, à l'un de ses grands saints, écrivant, sous les yeux d'une multitude de témoins, la vie de l'un des saints les plus illustres du catholicisme.

Le fléau de l'Arianisme, le savant évêque d'Alexandrie, saint Athanase, prend la parole et nous dit : « L'attaque des démons et leurs apparitions sont souvent accompagnés de bruit, de cris, de tumulte... Ils répandent en nous la terreur et le trouble, la confusion des pensées et la tristesse, la haine des exercices de sainteté, la nonchalance et le chagrin. Ils savent éveiller dans l'âme, dont ils détendent les ressorts, le souvenir de la famille, la crainte de la mort, la concupiscence et le désir du mal, que suit le déréglement des mœurs. »

Le démon observait Antoine dans la solitude et se tordait de rage ; car, Antoine, nourri des consolations du Sauveur, échappait à toutes les ruses de l'ennemi et bravait avec sécurité son astuce.

Tantôt, et c'était surtout la nuit, le démon, revêtant les formes caressantes d'une femme, épuisait en vain les voies de la séduction ; tantôt il semblait déchaîner et ameuter contre le saint toutes les bêtes du désert. Fondant de toutes parts sur l'anachorète, des lions rugissaient, des bandes de loups et d'hyènes se pressaient gueules béantes, des taureaux furieux se ruaient corne basse, des ours et des léopards se le disputaient ; et, à ses pieds, scorpions, serpents, reptiles de toutes dimensions et de toutes sortes pullulaient et sortaient du sol, armés de leur venin et de leurs colères.

Je sais toutes vos ruses, leur répétait le saint. Si vous avez reçu pouvoir contre moi, me voici : je suis prêt à vous servir de pâture. Mais si vous n'êtes que des démons, si vous venez par l'ordre des démons, arrière, retirez-vous, partez sans retard, car je suis le serviteur de Jésus-Christ. Au bruit de ces paroles ces bêtes prenaient la fuite, comme si des coups de fouet les eussent chassées.

Un jour, se levant, il voit devant ses yeux un monstre de nouvelle forme ; c'était un homme jusqu'aux cuisses, et les extrémités inférieures appartenaient à l'âne : un signe de croix en fit justice.

Cependant les assauts se multipliaient jusque dans l'étroit espace de sa cellule, et rien de plus effrayant que le vacarme et la férocité de ces bêtes. Elles l'attaquaient, le frappaient de coups terribles, le blessaient et lui causaient dans sa chair des douleurs inouïes. Le saint, n'accordant à ses souffrances que quelques gémissements, l'âme calme et l'ironie sur les lèvres, disait à ses agresseurs : Si la force vous était donnée, un seul d'entre vous suffirait contre moi. Mais le Seigneur a touché le nerf de votre force ; c'est pourquoi vous vous réunissez en multitude pour jeter l'épouvante dans mon âme. Quelle preuve insigne de votre faiblesse que de vous sentir réduits à revêtir les formes de la brute ?

Le Seigneur vint pourtant à son secours. Le saint homme ayant levé les yeux, son toit lui parut ouvert et un rayon de lumière tomba sur son visage. Ce fut pour tous les démons comme un signal de s'évanouir ; les douleurs de son corps disparaissent, et l'ordre est rétabli dans sa

cellule. Antoine secouru respire, mais il dit à celui qui lui apparaissait : « Où étiez-vous, et pourquoi ne pas vous être fait voir à moi dès le commencement, pour me soulager de mes maux. » Une voix lui répondit : « J'étais ici, j'assistais à ta lutte ; et, comme tu ne t'es pas laissé vaincre, je ne cesserai d'être ton auxiliaire, et je rendrai ton nom célèbre dans le monde entier. » Antoine comptait alors la trente-cinquième année de son âge.

Comme le saint refusait souvent l'entrée de sa cellule aux anciennes connaissances qui lui apportaient toujours un peu de l'air du monde avec leurs visites, ces personnes restaient quelquefois dans l'attente le jour et la nuit devant la porte close. Il leur arrivait alors d'entendre dans son intérieur comme le tumulte d'une foule étourdissante ; et, du milieu de cette foule, c'étaient des voix lamentables qui s'écriaient : « Sors de nos demeures ; qu'as-tu donc à faire dans le désert ? Ne te flatte point de pouvoir jamais résister à nos embûches (1) ! »

(1) Saint Athanase, *Collect. des Pères de l'Église*, Vie de saint Antoine, ch. V, IX, XIII, XXV, XXXIII, XXXVI, XXXVIII, LI, LIII. Le contemporain de saint Antoine, l'évêque qui vient de nous affirmer tous ces faits, c'est saint

Une chose bien positive, dit le fameux théologien Thyrée, dont le témoignage, je ne puis trop le répéter, se corrobore de celui des incrédules de la dernière école, c'est non-seulement le fait de l'existence de lieux infestés, mais c'est encore la diversité de manières dont s'accomplissent les étranges visites auxquelles ces lieux doivent leur renom.

Tantôt les Esprits n'annoncent leur présence que par un faible vent, une légère agitation de l'air; tantôt on entend un grand bruit... quelqu'un marche... ce sont des éclats de rire, des soupirs, des gémissements, et puis des vociférations, des cris sauvages... Mais non! la parole est caressante, des chants suaves charment l'oreille!

Ailleurs ce sont les yeux, de préférence, que viennent frapper les Esprits et les spectres. Ils se font hommes, bêtes brutes, monstres effroyables; et, bien souvent, ils se présentent sous la ressemblance exacte *de personnes mortes* que nous avons connues.

Athanase! Qui de nous va se lever maintenant, ô lecteur chrétien, et dire à ce Père de l'Église : Assez, grand docteur, assez, car, ou vous déraisonnez, ou vous mentez.

Ou bien, encore, les Esprits se font sentir aux vivants par le contact. Ils vous pressent, vous poussent, vous frappent, vous précipitent et se ruent sur votre personne ou sur vos biens. Parfois même, ils vous portent de cruelles blessures, et il leur est permis de vous donner la mort.

Dieu se permettrait donc d'avoir et de ne point nous communiquer officiellement ses raisons, pour déroger par quelques rares exceptions aux lois générales de ce monde?

Avant de citer un des traits les plus effrayants de ce pouvoir de vie et de mort dont il arme quelquefois le bras des Anges rebelles, ouvrons un moment les Écritures, et laissons de côté l'exemple trop connu des tribulations de Job.

CHAPITRE XI.

Les Démons, les Esprits, peuvent-ils nous donner la mort?

A cette question : les Esprits peuvent-ils nous donner la mort? nous trouverons, si nous voulons chercher, plus d'une réponse nette et précise.

« Ne murmurez point, dit saint Paul, comme quelques-uns de ceux qui furent frappés par l'Ange exterminateur! » (I *Corinth.*, *ch.* VI, *v.* 10.)

Un Ange, un Esprit exterminateur peut donc nous frapper de la part de Dieu? Oui, car une nuit, l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens et y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennachérib, le roi des Assyriens, s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, et aussitôt s'en retourna. (VII *Rois*, *l.* IV, *ch.* XVIX, *v.* 35.)

Quel est cet ange envoyé par le Seigneur?

Est-il ange de lumière ou de ténèbres? Je ne le sais! Ce que je n'ignore pas, c'est qu'il est Esprit; et c'est de la puissance des Esprits qu'il est question pour le moment. Nous allons revenir à celle du démon.

« Je vis paraître un cheval pâle, dit saint Jean, et celui qui était monté dessus s'appelait la mort, et l'enfer le suivait. Et le pouvoir lui fut donné sur les quatre parties de la terre pour y faire mourir les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, par les bêtes sauvages.» (*Apoc.*, *ch.* VI, *v.* 8.)

Ailleurs le jeune Tobie converse avec l'ange Raphaël qui, sous le nom d'Azarias, le conduit, et qui lui nommant Sara, la fille de Raguel, lui dit: « Il faut que vous épousiez cette fille. » — Tobie reprend : « J'ai ouï dire qu'elle avait épousé sept maris, et qu'ils sont tous morts. On m'a dit qu'un démon les avait tués. Je crains donc que la même chose ne m'arrive aussi. » L'ange Raphaël réplique : « Écoutez-moi. Je vous apprendrai quels sont ceux sur qui le démon a du pouvoir. »

« Lorsque des personnes s'engagent dans le mariage de manière à bannir Dieu de leur cœur et de leur esprit, et à ne penser qu'à satisfaire leur brutalité, comme les chevaux et les mu-

lets qui sont sans raison, le démon a pouvoir sur eux.

« Après que vous aurez épousé cette fille, vivez avec elle en continence pendant trois jours, et ne pensez à autre chose qu'à prier Dieu avec elle.

« Cette même nuit, mettez dans le feu *le foie du poisson, et il fera fuir le démon. Car la fumée qui en sort chasse toutes sortes de démons*, soit d'un homme, soit d'une femme, en sorte qu'ils ne s'en approchent plus (*v.* 8). La seconde nuit, vous serez associé aux saints patriarches. La troisième nuit, vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous deux des enfants dans une parfaite santé (1). »

Or, s'il y a des Esprits exterminateurs, si le démon a étranglé les sept maris de Sara, il faut bien en conclure que le démon a quelquefois pouvoir sur notre vie ; et, dès lors, comment accuser de ridicule un exemple de ce genre, que je veux citer entre tant d'autres, et que rapporte une des graves autorités de la théologie.

Grégoire de Nysse, dans la vie de Grégoire de

(1) Tobie, ch. VI, v. 11, etc. Au chapitre : Sacrements du Diable, nous verrons quelle est la valeur ou la vertu de certains signes, ou de quelques substances, telles que la fumée de ce foie.

Néo-Césarée, nomme un certain établissement de thermes où des spectres se livraient aux derniers accès de violence. De tous ceux qui entrèrent de nuit dans ces bains, nul ne sortit vivant, dit-il, à l'exception du diacre Grégoire, le Néo-Césaréen.

« Un soir, dit le diacre, j'entrai dans la ville, et, fatigué de la route, je voulus me reposer en prenant un bain. Or, un démon, tueur d'hommes, s'était impatronisé dans cet édifice ; et, à la nuit tombante, il mettait à mort ceux qui osaient s'y hasarder. Aussi, le soleil une fois couché, l'établissement fermait-il ses portes.

« Lorsque je me présentai, déjà, la soirée tirait sur le sombre; je priai le gardien de m'ouvrir. — Ignorez-vous, me dit-il, qu'à une telle heure, nul de ceux qui s'aventurent à passer la ligne de ce seuil ne s'en retourne sain et sauf! Ils paient cher leur ignorance ou leur audace. Un démon les renverse et les accable. Alors il faut entendre les gémissements et les hurlements qui partent de là; puis vient le silence, et l'on est mort.

« Mais ce discours ne m'arrêta point, car je voulais entrer. Séduit par l'appât d'un gain modique, et ne courant danger quelconque, le gardien finit par me remettre la clé. Je me dépouil-

lai de mes vêtements ; je fis quelques pas. Tout aussitôt d'effrayantes apparitions se dressèrent de toutes parts autour de moi, et je les vis s'enrouler dans des masses de flamme et de fumée. L'aspect et les cris d'hommes et de bêtes féroces, dont les tourbillons m'étourdissaient, frappèrent à la fois mes yeux et mes oreilles.

« M'armant du signe de la croix, j'invoquai le nom du Christ et j'avançai sans éprouver aucun mal. Mais à chaque pas le démon prenait des formes plus terribles; et mon effroi s'accrut avec le danger. L'édifice tremblait sur le sol en convulsion. Une flamme vive s'échappait de la terre, et l'eau vomissait des gerbes d'étincelles. Cependant, j'eus encore recours au signe de la croix et au nom du Christ. Il faut ajouter aussi qu'au moment où ces prodiges s'accomplissaient, Grégoire, mon maître, priait pour moi. Grâce à l'à-propos de ce secours, je pus considérer à l'aise le spectacle terrible qui frappait mes yeux. Lorsque, pourtant, mon bain fut pris, je voulus sortir de ces lieux; mais partout le démon, me faisant face, me barrait le passage, et les portes ne cédèrent encore qu'au signe de la croix. Alors l'Esprit homicide prenant une voix humaine, s'écria : — Garde-toi bien de t'attribuer la vertu

qui t'arrache à la mort; car tu ne dois ton salut qu'à la voix qui vient de prier en ta faveur!

« Je sortis, et la vue de ma personne vivante fut une stupeur pour ceux qui étaient préposés à la garde de ces thermes (1). »

S'il ne se fût agi que d'un rêve, que d'un cauchemar, comment ce même dérangement de cerveau eût-il atteint les personnes d'âge et de tempérament divers qui, toutes, prenaient la chose assez au sérieux *pour succomber aux mêmes attaques*, pour en mourir, — ni plus ni moins, — lorsque, méprisant *la notoriété publique*, elles se riaient orgueilleusement des conseils de la prudence! Est-ce que le genre de courage qui consiste à braver *inutilement* l'inconnu, sous sa forme la plus terrible, serait le courage d'un être intelligent! En tout cas, devant des faits solidement attestés et dont les saintes Écritures nous offrent les analogues, on nous permettra de ne point rire.

(1) Hæc Greg. de Greg. diacono, apud surium, Thyr., p. 5 et 6.

CHAPITRE XII.

Un mot au sujet des caractères de la présence des Démons.

Cependant les démons ne se manifestent point toujours par des actes de violence. Cherchant, s'étudiant à nous décevoir, à nous attirer à eux par des séductions dirigées du côté du cœur ou du côté des sens, il nous importe de savoir s'il est quelques signes généraux auxquels nous puissions les reconnaître en cas de doute ou d'illusion. « Mes bien-aimés, dit saint Jean, ne croyez pas à tout Esprit; mais éprouvez si les Esprits sont de Dieu... Tout Esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable, est de Dieu. Et tout Esprit qui divise Jésus-Christ, n'est pas de Dieu, c'est là l'antéchrist. » (*Épître* 1re, *ch.* IV, *v.* 1, 2, 3.)

Mais, ainsi que l'observe la théologie, éclairée par la lumineuse atmosphère de l'Écriture sainte,

et guidée par la voix des Pères de l'Église, le démon se transforme *fréquemment* en ange de lumière. Il revêt jusqu'aux traits des saints, jusqu'à l'apparence du fils de Dieu lui-même. Pareil au chasseur, il multiplie les ruses pour nous surprendre et pour assurer notre perte. Aussi, n'est-ce point la première personne venue qui se trouvera douée du discernement nécessaire pour distinguer et nommer les Esprits. Mais dans notre embarras possible, hâtons-nous de bannir de nos âmes toute présomption ou toute faiblesse. L'Église est là pour accomplir cette œuvre, pour nous aider à triompher de l'ennemi, pour le chasser et le dompter; car J.-C. lui a transmis l'héritage des douze apôtres, auxquels il avait donné la puissance sur les Esprits impurs. (*Saint Marc*, *ch.* VI, *v.* 7, 13.) Et cette puissance peut s'élever jusqu'au miracle chez les fidèles d'un cœur humble et d'une foi robuste et ardente. (*Saint Marc*, *ch.* XVI, *v.* 17; *saint Luc*, *ch.* X, *v.* 17, 20; *Actes des Apôtr.*, *ch.* V, *v.* 16.) Dans les premiers temps de l'Église, elle semblait être inhérente à quelques hommes d'une éminente sainteté, telle que les Apôtres; on la vit même s'attacher jusqu'au linge qui avait touché leur corps. (*Ch.* XIX, *Actes des Apôtr.*, *v.* 12.)

Mais, lorsque des faits surnaturels viennent à s'accomplir et cherchent le jour de la publicité, la première difficulté peut être souvent d'en discerner la nature et les auteurs. Il existe donc, à la portée de toute personne douée de réflexion, quelques indices dont l'évidence est admise comme un signe d'opérations démoniaques... et ces indices s'appliquent généralement aux extases et aux faits de possession diabolique (1).

Je me garderai bien de donner à mon faible travail des proportions démesurées, en rapportant ces curieux et intéressants détails. Est-il rien de plus facile que de les puiser aux sources que j'indique, lorsque nul embarras sérieux ne nous détermine, d'ailleurs, à consulter les docteurs de l'Église.

Mais, ce qu'il est fort important de savoir, ce que tant de gens très-religieux ignorent, ce que des gens de foi médiocre rougiraient peut-être d'accepter, s'ils l'apprenaient de science complète et certaine, c'est la foi de l'Église aux maléfices, ce qui est dire à la magie : la magie qui,

(1) *Theolog. mystica*, Schram, p. 335 à 338, et le *Rituale romanum*, Pauli quinti.... a Benedicto 14, auctum, Parisiis 1852, cum approbatione Dyonisii archiepiscopi.

dans le cas *si répété* des fausses extases (1), revêt les caractères les mieux connus du magnétisme. Rien n'est plus explicite et plus certain que la foi de l'Église à ces pratiques, dont les apparentes puérilités soulèvent et irritent notre orgueil ; rien n'est mieux exprimé que sa croyance aux divers modes d'opérations et de possessions démoniaques qui affligent les créatures vivantes (2).

Cette foi s'exprime par les moyens que l'Église emploie pour délivrer les victimes du démon de la persécution sourde ou violente de ce tyran. Et quel attrayant spectacle que celui de cette lutte, quelquefois si longue et si opiniâtre du ministre de l'Église contre les Esprits de ténèbres que, tantôt un signe de croix, une aspersion, une prière, suffisent pour mettre en déroute ; et qui, tantôt, résistent avec toute la hauteur du défi, aux prières, aux cérémonies, aux exercices les plus sacrés. Ne bravent-ils point quelquefois la sainte Eucharistie elle-même, jusqu'au moment précis où il plaît à Dieu d'humilier et de dompter

(1) Voir plus bas l'exemple de la sœur Nicole T...

(2) *Rituale romanum*, p. 313, 317, 348, 443, etc.; *Id.*, 474 à 491.

le Superbe, après avoir fortement éprouvé la foi de ceux qui l'invoquent !

Les disciples de Jésus-Christ avaient été soumis en personne à ces épreuves, qui leur avaient inspiré quelques doutes sur la puissance dont le Sauveur les armait. (*Saint Marc, ch.* IX, *v.* 13 *à* 29.) Aussi le divin maître leur avait-il reproché les défaillances de leur foi devant un ennemi qui se rit de l'homme livré à ses uniques ressources, mais qui succombe aussitôt que l'âme humaine s'unit avec amour et confiance à la divinité de Jésus-Christ.

CHAPITRE XIII.

Les possessions.

La *Théologie mystique* de Schram enseigne en termes positifs ce que les saintes Écritures nous ont appris déjà. Le démon, nous dit-elle, peut agir sur nos corps par possession, ou par obsession.

Les obsédés sont ceux en qui le démon ne réside point, mais qu'il assiége par le dehors. Les possédés sont ceux dans l'intérieur desquels il s'installe et chez lesquels il réside, exerçant en eux des opérations variées, les agitant, les tourmentant, les torturant avec la permission de Dieu. On les appelle démoniaques pour exprimer qu'ils vivent sous la puissance du démon. Ils sont dits énergumènes si l'ange de ténèbres contracte l'habitude de les travailler; arreptices, lorsqu'ils sont saisis par le mauvais Esprit, qui

les contraint à des actes auxquels leur volonté résiste; enfin, s'il arrive qu'on les désigne par le terme d'ensorcelés (*maleficiati*), on entend que le démon exerce sur eux sa malice à la suite de maléfices provenant de l'initiative humaine. (*Vol.* I, *p.* 376, *Maleficiati*, *Si ope maleficiorum.*)

L'Esprit de ténèbres et de crimes affligea, tourmenta violemment le saint homme Job, mais sans le posséder. Le même Esprit s'empara du roi Saül et le posséda; mais, souvent, le jeune David, en jouant de la harpe, rendait le monarque à lui-même et chassait le démon, forcé d'obéir à l'harmonie des sons comme à un signe de Dieu. (*Rois, l.* I, *ch.* XVI, XVIII.)

Ces infatigables agents du mal exercent sur le corps une action qui se trouve être, assez fréquemment, à la fois malfaisante et conservatrice, c'est-à-dire, en quelque sorte, opérant à la façon du feu de l'enfer; car elle afflige et torture les organes sans les détruire. Telle était, sous quelques rapports, l'action qu'ils exerçaient sur une femme dont ils avaient voûté le corps, et que, depuis dix-huit ans, ils faisaient vivre de souffrances, lorsque Jésus-Christ, dont le passage était marqué par des bienfaits, la délivra. (*Saint Luc, ch.* XIII, *v.* 11.)

Le même phénomène parut se reproduire un jour que le Sauveur fit la rencontre d'un homme qui l'approcha, lui disant : « Mon fils est possédé d'un esprit muet; partout où cet esprit le saisit, il l'agite par des convulsions. Alors, l'enfant grince des dents, écume, se roule à terre, et devient tout sec. Vos disciples *n'ont pu* le chasser ! Cependant il a souvent jeté mon fils dans l'eau *et dans le feu*, pour le faire périr. Or, le démon s'était emparé de cet enfant dès le plus bas âge (1), ce n'était donc point pour qu'il fût puni de ses péchés ! Et son innocence ne l'avait point préservé de cette longue et cruelle épreuve, par où devait éclater la puissance de Dieu, en donnant une grande leçon à notre foi. Car, Notre-Seigneur se tournant vers ses disciples, étonnés de leur impuissance, s'écria : Race incrédule, ce n'est que par la prière et le jeûne que les démons de cette espèce peuvent être chassés. Après quoi, s'adressant à l'être immonde, il lui dit : Esprit muet et sourd, sors de cet enfant. Alors, l'Esprit sortit, jetant un cri perçant et l'agitant avec violence. » (*Saint Marc, ch.* IX; *saint Luc, ch.* XI.)

(1) Les incrédules de la nouvelle école disent que l'*Od*, ou leur fluide, agit quelquefois dès la tendre enfance, en certains individus. Voir plus bas.

Quelquefois le démon se sert des facultés et des organes des possédés. Nous l'entendons prophétiser par la bouche de Saül (*Rois*, *l.* I, *ch.* XVIII) ; nous le voyons répandre la terreur par la crainte qu'il inspire, en se faisant un instrument du corps des misérables qu'il a conduits dans les sépulcres des Gergéséniens. Il parle au Christ lui-même par leur bouche ; et en sa présence il se sert des membres des animaux immondes, où il lui est permis de se réfugier, pour précipiter dans les eaux où il les noie, ces brutes devenues ivres de sa fureur. (*Saint Matthieu*, *ch.* VIII.) Enfin, il semble quelquefois s'emparer de la personne entière de l'homme, et ce fut là le cas de Judas, de qui Notre Seigneur dit : L'un de vous est un démon. (*Saint Jean*, *ch.* VI, *v.* 71.)

Cependant la voie du repentir étant toujours ouverte à l'homme vivant, le démon, rigoureusement parlant, « ne possède point l'âme. » (*Théol. myst.*, *p.* 377.) Et ce qui doit rassurer contre sa puissance les hommes de bonne volonté, c'est que si, par une exception fort rare, il possède des innocents ou des saints, généralement il ne possède que des pécheurs. (*Id.*, *p.* 377, 378.)

Parmi les différents genres de possessions, quel-

ques-unes doivent être envisagées comme provenant du fait exprès de la volonté de l'homme, ou comme le résultat de l'abandon qu'il fait de sa personne à la fougue de ses passions. C'est ainsi, me fut-il affirmé (1), que dans un groupe de villages assez rapprochés de Paris, il se trouva qu'un nombre considérable de campagnards, étant venus prendre part aux horreurs de la révolution de 1793, ces braves gens s'en étaient retournés dans leurs foyers les mains rougies de crimes. Ils espéraient y savourer en paix le fruit du sang versé, la récompense de leur patriotique travail. Mais, vaine espérance! L'un après l'autre et à longs intervalles, ces misérables se sentaient pris d'étranges coliques, et le mal qui leur déchirait les entrailles bravait les plus infaillibles moyens de la médecine. Plusieurs médecins, vaincus par la singulière opiniâtreté de la résistance, prirent enfin le parti de discontinuer leurs visites aussitôt après avoir reconnu la nature de l'étrange maladie. Elle

(1) Ce fait m'est attesté par une personne de mon intimité, et qui a vécu longtemps au milieu de ces villages. Je ne puis le vérifier d'une autre sorte; mais, pour mon propre compte, ce témoignage est d'un grand poids.

avait reçu, de la bouche des villageois eux-mêmes, le nom véritablement pittoresque de coliques révolutionnaires.

Un jour cependant, en désespoir de cause, je ne sais quel excentrique individu conçut l'idée de demander des exorcismes en faveur de l'un de ces bourreaux devenus victimes; et dès lors un précieux remède fut mis à la portée de tous les souffrants. Car les tortures se calmaient ou s'évanouissaient devant les prières et les cérémonies de l'Eglise appliquées au mal qui déroutait la science.

Qu'y aurait-il de si fort étonnant dans ce phénomène, et nous devient-il si difficile d'y croire dès que nous ne pouvons repousser le témoignage que livrent à la publicité des médecins d'un mérite reconnu. Ce témoignage, c'est que des folies furieuses qui se jouent des ressources de l'art médical cèdent et rendent à la raison de l'homme son calme et son activité, sous l'empire exclusif des exorcismes de l'Église. (*Docteur Moreau, dans le Dictionnaire infernal de Colin de Plancy. — Id. M. de Mirville.*)

Les vices et les crimes de l'homme paraissant être, dans beaucoup de circonstances, la cause de possessions diaboliques, nous croyons opportun

de mentionner dans nos pages celles que produisirent je ne sais quelles inconcevables liaisons contractées entre l'espèce humaine et certains démons qui semblent ne s'être manifestés que sous les traits de l'homme ou de la femme.

Ce n'est point que nous ignorions que certaines concessions faites à l'esprit du siècle dernier aient entraîné quelques écrivains, dont les intentions étaient irréprochables, à ne considérer cette sorte de démons que comme un jeu de l'imagination en délire. Mais il ne peut y avoir pour nous ni jeu d'imagination, ni délire lorsque l'Église croit et prononce. Or, dans ce guide précieux des confesseurs qui porte pour titre : *la Théologie morale de saint Liguori*, rien n'est plus positivement établi que la *réalité* des illusions créées par ces mauvais Esprits qui feignent d'aimer et de rechercher nos semblables. (*Vol.* II, *p.* 233, 234, *n°* 475.)

... Saint Augustin se servant du nom de quelques-uns des dieux folâtres du paganisme, afin de se mettre le mieux possible à la portée de ses lecteurs, répandait sur ce sujet des lumières très-suffisantes pour les fidèles auxquels sa charité tout épiscopale ne craignait point d'adresser ses pages ; il s'exprimait à peu près en ces ter-

mes : « Comme une constante tradition que plusieurs personnes confirment de leur propre expérience, ou par les récits de témoins dont la sincérité ne peut être suspecte, publie que les Silvains et les Faunes, généralement appelés d'un nom moins poétique, ont recherché nos semblables pour les tromper sur leur propre nature et s'unir à eux des liens les plus intimes, et que certains démons, appelés Dusiens dans les Gaules, s'étudient à susciter les mêmes illusions, le nombre et la gravité des témoignages rendraient la négation presque impudente (1). »

Le théologien Thyrée reconnaît le fait de ces ruses où le démon agit avec une habileté trop consommée pour se mettre inutilement à décou-

(1) Apparuisse tamen hominibus angelos in talibus corporibus, ut non solum videri, verum etiam tangi possent, eadem *verissima* scriptura testatur. Et quoniam creberrima fama est, multique se expertos, vel ab eis qui experti essent, de quorum fide dubitandum non est, audisse confirmant, Silvanos et Faunos, quos vulgo incubos vocant, improbos sæpe extitisse mulieribus, et earum appetisse ac peregisse concubitum, et quosdam dæmones, quos Dusios Galli nuncupant, hanc assidue immunditiam et tentare et efficere plures talesque asseverant, ut hoc negare impudentiæ videatur..... (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XV, ch. XXIII.)

vert dès le principe ; il aime, dans ces sortes de cas, à tromper notre faiblesse et notre curiosité, en se présentant à nous sous les traits des personnes contre lesquelles la prudence de nos yeux ou de nos oreilles n'a point suffisamment prémuni nos cœurs (1).

Mais l'un des exemples les plus frappants de cette illusion diabolique est tirée de la vie de saint Bernard.

Un jeune guerrier, d'une beauté tout angélique, surprit le cœur d'une malheureuse femme par les insinuantes caresses de sa parole. Elle conçut pour cet étranger une affection d'autant plus imprudente, qu'elle se trouvait engagée dans les liens du mariage. Un jour, son jeune ami lui mit brusquement une main sous les pieds et l'autre sur la tête ; elle comprit que c'était là comme le signe d'une alliance qu'elle ne pourrait plus rompre, et bientôt il lui resta demontré que le jeune guerrier n'était qu'un démon. Com-

(1) Denique nefanda obsequia spiritus exhibent. Testantur qui succubi et incubi, p. 209. Exemple, p. 120. Je vais traduire Thyrée, non point littéralement, mais comme j'ai traduit saint Augustin. — On peut consulter le texte, si on veut étudier à fond ce sujet, ch. XCII, p. 496-497.

ment en douter, lorsqu'elle le voyait entrer, portes closes, et converser avec elle en présence de son mari, sans que jamais les yeux ou les oreilles de cet homme pussent voir ou entendre le singulier personnage. — Les magnétiseurs de nos jours ne s'étonneront point de ce fait qu'ils savent être un phénomène d'une réalisation presque vulgaire (1).

Cette diabolique liaison conserva cependant de la douceur pendant quelques années. Que ne peut la force de l'habitude ! Mais aussi le temps est bien rapide, et l'éternité bien longue ! Accablée bientôt par le poids de cette incomparable pensée, effrayée par l'évidence trop tardivement acquise de sa faute, et redoutant à chaque instant de tomber aux mains de Dieu, cette femme ne parvint à soulager son âme qu'en déposant son terrible secret dans le sein d'un confesseur.

Ce chef-d'œuvre de bon sens fut son salut ; mais on ne se dégage point avec le démon aussi facilement que l'on s'engage. Elle se mit en devoir de visiter les sanctuaires, elle implora les saints ; prières, aumônes, œuvres pies, elle usa de mille

(1) Se rendre invisible à telle ou à telle personne. Voir différents numéros du *Journal du Magnétisme*.

moyens d'une efficacité générale, et ce fut excellent sans doute; mais du composé de ses pénitences et de ses supplications rien ne sortit. Loin de là ; chaque jour les fatigantes importunités de ce démon redoublaient et la mettaient hors d'elle.

Tout procède et va de telle sorte que les agitations de cette femme livrent enfin le secret de son énorme imprudence. Le mari l'apprend et la maudit. Que faire? qu'imaginer?...

Précédé de la toute-puissance de son renom, saint Bernard venait d'arriver en ce lieu. C'est un trait de lumière pour la malheureuse femme. Elle s'empresse, elle accourt et se jette, tremblante, aux pieds de l'homme de Dieu.

« J'ai suivi les conseils de mon directeur, lui dit-elle versant toutes les larmes de ses yeux; mais je l'ai fait inutilement encore. Mon jaloux oppresseur m'a prédit votre arrivée et n'a pas craint de me dire : Si tu vas vers Bernard, prends-y garde; car au lieu de celui qui goûte du charme en ta compagnie, tu ne verras plus en moi qu'un implacable vengeur. »

L'esprit de Dieu, qui marchait avec Bernard, est plein de consolation. Revenez demain, lui dit le saint. Elle obéit et lui fit le récit des menaces et des blasphèmes que, presque aussitôt

son retour, avait vomis la bouche angélique du jeune guerrier.

Bon ! méprisez ces menaces, et prenez ce bâton ; c'est le mien. Vous le poserez sur un meuble de votre appartement, sur votre lit, par exemple. Si le démon peut quelque chose désormais, qu'il le fasse (1).

La femme retourna chez elle, et le démon militaire y revint. Il voulut et n'osa s'approcher du lit sur lequel reposait le bâton du saint.

Mais il dit à sa victime : « Aussitôt le départ de l'homme Dieu, tu me reverras pour te torturer. Attends ! »

Hélas ! peut-on se reprendre aussi facilement qu'on se donne ?

Comme le dimanche approchait, l'homme de Dieu pria l'évêque de convoquer le peuple dans l'église, où il se fit un concours immense. Pour que cette femme osât braver tout l'apparat de ce spectacle, que ne devait-elle pas souffrir ? Et, cependant, du démon, elle n'éprouvait encore que la tendresse...

(1) Nous verrons, au chapitre des Sacrements du démon, la valeur des signes et des objets bénis, ou sacrés pour les uns, et magnétisés pour les autres : les talismans, etc.

Après la célébration de la messe, le saint, accompagné de Gaufred, évêque de Chartres, et de Brictius, évêque de Nantes, prit place en chaire et donna l'ordre à tous ceux qui assistaient à la cérémonie d'allumer un cierge, qu'ils portaient en main, et d'écouter sa parole. Alors il révéla les ruses du démon ; puis, s'unissant d'esprit avec tous les fidèles présents, il lança ses anathèmes contre l'Esprit qui *avait paru* s'embraser d'affections si contraires à sa nature haineuse, et lui interdit l'accès auprès de toute autre créature humaine.

Les lumières sacrées furent éteintes, et avec elles s'éteignit toute la puissance du démon. La femme possédée naguère, ayant saintement reçu les sacrements de pénitence et d'eucharistie, l'ennemi cessa de paraître devant elle, et il fut à jamais mis en fuite. (*P*. 496-497, *cap*. XCII.)

Ces simulacres d'affection sont dans le goût des démons, dit Thyrée ; non point que ces Esprits y éprouvent le moindre sentiment de bonheur, mais parce qu'ils s'en font une arme puissante pour accomplir la ruine des hommes, qui est l'objet de leurs plus forcenés désirs. Ils savent que la nature humaine a sa pente du côté

des affections imprudentes, illicites, et que, par cet appât, nous nous trouvons entraînés vers des vices dont nous ne soupçonnons que rarement la gravité. L'expérience leur a mille fois appris que les hommes même qui avaient blanchi dans les exercices de la vie probe et sérieuse, une fois séduits par de vains sentiments, étaient devenus la proie de la corruption et s'étaient portés à d'inexplicables excès. Ils n'ignorent point que cette sorte d'égarement l'emporte sur les autres vices en quatre points principaux : la grandeur, la durée, les conséquences et la difficulté de la guérison. Aussi ce redoutable fléau, qui naît des corruptions de notre nature, tient-il ses coups suspendus sur la presque universalité des hommes; et la ténacité du mal qu'il engendre est-elle si forte que, l'extirper chez ceux que la contagion a gagnés, c'est à peu près l'impossible. (*Thyrée*, *p.* 201.)

Mais pour en revenir aux faits de possession vulgaire, les païens nous en ont prodigué les exemples, et les théologiens de l'Égypte idolâtre, commentés par Porphyre, les reconnaissent en termes formels.

De temps en temps, écrivait Porphyre (*des Sacrifices*), les théologiens permettent d'immo-

ler aux mauvais démons, afin d'éviter les maux qu'ils savent enfanter et répandre. Mais ils défendent de goûter aux victimes, et ils ordonnent, avant le sacrifice, de purifier son âme par le jeûne et l'abstinence de la chair, parce qu'elle introduit en nous les mauvais Esprits... La chair et le sang n'attirent que les mauvais démons, les démons de la matière. Ces sacrifices ne peuvent donc généralement convenir à l'homme pur. Mais, ajoute le païen, on ne doit point les interdire aux États, *s'ils ont intérêt* à se concilier les mauvais démons.

Au moyen âge, dans le cours du onzième siècle, le savant Psellus, professeur de l'empereur Byzantin Michel Parapinace, écrivait sous la dictée de l'illustre magicien Marcus, récemment entré dans le giron de l'Église catholique, et donnait à la réalité des faits de possession tout le poids de sa science et de son témoignage. (*De Dæmonibus*.)

De nos jours, enfin, l'accord continue à subsister sur ce thème important entre les catholiques qui se sont donné la peine d'étudier leur religion sainte, et les Esprits téméraires qui s'adonnent aux sciences occultes et aux pratiques de la magie. L'un des hommes vivants les plus

consommés dans cet art, écrit dans le plus mystérieux de ses livres :

« Les plus grands hommes de l'antiquité, non-seulement admettaient ces choses comme possibles, mais ils regardaient comme des êtres inférieurs ceux qui les mettaient en doute.

« Si j'entrais dans de plus grands détails, on comprendrait qu'il pourrait bien exister *autour de nous, comme en nous-mêmes*, un être mystérieux, ayant puissance et forme, *entrant* et *sortant à volonté*, malgré les portes bien fermées (1). »

C'est cet être, ou cet élément, qui secoue l'homme et le tord, comme l'ouragan le plus terrible fait du roseau ; qui le lance au loin, le frappe en mille endroits à la fois, sans qu'il lui soit permis d'apercevoir son nouvel ennemi et de parer ses coups, sans qu'aucun abri puisse le garantir *de cette atteinte à ses droits !*

D'après la *Théologie mystique* de Schram, les signes les plus évidents de la possession démo-

(1) *Magie dévoilée*, p. 200, 201. — Cet être intelligent, et étranger à notre personne, diffère, je le pense, par un caractère assez saillant de cette *mundane force* qui sert de réponse universelle à nos incrédules de nouvelle école ! — Voir surtout les livres anglais ou américains que je cite plus bas.

niaque existent lorsqu'une personne ignorante, et sans éducation, s'entretient avec distinction sur un sujet scientifique; lorsqu'elle s'exprime couramment dans une langue étrangère sans l'avoir apprise; lorsque, sans qu'on puisse attribuer ce prodige à sa sainteté, elle dévoile des choses cachées et que naturellement elle pourrait savoir, pourvu que cette révélation ne surpasse point la puissance du démon; lorsque, sur le commandement de l'exorciste, et la personne suspecte étant adjurée au nom de Jésus, il y a obéissance avec ou sans tourment, avec ou sans liberté de tel ou tel de ses membres. (*P.* 377.) Mais nous n'avons guère à nous occuper de ces signes. Avançons vers une autre division de notre sujet.

CHAPITRE XIV.

Évocations.

Quelque redoutable et malfaisante que soit la puissance des Esprits, la folle imprudence ou la témérité de l'homme est plus grande encore. Car l'homme appelle à lui ces êtres qui, selon les grandes voix du catholicisme et celle des magiciens, le tordent, le frappent et le torturent. Il les appelle à son aide, parce qu'il espère obtenir d'eux quelque satisfaction à son ardente curiosité; parce qu'il pense les plier au rôle d'instrument docile de ses lâches ou coupables désirs.

Garde à nous! nulle voix ne saurait faire éclater ces paroles sur un ton trop retentissant! Garde à nous; et si le démon nous accorde le moindre service, croyons-le bien, ce sera pour rendre notre ruine plus infaillible.

Voilà ce que l'Église et la raison ne cessent de

nous crier, et tant de gens de répondre : Bah! le démon! eh bien, s'il existe, si c'est lui que je trouve en jeu, que m'importe? Il me sert aujourd'hui; et ma perte, si perte il y a, ne doit avoir lieu que demain. Qu'il s'agisse d'une puissance inconnue, indéfinie; que l'agent qui se rapproche de moi soit réellement une âme; qu'il soit un de ces démons que l'on dit en revêtir si fréquemment l'apparence : laissez-moi, je n'y vois aucun mal, et il me plaît d'entrer en relations avec ce monde de mystères. N'est-ce point là ce que sut pratiquer avec un certain succès la haute antiquité (1)? En un mot, je veux voir, avoir, et savoir.

Au lieu de discourir et de chercher à l'emporter de haute lutte contre les téméraires ou les fanfarons d'incrédulité, donnons en toute simplicité, donnons la parole aux autorités diverses dont nous aimons à provoquer la rencontre dans cet écrit; et d'après ce que nous entendrons affirmer sur les démons et les évocations, voyons quel parti notre sagesse voudra prendre, voyons de quel côté la raison et la prudence voudront que notre Esprit se range. — Gardons-

(1) Voir Psellus, *de Dæmonibus.*

nous bien d'oublier surtout, gardons-nous d'oublier jamais la pente facile et rapide qui conduit l'homme aux illusions.

Les dieux, les anges, les démons, les héros et les âmes, dit Jamblique, apparaissent *quand on les évoque*, mais les uns sous une forme, les autres sous une autre. Les dieux et les anges amis de l'ordre se manifestent dans le calme de la paix; les démons répandent autour d'eux *le trouble et le désordre;* les héros sont tout mouvement et précipitation; les bons démons se montrent environnés de leurs œuvres et précédés des biens dont ils nous comblent. Les démons vengeurs exposent sous nos yeux les supplices auxquels ils président; quelques autres mauvais démons se font voir escortés de bêtes féroces qui cherchent à donner la mort.

Les dieux, les anges et les bons démons, se rendent visibles *en réalité.* Les mauvais Esprits, au contraire, nous apparaissent *sous forme de fantômes;* c'est-à-dire en nous portant à croire, par la sensation que nous éprouvons, à la présence et à la vue d'une chose qui se trouve être réellement absente.

Il est reconnu, d'après Proclus, que, *souvent*, dans les expiations et dans les sacrifices, *quel-*

que chose de détestable revêt l'idée de la perfection, attache à soi les âmes, qui ne sont point encore parfaites, et les détourne de la voie qui conduit aux dieux!

Tel était donc le résultat des sacrifices de l'idolâtrie; des circonstances données en formaient un équivalent des évocations. Et dans la description des dieux auxquels l'humanité s'empressait d'offrir ces sacrifices, ne reconnaissons-nous point les démons appliqués à se partager les rôles d'un grand drame, et semblant, pour mieux nous décevoir, les uns régner au plus haut des cieux, et les autres vivre en état de guerre permanente avec le ciel.

..... Pénétré, instruit par les démons eux-mêmes de leur corporéité, Porphyre ne cessait de répéter que les corps sensibles attirent à eux les démons de la matière. Ils se complaisent, disait-il, dans les substances où ils trouvent des propriétés *similaires aux leurs!...*

Par une raison tout analogue, « les âmes recherchent leurs corps, et *on les évoque* en les attirant par des débris de ces corps. C'est ce goût de la chair qui fait qu'une âme dépravée, et rebelle aux lois de la raisen, se rapproche de son corps, si elle en a été chassée par la vio-

lence, et prolonge autour de lui son séjour..... Et puisque les morts violentes forcent les âmes à chérir les corps qu'elles ont quittés; puisque rien ne peut empêcher l'âme de séjourner aux lieux où se trouve la matière qui conserve avec elle de l'affinité, nous nous expliquerons facilement cette multitude d'âmes inquiètes qu'il est si commun de voir rechercher les reliques de leurs corps privés de sépulture.

Aussi les enchanteurs abusent-ils de ces notions et les voyons-nous *contraindre les âmes à leur obéir*, soit en s'emparant des corps qu'elles animaient, soit en leur offrant pour appât seulement quelques débris de ces corps (1) ! »

C'était d'après des principes identiques à ceux de Porphyre que, de toute antiquité, lorsqu'une famille voulait se donner un dieu lare, un génie familier, elle se procurait par le meurtre une de ces idoles-momies que les Orientaux, dès le temps de Jacob, nommèrent des thérapims...

Car, pour se faire un thérapim, voici quelle était la manière de procéder. Il s'agissait, d'abord, de prendre l'aîné d'une famille, et après

(1) Même induction à tirer de M. du Potet, *Magie dévoilée*, p. 199, etc.

lui avoir coupé la tête, de la saler; puis aussitôt de l'embaumer à grands renforts d'aromates. On faisait ensuite à la momie des sacrifices comme à un dieu. Mais, pour en obtenir des réponses, il fallait écrire les questions sur une lame d'or flexible qui se plaçait sur la langue desséchée du cadavre. C'est de ce point que partaient les oracles (1).

Une rencontre assez singulière nous a frappé, c'est que la plupart des Esprits spontanément frappeurs, dont nous avons étudié l'histoire, soit en Amérique, soit en Europe, se donnaient pour des âmes violemment arrachées de leur corps, et semblaient obéir à cette loi puissante de l'attraction matérielle que, sans doute, il est plus sage encore de considérer, à cet endroit, comme une des illusions de l'Esprit de ténèbres. Mais il est curieux de remarquer à quel point, dans tous les temps, les mêmes phé-

(1) Fourmont, *Réflexions crit. sur l'Hist. des peuples anciens*, p. 370. — Kircher prétend que les thérapims peuvent remonter jusqu'à l'époque de Cham. Un grand nombre d'auteurs juifs, chrétiens et mahométans, regardent Cham comme le conservateur des pratiques de l'idolâtrie et de la magie, descendues jusqu'à lui par l'enseignement des enfants de Caïn. C'est donner à cette fausse science une assez belle généalogie.

nomènes surnaturels se rattachent, *ou paraissent se rattacher* aux mêmes causes (1).

Entrant dans cette pensée, avec laquelle a dû le familiariser sa grande expérience, l'un des magiciens les plus consommés de notre époque nous dit : Tous les peuples ont eu cette idée qu'ils voyaient vaguer les âmes autour des tombeaux. Voilà pourquoi nous éprouvons une vague terreur en approchant des lieux où gisait tout à l'heure un cadavre; pourquoi les lieux où l'on dépose les dépouilles mortelles sont vénérés; pourquoi, sur les champs de bataille, on croit entendre encore les plaintes des mourants (2).

D'excellents conseils sortent à ce sujet d'un dangereux ouvrage, écrit par le célèbre magnétiseur; veuillent les téméraires y prêter l'oreille !

« C'est rarement en vain que l'on trouble les morts. *L'ombre évoquée* peut s'attacher à vous, vous suivre, agir sur vous, jusqu'à ce que vous l'ayez apaisée! Nos vivants, très-éclairés, se mo-

(1) Lire *Letters on demonology*, p. 123, let. 4, Thyrée dit aussi que les Esprits apparaissent aux lieux où des meurtres ont été commis.

(2) Du Potet, p. 202; même idée dans le théologien Thyrée, *Loca infesta*.

quent de cette croyance antique dont ils ignorent l'origine et les fondements, sans considérer que les nations qui nous précédèrent, pour avoir d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres croyances n'étaient, au fond, ni moins instruites, ni moins savantes que nous. Les anciens croyaient donc à ces apparitions (1)! »

Faire apparaître un mort, — ce que font avec une grâce et une aisance si parfaites les médiums féminins de certains salons,... en supposant que ces morts ne sont pas plutôt des démons, — faire apparaître un mort, continue M. du Potet, le déranger dans les combinaisons qu'il subit, c'est peut-être un crime, et voilà pourquoi le frisson saisit tout opérateur. Il croit instinctivement commettre une mauvaise action, et que cette espèce de violence aux lois de la nature ne saurait rester impunie. (*Id.*, 212.)

D'ailleurs, tous les hommes ne sont point

(1) P. 212, *Magie dévoilée.* — Quant à nous, l'Écriture sainte dénonçant ses anathèmes, contre les téméraires qui les provoquent, nous croyons que Dieu peut bien permettre la punition des évocateurs par les fantômes qui viennent répondre à leurs évocations, et les tourmenter ou les tromper par leurs paroles ou par leur ombre.

assez forts pour recevoir le dernier degré de l'initiation; plusieurs en deviendraient fous; les anciens le pensaient ainsi, et les faits analogues qui s'accomplissent en Amérique démontrent la justesse de cette opinion. Les anciens pensaient que, pour gouverner les hommes, il fallait ne leur donner que les lumières nécessaires à leurs communs besoins; que le surplus les rendait méchants, indomptables, incapables d'être utiles à leurs semblables et propres seulement à troubler l'État. Une demi-instruction fait des esprits forts, des athées, des ambitieux, tandis que la science réelle rend l'homme croyant et résigné. (*Du Potet*, *id.*, *p.* 217.)

En un mot, il résulte de toutes nos investigations qu'il y a vraiment un monde mixte, que nous ne pouvons encore saisir, celui qui fait partie des croyances antiques (*id.*, 220); ce monde dont les dieux, *ainsi que nous l'enseigne l'Écriture sainte*, n'étaient autres que des démons.

« En pratiquant ces œuvres, ajoute M. du Potet, j'avoue que la peur me prit. *Je vis* des choses extraordinaires, des spectacles étranges, et je sentis en moi *comme l'approche et le contact d'êtres invisibles encore*. J'avais toute ma raison;

mon incrédulité même ne m'avait point quitté. Je ne sais pourtant qui m'ôta le courage et fit naître en moi l'effroi. Je ne crois point au diable; mais, je le dis sans réserve, mon scepticisme finit par être vaincu. Il est bien permis d'avoir un peu de frisson lorsque la maison tremble (1). »

Du temps d'Apulée, rien de plus commun et de plus connu, rien de plus redouté pourtant que ces pratiques, qui, sous le règne même de l'idolâtrie, rangeaient au nombre des objets d'abomination ceux qui en faisaient métier. Aussi, dans le livre des métamorphoses, Lucius de s'écrier sans préambule : « Enfin, me voici dans cette Thessalie, terre natale de l'art magique, et qui fait tant de bruit par ses prodiges..... » Aussi Byrrhène, s'adressant à ce même Lucius, de lui dire : « Je tremble pour vous comme pour un fils bien-aimé! Gardez-vous sérieusement des fatales pratiques et des détestables séductions de cette Pamphile, la femme de Milon, que vous appelez votre hôte. On la dit une sorcière du premier ordre, experte au plus haut degré en

(1) P. 221, *Magie dévoilée*. — M. du Potet croit maintenant au diable; l'aveu en est formel dans les derniers numéros de son journal (1853).

fait d'évocations sépulcrales. Elle ne peut voir un jeune homme de bonne mine, sans se passionner aussitôt. »

Mais il est temps de clore ce chapitre, et je le terminerai par un passage où se trouve en action l'un des hommes les plus illustres de l'histoire. Je l'extrais de l'un de ces Pères de l'Église que leur profonde science des Écritures saintes et des traditions avait familiarisés avec la connaissance ou la possibilité des phénomènes de cette nature.

Le fait que je transcris, dit saint Grégoire de Nazianze, est relaté par un certain nombre de personnes; rien ne s'y trouve qu'il soit déraisonnable de croire (*a pluribus commemoratur, nec a fide alienum est*), rien n'y répugne à la foi; et le téméraire qu'il nous fait passer sous les yeux est l'apostat Julien.

Julien voulut descendre dans un antre formant sanctuaire, et considéré comme inaccessible à cause des terreurs qui en assiégeaient l'entrée. Il prit pour guide un homme bien digne de pareils repaires, à le juger par son goût pour l'imposture, et par son expérience pour ces sortes de pratiques.

Or, il est à savoir qu'un des procédés de

divination usités par les gens de cette espèce, consiste à s'enfoncer dans de sombres et noires cavernes, afin d'y converser sur les mystères de l'avenir avec les démons souterrains. Serait-ce à cause du goût qui caractérise ces Esprits pour les ténèbres, parce qu'ils ne sont eux-mêmes que ténèbres; serait-ce que ces Esprits sont artisans des mauvaises œuvres, qui cherchent et veulent les ténèbres; serait-ce qu'ils fuient les hommes pieux qui habitent la terre, et dont la société ou la présence est pour eux un élément de faiblesse? Qu'importe le motif!... Julien descend! Des bruits étranges se font tout aussitôt entendre, d'affreuses émanations se répandent, et je ne sais quelles fantasques visions, quels spectres de feu frappent ses regards. Des terreurs de plus en plus accablantes se glissent dans son âme et l'envahissent.

Frappé de l'étrangeté de ce spectacle, car il ne s'était livré qu'assez tard à l'étude de ces mystères, il a recours à la croix, son ancien préservatif; il s'en signe pour mettre en fuite ces terreurs, et il implore comme un auxiliaire celui dont il est devenu le persécuteur (*le Christ*).

Le signe de la croix opère avec sa toute-puissance. Les démons reculent; les spectres sont

chassés. Que s'en suit-il? C'est que le crime reprend haleine! L'audace renaît au cœur de Julien; il revient à la charge, et les mêmes fantômes de le presser encore. Une seconde fois il a recours au signe de la croix, et l'action des démons reste de nouveau suspendue. Le disciple s'arrête et ne sait plus que faire! Alors son guide sacré s'attachant à lui, et prétendant lui expliquer la vérité, prononce ces paroles sinistres: « Nous avons été pour eux, non pas un objet de terreur, mais d'abomination. Celui qui triomphe est le pire de tous. » Il dit, persuade son disciple, et l'entraîne dans le gouffre de la perdition! — En effet, du jour où son âme consentit à ces actes si criminels, les Esprits infernaux le possédèrent.... (1). »

N'y a-t-il point prudence à traiter autrement qu'avec le sot dédain de ricaneur un art dont les détestables pratiques furent reconnues comme efficaces par des autorités d'une si haute compétence! un art que reconnaissent et que maudissent, d'un commun accord, les Écritures saintes, les Pères et les théologiens de l'Église!

(1) Saint Grég. Naz., oratio 4, ch. LIV, LV, LVI, etc., p. 127.

CHAPITRE XV.

Les Médiums.

Mais, entre les Esprits et la personne qui se détermine à entrer en commerce avec eux, n'est-il pas essentiel, la plupart du temps, de se procurer un agent intermédiaire? A prendre les choses comme elles se passent, il est certain que les apparences militent en faveur de cette supposition. Cependant, rien de plus variable encore que cet ordre de phénomènes selon les temps, selon les lieux, selon mille circonstances indéfinissables; et, jusqu'ici, dans notre siècle, en notre bon et catholique pays de France, les médiums les plus vulgaires ne sont guère encore que des tables. Il y a pourtant quelques exceptions, et nous devons citer en tête celle *des extatiques* de Cahagnet.

Je me tairai sur quelques phénomènes du

genre de ceux que produisirent les médiums animés, nos tout récents extatiques européens; phénomènes desquels il résulterait déjà, si nous avions la faiblesse de prendre au sérieux la parole des Esprits, que, dans l'Évangile, deux choses fort hostiles l'une à l'autre se rencontrent : l'histoire et la morale. La morale est pure et digne de louanges, disent ces Esprits; mais elle n'a pour assise qu'un ensemble de faits mensongers.

A l'appui des blasphèmes de cette nature, que la presse qui fonctionne au service des adeptes a répandus dans le domaine public, je veux citer à cause de la singularité du fait, et je le ferai presque d'un mot, une expérience que je me fis scrupuleusement rapporter :

Le médium, doutant de la parole de l'Esprit qui se communiquait à lui, le pria de lui donner un signe de sa prétendue véracité. Sa prière reçut un prompt exaucement; car, tout à coup, et par une transfiguration subite, il se trouva reproduire dans sa personne les traits et la figure du Christ lui-même! Prêtant alors sa voix au dieu qui semblait vivre et se manifester en lui, et s'adressant aux personnes qui l'entouraient, ce médium s'écria : « *Cessez de croire* à ce qui vous

fut enseigné sous l'autorité de mon nom. — Vous, que je désigne, allez ici, et vous qui m'entendez, faites cela ! Vous me voyez, moi, Christ, doutez-vous de vos yeux ? Eh bien, je le veux, et je vous le commande !... » Cela dit, le médium, que l'Esprit avait sacrilégement modelé, redevint lui-même.

Son apostrophe venait de réaliser par anticipation ces mauvais jours où l'imposture, en s'évertuant à détourner les hommes des voies de l'Église, doit leur dire et leur répéter sous mille formes : Le Christ est ici, le Christ est là ! Comme si le véritable Christ, le Dieu fidèle, pouvait se rencontrer ailleurs que là où sa parole nous enseigne à le chercher, c'est-à-dire avec le corps de l'Église dont il est la tête et dont la foi reste immuable parce qu'elle est universelle.

Mais, après tout, quelque nouveau que soit *le nom* des médiums, ou de ces intermédiaires qu'il plaît au démon de se choisir pour interprètes entre nous et lui, *la chose* est d'une certaine antiquité. Nous pouvons en produire quelques exemples.

L'un de ceux que les Écritures saintes nous ont appris est le fait de cette servante de la ville

de Philippes, qui, ayant un esprit de Python, apportait un grand gain à ses maîtres en devinant. (*Actes des Apôtres*, *chap.* XVI, *v.* 16, 18). Car les uns ont cet Esprit en permanence et paraissent posséder le démon plutôt qu'ils n'en sont possédés ; les autres ne sont sujets à ces tristes inspirations que d'une manière accidentelle.

Peu de phénomènes étaient d'un ordre plus commun, à ce qu'il paraît encore, du temps de saint Augustin, que la lucidité de ces médiums vers lesquels toutes les mauvaises passions humaines poussaient les consultants. La foule s'approchait de ces intermédiaires moyennant finance, avide de les interroger comme on interrogeait la servante de Philippes. C'est de cette tourbe cupide et curieuse que le savant évêque d'Hippone s'est écrié : « Quant aux gens de qui tout l'entretien avec les dieux se réduit à de misérables instances pour un esclave à retrouver, une terre à acquérir, un négoce, un mariage, soins futiles dont ils importunent la divine providence, ils font en vain profession de sagesse...» Et il ajoute : « Ces dieux, malgré *la vérité de leurs prédictions* sur tout le reste ; ces dieux, d'une complaisante familiarité, s'ils n'ont aucun con-

seil, aucun précepte à donner qui intéresse la béatitude, ne sont ni des dieux, ni de bons Esprits; ils sont, ou l'Esprit séducteur, ou un mensonge de l'homme. » (*Cité de Dieu*, *l.* X, *ch.* XI.)

Psellus décrit une sorte de médium de premier ordre, en retraçant l'histoire de l'initiation du magicien Marcus. Cet homme, qui se convertit par la suite au christianisme, nous dit: « Je fus initié aux œuvres des démons par Aletus Sirius, qui me conduisit de nuit sur le haut d'une montagne (*loca infesta*), où il m'ordonna de prendre une herbe (*sacrement du démon*). Lorsque je l'eus prise, il me cracha au visage (*variante d'insufflation*) et me frotta les yeux d'un onguent qui me faisait voir les démons. Bientôt *il me sembla* qu'un corbeau, déployant ses ailes, m'entrait dans la bouche; et, *à partir de ce moment*, j'eus le don de divination sur toutes sortes de sujets, *autant que le voulut l'Esprit qui m'anima.* » (*De dæmonibus, quomodo occupent hominem... se transforment.*)

Les médiums du moyen âge avaient avec les nôtres plus de rapports que ce dernier, et le don de divination leur était communiqué sans grand renfort de cérémonies, quoique souvent, néanmoins, d'une façon toute surnaturelle L'un des

faits les plus curieux de ce genre est celui que rapporte l'auteur des *Lettres sur la démonologie.*

Le principal personnage de l'aventure est une pauvre campagnarde écossaise, du nom de Bessie Dunlop. Cette brave femme, un beau jour, en 1576, fait la rencontre d'un beau monsieur, qui converse avec elle, qui la réprimande pour avoir péché contre Dieu par d'indiscrètes prières, et qui l'engage à faire pénitence. Quoi de plus juste que cette exhortation ! Mais aussitôt qu'elle est terminée, l'interlocuteur disparaît tout d'un coup par un trou de mur trop étroit pour le passage d'un corps humain. Ce ne fut point sans lui avoir adressé plusieurs prédictions importantes qui presque immédiatement se réalisèrent.

Peu de jours se sont écoulés lorsque cet Homme-Esprit, revenant à la charge, lui déclare être un certain Thome Reid, bien effectivement tué à la bataille de Pinkie, livrée l'an 1547. A partir de ce moment, ce saint conseiller de pénitence, qui l'invitait naguère à désarmer la colère de Dieu, s'engage à lui prodiguer la jouissance de tous les biens imaginables, si elle consent à renier sa foi baptismale. Renier Dieu, le renier en termes bien formels, oh! non ! et cela

se conçoit, Bessie aimerait mieux se faire écarteler toute vive!.... Passe encore si c'était tout doucement, au jour le jour, et dans la teneur de sa conduite.

En effet, Thome Reid, qui sait son monde, renouvelle ses instances et ses visites, sans que Bessie *se figure* lui avoir fait de grandes concessions, *quoiqu'elle ait accepté ses services*. L'Esprit lui apparaît donc avec les priviléges d'un familier, jusque dans la chambre qu'elle habite, et où, ni son mari, ni les ouvriers qu'il occupe ne peuvent l'apercevoir ou l'entendre lorsqu'elle l'entend ou l'aperçoit. Elle le rencontre en tous lieux, que le public les fréquente ou non. C'est dans un cimetière aujourd'hui; demain ce sera dans les rues d'Édimbourg, mêlé comme un vivant à la foule et s'occupant de soins vulgaires, mais sans que personne semble concevoir le soupçon de sa présence. Et, dans ces occasions, elle se garde bien de lui parler; car il lui a, de sa bouche, intimé l'ordre de ne jamais l'aborder qu'auparavant il n'eût daigné lui adresser la parole.

L'Esprit qui apparaît sous la forme de Thome Reid ne lui épargne pas ses visites; il l'affectionne, il l'assiste de ses conseils, et si quelqu'un la consulte sur des maladies humaines, sur les

maux du bétail, ou bien à propos d'objets égarés, perdus ou volés, les révélations infatigables de Thome Reid la mettent en mesure de répondre à toutes les questions..... Il lui donne même de sa main *des herbes* avec lesquelles elle peut opérer des cures.

Interrogée par ses juges, Bessie avoue pleinement les points capitaux sur lesquels l'accusation repose. Et quoique les faits minimes de sorcellerie, allégués à sa charge, n'aient été jamais accomplis par elle que dans l'intention de rendre des services, la condamnation consignée sur les rôles de la justice se résuma dans le laconisme de ces paroles : Convaincue, et brûlée!...

En définitive, sous quelque forme que les médiums se présentent à nous, ils sont de toutes les époques! Et soit qu'ils paraissent posséder un Esprit, soit qu'un Esprit semble les posséder, le résultat final de leur médiation est une tendance plus ou moins directe vers l'exaltation de la puissance du démon, au détriment de la GLOIRE DE DIEU.

CHAPITRE XVI.

Miracles et magie ; Autorités religieuses et autres.

Non ; le surnaturel n'est donc point un vain mot ; et, dans cet ordre, la magie n'est donc point non plus une vaine imagination de l'Esprit séduit ou effrayé ! Il y a donc quelque chose de positif dans l'art magique, et de réel dans ses effets ! Plus les Esprits sont faibles et faiblement éclairés, et plus le doute leur est naturel et permis sur ce point. Sans les heurter d'une manière blessante, développons cependant quelques-unes de nos raisons de ne point douter.

La meilleure et la première de toutes, je la puise dans les saintes Écritures et dans la croyance catholique qui, en nous enseignant l'existence *du merveilleux*, le divise en deux parts. Nous voulons en exposer ici même quelques exemples, parce que le siècle passé semble avoir donné

le mot au siècle présent pour nous déshabituer d'y croire.

De ces deux divisions, la première est celle que l'Église attribue à la puissance de Dieu; de même qu'elle attribue la seconde à la puissance subordonnée du démon. Sans nous astreindre à l'ordre de ces divisions, deux mots rappelleront au catholique qui aurait oublié ces éléments rudimentaires de la foi les plus fameux de ces prodiges.

Dès les premiers jours de l'homme, le serpent parle et séduit Ève. (*Genèse*, *ch.* III, *v.* 1; *saint Paul aux Corinthiens*, *liv.* II, *ch.* XI, *v.* 3.) Plus tard, au nom de Dieu, Moïse couvre l'Égypte de plaies et de miracles, et *les magiciens* imitent deux fois Moïse. Il est vrai que bientôt ils s'avouent vaincus. Le doigt de Dieu est ici, disent-ils. Mais, deux fois, ils avaient opéré de grands prodiges. (*Exode*, *ch.* VII, *etc.*) Balaam, monté sur son ânesse, s'acheminait pour maudire Israël. Un ange, l'épée à la main, menace l'animal, qui s'arrête et tombe sous les coups de son maître. Enfin, Dieu ouvre la bouche de la bête, *qui parle au devin* pour l'accuser en se justifiant. (*Nombres*, *ch.* XXII, *v.* 21, *etc.*) La famine sévit; le prophète Élie se retire au bord du torrent de

Carith, et les corbeaux, sur l'ordre de Dieu, lui apportent soir et matin le pain et la chair qui le nourrissent. (*Rois*, *l.* III, *ch.* XVII.) Élie ressuscite le fils d'une femme de Sunam (*Rois*, *l.* IV, *ch.* IV, *v.* 35), et fait remonter sur l'eau du Jourdain le fer de la cognée de l'un des travailleurs qu'il occupait. (*Rois*, *l.* IV, *ch.* VI, *v.* 5.) Daniel est jeté dans la fosse aux lions; il y demeure six jours entiers, pendant lesquels les Babyloniens font jeûner ces féroces animaux, afin qu'ils se jettent sur le prophète et le dévorent. Les lions restent paisibles, et Dieu, saisissant par la tête le prophète Habacuc, le transporte de Judée à Babylone, avec les mets qu'il s'était préparés, ignorant qu'ils devaient sustenter Daniel. (*Daniel*, *ch.* XIV, *v.* 29, *etc.*) Les envieux, dont la rage avait voulu perdre Daniel étant descendus en sa place, sont dévorés en un clin d'œil. Jonas désobéit à la parole de Dieu, le voici jeté aux flots de la mer par les marins; car sa présence a soulevé contre le navire les fureurs de la tempête. Un poisson l'engloutit, le conserve trois jours et trois nuits dans son corps, où le prophète vivant et pensant invoque la clémence de Dieu; et, sur l'ordre de Dieu, le poisson le rejette sur terre. (*Jonas*, *ch.* II.)

Trois jeunes Hébreux refusent d'adorer l'idole que vient d'élever Nabuchodonosor. Des bras vigoureux les lancent au centre d'une fournaise dont l'ardeur renverse morts les hommes à qui fut imposée la tâche de cette exécution. Quant à eux ils restent frais et dispos, sous une rosée divine, louant et glorifiant à haute voix le Seigneur, au milieu des flammes tourbillonnantes. (*Daniel*, *ch.* III.) Balthazar se livre à d'audacieuses orgies; il boit et fait boire ses femmes dans les vases sacrés du temple de Jérusalem. Aussitôt une main mystérieuse écrit la condamnation du coupable sur les murs de son palais; et, cette nuit même, Balthazar est atteint; il périt. (*Daniel*, *ch.* V.) L'ange Raphaël, sous les traits d'Azarias, conduit le jeune Tobie, le guide, le marie, expédie ses affaires; et, après avoir paru boire et manger comme un homme, disparaît et remonte au ciel. (*Tobie, ch.* V *et* XII.)

Voilà donc, sans descendre jusqu'à l'époque de Jésus-Christ et des Apôtres, voilà quelques merveilles sans doute. Elles sont opérées par le bras de Dieu, que la raison de l'homme n'essayera probablement pas de raccourcir. Maintenant, ce Dieu tout-puissant laissait-il quelque pouvoir au démon, et défendait-il à l'homme

d'y participer en se l'appropriant par un traité exprès ou tacite?

Écoutons; Moïse parle et dit: «Vous ne souffrirez point ceux qui usent de sortiléges et d'enchantements, mais vous leur ôterez la vie. (*Exode, ch.* XXII, *v.* 18.) Est-ce bien, ou non, le même art magique que le *Deutéronome* attaque et flétrit en ces termes: «Qu'il ne se trouve parmi vous personne qui consulte les devins, qui observe les songes et les augures, ou qui use de maléfices, de sortiléges et d'enchantement. Que personne ne consulte ceux *qui ont l'esprit de Python,* et qui se mêlent de deviner, ou qui interrogent les morts pour apprendre d'eux la vérité. Car le Seigneur a en abomination toutes ces choses, et il exterminera tous ces peuples à cause de ces sortes de crimes qu'ils ont commis.» (*Deutéronome, ch.* XVIII, *v.* 10, *etc.*)

Héritiers de la doctrine de Moïse et de celle de Jésus-Christ, les Pères de l'Église professaient hautement leur foi aux œuvres que les démons opèrent à l'aide des sciences occultes ou magiques. Et d'ailleurs, il leur eût suffi, pour stigmatiser ces opérations détestables, de consulter leur propre expérience. Écoutons quelques-uns de ces hommes d'élite, et recueillons-nous de-

vant ce passage de Tertullien qui semble écrit pour la circonstance :

« S'il est donné à des magiciens de faire apparaître des fantômes, d'évoquer les âmes des morts, de forcer la bouche des enfants à rendre des oracles; si ces charlatans imitent un grand nombre de miracles, qui semblent dus aux cercles, ou aux chaînes, que des personnes forment entre elles; s'ils envoient des songes, s'ils conjurent, s'ils ont à leurs ordres des Esprits messagers et des démons par la vertu desquels les chèvres *et les tables* qui prophétisent sont un fait vulgaire, avec quel redoublement de zèle ces Esprits puissants ne s'efforceront-ils point de faire pour leur propre compte ce qu'ils font au service d'autrui (1). »

Les miracles de Dieu, dit saint Augustin, s'opèrent par la simplicité de la foi,... et non point par ces enchantements d'un art sacrilége et d'une criminelle curiosité que l'on appelle tantôt magie, tantôt du nom plus détestable de goétie, ou du nom moins odieux de théurgie. Car on voudrait créer une différence entre ces

(1) Apologét. ch. XXIII, per quos et capræ, et *mensæ* divinare *consueverunt*; — ailleurs *mensula*, Am. Marcel, t. III, Paris, 1672.

pratiques; et l'on prétend que, parmi les partisans des sciences illicites, les uns, ceux par exemple que le vulgaire nomme magiciens, et qui sont adonnés à la goétie, provoquent la vindicte des lois, tandis que ceux qui exercent la théurgie ne méritent que des éloges. Les uns et les autres cependant sont également enchaînés aux perfides autels des démons, ces Esprits qui usurpent le nom des anges. (*Cité de Dieu, sur Porphyre, l.* X, *ch.* IX.)

Ailleurs, l'esprit occupé des séductions auxquelles entraînent les faveurs insidieuses du démon, le savant docteur s'écrie :

« Oui, les tentations de la vie humaine sont de tous les jours. Un fidèle est-il malade, le tentateur est à ses côtés. Pour prix de la santé, il ne s'agit que d'un sacrifice illicite, que d'une ligature superstitieuse et sacrilége, que d'un enchantement criminel, que d'une consécration magique! Cette personne, lui dit-on, et, tenez, cette autre encore, ont été bien plus en danger que vous; elles ont fait ceci, cela, et se sont tirées d'affaire. Faites de même, si vous tenez à vivre! autrement vous mourrez. » — N'est-ce point dire à ces personnes : vous mourrez si vous ne reniez le Christ? (*Sermo de Stephano martyre*

CCCXVIII, *p.* 145, *vol.* XXI, *saint Augustin*, *Patres...*)

« Eh bien, continue le même Père, pour confondre ces prestiges de la magie, dont quelques hommes ont le malheur et l'impiété de se glorifier au nom des démons, je ne veux d'autres témoins que la lumière et la publicité. En effet, pourquoi cette rigueur des lois humaines, s'il s'agit d'opérations accomplies par des divinités dignes d'hommages. Est-ce aux chrétiens qu'il faut attribuer ces lois portées contre la magie? » (*Lois des douze Tables.*) Et n'est-ce pas un témoignage rendu contre la pernicieuse influence de ces maléfices sur le genre humain, que ces vers du grand poëte :

> J'en atteste les dieux....

C'est à regret que j'aborde les sombres mystères de la magie! Les prestiges des magiciens ne s'accomplissent donc que par l'enseignement et l'influence des démons. (*Cité de Dieu, l.* VIII, *ch.* XIX.)

Ailleurs, le saint docteur parlant d'une lampe inextinguible, que l'on disait brûler dans un temple de Vénus, s'exprime en ces termes :

« A cette lampe, nous ajoutons encore les merveilles des sciences humaines et magiques, c'est-à-dire les prodiges que les démons opèrent *par l'entremise des hommes*, ou par eux-mêmes; et nous ne saurions les nier, sans contredire la vérité des Écritures saintes. » (*Cité de Dieu*, *l.* XXI, *ch.* VI.)

« Qui sont les magiciens, dit saint Ambroise, cet autre Père de l'Église, n'est-ce point ceux qui, d'après les enseignements de l'histoire, tirent leur origine de Balaam! » (*Expositio evangelica*, *ch.* XLVIII.)

Mais je termine ces citations des Pères de l'Église par une anecdote que nous rapporte saint Grégoire de Nazianze. Nous y voyons en œuvre l'un des moyens les plus vulgaires d'user de la magie, et de se servir des Esprits de malice comme d'instruments utiles à nos passions. Cependant, une forte consolation sort de ce récit pour le chrétien; car il y éprouve à quel point les secours obtenus de Dieu dans la prière l'emportent sur les artifices de la magie, et sur la puissance qu'elle emprunte au démon.

Le démon voulut attaquer, par l'entremise de Cyprien, une vierge aussi pure d'âme que de corps, et dont ce jeune homme était épris. Cy-

prien pressait donc cette innocente fille, et il se servait, pour arriver à son but, non point d'une vielle matrone exercée à ce genre de négoce, mais d'un de ces démons qui se complaisent à favoriser la volupté sensuelle.

Cependant, aussitôt que la jeune vierge eut le sentiment du mal qui la menaçait, et qu'elle comprit le piége qui lui était tendu, — car les âmes attachées à Dieu pénètrent avec rapidité les embûches du démon, — que fit-elle, qu'imagina-t-elle, contre cet artisan de vices? Désespérant de trouver un remède au mal, elle se jeta dans le sein de Dieu; et, contre ce détestable amour, elle prit pour défenseur et pour protecteur son divin époux, celui qui délivra Suzanne du danger de mort et qui sauva Thécla. Elle eut recours aux prières et au jeûne; elle espéra; le démon fut vaincu!

L'Esprit tentateur s'adressant à Cyprien se vit contraint de lui avouer sa défaite, et l'amant déçu de lui témoigner tout son mépris. Le démon, indigné de cette insulte, ne tarda point à s'en venger en prenant possession de son corps, et en le tourmentant comme un autre Saül... Plus heureux que le monarque israélite, Cyprien, réduit aux abois, prit enfin le parti de se tourner

vers Dieu, et il obtint de la miséricorde du Seigneur sa guérison.

Ce fut alors que ramassant ses livres de magie, et les élevant en forme de bûcher sous les yeux du public, il se fit un plaisir de les livrer aux flammes en proclamant la folie de telles pratiques et la misère de pareils trésors (1).

En un mot, et pour nous résumer en empruntant à Lactance ses paroles, la magie est la science *des illusions et de la malice du démon ;* et les prestiges dont elle nous éblouit ont pour but de supplanter la vérité au profit du mensonge et de l'erreur.

« Tout l'art, toute la puissance des magiciens, repose sur l'*opération* des démons. Invoqués par la magie, ces Esprits éblouissent la vue de l'homme par leurs prestiges. On cesse alors de voir ce qui est ; et, ce qui n'est point, on se figure le voir (2). »

Mais si la magie est la science des illusions et du mensonge, si elle a pour père et pour auteur le démon, elle est bien véritablement la science du crime. Aussi pouvons-nous dire que, dans

(1) Oratio XXIV, cap. IX, X, Saint-Grégoire de Naz.
(2) Lactance, p. 30, 31, *De falsa relig.* Bâle, 1532.

tous les siècles qui la nommèrent, elle en fut l'infatigable instrument. Avec elle on savait torturer et tuer au loin; on tuait dans l'ombre; le venin de la mort arrivait par cet art infâme; et, le plus souvent, il arrivait invisible et irrésistible.

Quoi de surprenant, après cela si, depuis les Hébreux jusqu'aux Latins, nous voyons des peuples, instruits par l'expérience, identifier le nom du sorcier ou de l'enchanteur avec le nom de l'empoisonneur (*Chasaph; — Veneficus*), et l'exprimer par le même mot !

Je ne m'étonnerai donc point avec l'auteur protestant des Lettres sur la démonologie, de voir le chef même de l'Église, le pape Innocent VIII (xve siècle) poursuivre la magie et la frapper de ses anathèmes. L'étude que nous avons faite de cette fausse science ne nous permet de découvrir aucun ridicule dans les termes de cette bulle, que nous voulons traduire sur la version même de l'auteur anglais.

« Il est venu jusqu'à nous, s'écrie le souverain pontife, qu'un grand nombre de personnes des deux sexes ne craignent point d'entrer en relations avec les Esprits de l'enfer; et que, par leurs pratiques de sorcellerie, elles répandent une foule

de maux sur les hommes et sur les bêtes. C'est ainsi que l'on frappe de stérilité le lit conjugal; que l'on détruit les germes de l'humanité dans le sein des femmes, et que l'on met une barrière à la multiplication des animaux. C'est ainsi que l'on flétrit les moissons sur le sol, la grappe de la vigne sur son sarment, les fruits sur l'arbre, les plantes et les herbages dans le champ et dans la prairie (1)! »

Est-il rien de plus clair et de quoi nous émerveiller? Il en coûte si peu de peine aux démons, dit le fameux théologal de Milan, Antoine Rusca, pour se mettre en rapport avec les hommes, pour leur parler, les épouvanter et les entraîner dans le péché. (*Ch.* VII, *p.* 489.) Leur puissance sur les éléments, sur les hommes, sur les animaux, sur toutes les parties de cet univers, est si *prodigieuse*, si détestable, si effrayante, et il leur est si facile de la mettre au service des sorciers et des magiciens (2)!

Comment donc refuser de croire à des choses

(1) Letter 7, *On Dem.*, p. 205, 206.

(2) Lire *On Dem.*, l. V, ch. I, p. 467-8. Voir *idem* Psellus dans toute la teneur de son curieux ouvrage *de Dæmonibus.*

qui ne sont surnaturelles que dans l'ordre des lois physiques, et qui deviennent purement naturelles au point de vue de l'homme intelligent qui cherche à étudier le monde dans la magnificence de son ensemble? Comment se refuser d'ajouter foi à des phénomènes appuyés sur les conditions qui assurent au témoignage humain toute sa valeur philosophique? Ne nous semble-t-il point que, dans des circonstances ainsi déterminées, la négation confine à la stupidité de la brute!

Pour être conséquent, il faut que les hommes qui se figurent que nier le surnaturel c'est faire acte de force d'esprit, il faut que ces hommes aillent jusqu'au bout et que, du haut de leur supériorité, ils disent à l'Église romaine : Tu mens, ou tu tombes en démence, lorsque tu prétends réciter avec foi les instructions formulées dans ton rituel, au chapitre de tes exorcismes, et que voici :

« L'exorciste doit ordonner au démon de dire s'il est détenu dans le corps du possédé par quelque œuvre *magique*, par *des signes* ou par *des objets* servant à *des maléfices*. Que si l'exorcisé les avait avalés, il faut qu'il les vomisse; et s'ils ne sont point dans son corps, il faut qu'il en in-

dique la place ; il faut qu'après les avoir découverts *on les brûle* (1). »

L'Église croit donc à la magie, puisqu'elle le dit : ceux qui refusent d'y ajouter foi, pensent-ils avoir la même croyance que l'Église ? — Quoi de plus ! Le monde dit-il que je suis un insensé ? Je le veux bien ! Ma folie est la même que celle de l'Église.

(1) Page 478, *Rituale romanum*, Parisiis, 1852.

CHAPITRE XVII.

Les Sacrements du Diable.

Que si l'existence de la magie s'élève au-dessus des régions du doute, nous arrivons, comme conséquence de cette réalité reconnue, à l'étude d'un intéressant phénomène : il s'agira de savoir encore si l'*opération* des Esprits, que l'on ne conteste plus, s'accomplit *à la parole* et *sur le commandement* de l'homme. Voilà, je le pense, une question digne de fixer pendant quelques instants notre attention sérieuse, et je la pose en ces termes :

Une puissance réelle et positive fut-elle jamais attachée à certaines paroles, à certains signes, à certains objets, et l'homme peut-il, à l'aide de ces choses du dehors, opérer des œuvres surnaturelles ?

Dieu lui-même, et sans doute afin de fixer la mo-

bilité de l'esprit humain, en saisissant l'homme par les sens, Dieu voulut attacher *à des signes sensibles une puissance et des grâces surnaturelles.* Les sacrements de l'Église en sont la preuve, puisque tels sont, presque rigoureusement, les termes sous lesquels le catéchisme nous en transmet la notion.

Et déjà, sous le règne de la loi de Moïse, nous avions vu la malédiction de Dieu attacher aux eaux de jalousie des effets terribles et immédiats, lorsqu'elles touchaient le corps de la femme adultère. (*Nombres, ch.* v.) Nous avions vu la bénédiction du Seigneur accorder une guérison instantanée au contact du corps des malades avec les eaux de la piscine miraculeuse, aussitôt que son ange en avait agité la surface. (*Saint Jean, ch.* v, *v.* 4.) Nous avions vu le jeune Tobie, guidé par l'ange Raphaël, guérir les yeux de son père par *la fumée* du foie d'un poisson dont *la propriété était de chasser des démons de toute espèce.* (*Tobie, ch.* vi, *v.* 8, 9.) Jésus-Christ lui-même, enfin, voulant guérir un aveugle, ne se contente point de lui dire : ouvre les yeux et vois; rien ne lui était plus facile. Mais, afin d'opérer ce miracle, il crache à terre, il fait *de la boue* avec sa salive, et s'il rend la vue

au pauvre aveugle, c'est par l'application de cet onguent. (*Saint Jean*, *ch.* IX, *v.* 6.) Eh bien, cette manière d'opérer en frappant l'homme par des signes sensibles, c'est-à-dire en le prenant par ses sens, le démon ne l'aura-t-il pas imitée?

C'est bien ici le cas, ce me semble, de répéter avec le théologien Thyrée, ce passage de saint Augustin: «Les démons séduisent, par des choses qui n'ont que l'apparence, les hommes dont l'esprit s'adonne aux vanités. Inspirés par leur astuce, ils aiment *à copier Dieu*. Voyant Dieu attacher sa grâce à des sacrements ou à des signes sensibles, qui, cependant, n'en sont point la cause productrice, ils adoptent, de leur côté, certains moyens qu'ils livrent aux hommes pour en faire usage. Et quoique ces moyens, quoique ces signes ne produisent *par eux-mêmes* aucun des effets obtenus, on contracte l'habitude de s'en servir comme s'ils étaient les générateurs de ces effets (1). »

« Lorsque les démons s'insinuent dans les créatures, dit le même Père de l'Église, ils sont at-

(1) Thyrée, p. 316; saint Augustin, *De Doct. christ.*, cap. XXII, XXIII.

tirés par des charmes aussi divers que leur génie. Ils ne cèdent point, comme les animaux, à l'attrait des aliments; mais, en tant que nature spirituelle, ils se rendent *à des signes conformes à la volonté de chacun*. Aussi les voyez-vous affectionner différentes espèces de pierres, d'herbes, de bois, d'animaux, d'enchantements ou de rites. Afin donc d'engager les hommes à les attirer à eux, ils commencent par les séduire, soit en versant dans leur cœur un poison secret, soit en leur offrant l'appât d'amitiés perfides; et, de la sorte, ils se forment un petit nombre de disciples qui deviennent les maîtres des autres. Comment savoir, en effet, s'ils ne l'eussent eux-mêmes enseigné, ce qu'ils aiment ou ce qu'ils abhorrent, le nom qui les attire ou qui les contraint, tout l'art, enfin, de la magie, toute la science des magiciens? (*C. de Dieu, l.* XXI, *ch.* VI.)

Mais le plus violent de leurs désirs, c'est de dominer le cœur des mortels, possession dont ils ne sont jamais si fiers que quand ils se transforment en anges de lumière. (*Cité de Dieu, l.* XXI, *ch.* VI.)

Rien ne concorde mieux avec le sens de ces passages de saint Augustin que les paroles suivantes de Champollion Figeac sur l'Égypte :

« Plus tard, le mage Arnuphis évoquait les démons et faisait pleuvoir à volonté. Le christianisme ne détruisit pas entièrement cette superstition. Origène affirmait la certitude des préceptes et l'usage de la magie ; non pas celle d'Épicure et d'Aristote, disait-il, mais l'art qui se pratiquait de son temps. Il reconnaît *la puissance de certains mots* égyptiens pour opérer sur une classe de démons, et celle *de certains mots* persans pour agir sur une autre classe de ces génies indomptés. Il avoue, toutefois, que les gens instruits possèdent seuls ces secrets de la science. » (*Égypte, p.* 103. *Univ.*)

En un mot, toutes ces combinaisons formées d'herbes, de pierres, d'animaux, de certaines émissions de voix, de certaines figures, ou imaginaires, ou empruntées à l'observation des mouvements célestes, *combinaisons qui deviennent sur la terre, entre les mains de l'homme, des puissances productrices de divers effets ;* tout cela n'est que l'œuvre de ces démons, *mystificateurs des âmes asservies à leur pouvoir*, et qui font de l'erreur des hommes leurs malignes délices. (*Cité de Dieu, l.* X, *ch.* XI. *Id. M. Delrio, l.* I, *p.* 35, 36; *l.* II, *p.* 100.)

Saint Jérôme raconte l'aventure d'une jeune

possédée, subitement saisie de fureur, parce qu'un jeune homme de Gaza, qui en était épris, avait enfoui, sous le seuil de la porte de son amante, une plaque de métal sur laquelle il avait gravé des signes qu'il avait appris des prêtres égyptiens de Memphis. Saint Jérôme ajoute que saint Hilarion délivra la jeune fille du démon qui la possédait... Ces diverses croyances, dont quelques-unes se trouvent être si fortement établies, étaient, dit M. Champollion Figeac, « la suite des opinions égyptiennes et chaldéennes, dont l'existence est historiquement prouvée dès une haute antiquité. » (*Id.*, *Champollion Figeac*, *p.* 103.) Ces opinions ne cessèrent de rester en vigueur. Elles entretinrent l'usage et la pratique des signes que nous retrouvons tout vifs jusque dans les écrits des derniers philosophes de l'école d'Alexandrie. Il suffira d'écouter un moment les théurges.

Les Pythagoriciens, qui connaissent à fond *la puissance des nombres* et *des lignes*, dit Porphyre, donnaient à tel nombre le nom de Pallas, et à tel autre le nom de Diane, d'Apollon, ou bien de Justice ou de Tempérance; que sais-je?... Certaines figures, qu'ils dédiaient aux dieux, les leur rendaient si favorables, qu'à chacune de ces sor-

tes d'offrandes chacun de ces dieux se manifestait, et que les bouches divines se mettaient à prophétiser, dès qu'il importait à ces hommes de savoir l'avenir (*des Sacrifices*). Jamblique ajoute: *La merveilleuse puissance des symboles* et *des sacrements* n'est connue que des dieux seuls, et c'est par elle que s'opère notre union avec la Divinité. Le prêtre fait usage des sacrements ou des signes sensibles, dans l'ordre où la religion crut devoir les établir ; et dès lors, c'est le Dieu qui imprime aux sacrements l'efficacité de leur puissance.

Le prêtre commande aux dieux du monde, non point par l'effet de la puissance humaine, *mais par la vertu divine des signes ineffables!* Constitué lui-même dans l'ordre des dieux supérieurs, il emploie les menaces et les commandements les plus élevés. Son dessein ne peut être de mettre à exécution de telles menaces; mais il veut signifier la force que lui communique son union avec les dieux, le pouvoir qu'il puise dans la connaissance et la possession des symboles ineffables, ou des signes, que nous appelons sacrements. (*Jamblique, des Mystères.*)

Porphyre, outre les prédictions publiques, rapporte *les pratiques particulières* de ceux qui

font profession d'attirer les Esprits à l'aide *de certains caractères*, et de les faire prophétiser (1). Et Jamblique dit à ce sujet : « Ceux qui négligent toute sanctification et toute religion, pour ne donner crédit qu'aux caractères tracés, ne peuvent acquérir en eux la présence d'un de ces dieux bienfaisants, de qui émanent les véritables prophéties. Ce qui les trompe, c'est que, par la vertu *des caractères qui conviennent aux dieux,* et par l'intention où se trouve leur esprit, ils obtiennent des dieux des apparitions, mais qui ne sont qu'insignifiantes et obscures. Négligeant ainsi tout moyen de sanctification, ils tombent au pouvoir des mauvais démons qui mentent, qui trompent, qui brouillent et confondent les très-faibles indices, ou les apparitions, que l'on a pu obtenir des dieux. »

Un singulier phénomène se produit jusque dans les expiations les plus saintes et dans les sacrifices, avant que les dieux aient manifesté leur présence. C'est que les démons terrestres se pressent tumultueusement, et que de singu-

(1) Id. Porphyre. Et encore en Orient, lire M. Léon Laborde, la Magie orientale, *Revue des Deux-Mondes*, vol. de 1833, expériences personnelles.

lières apparitions troublent ceux qui se sanctifient par les sacrifices, afin de les détourner des biens purs et de les porter à la matière.

D'ailleurs, autour de chaque dieu, tourbillonne une multitude de démons *qui sont leurs ministres*, et qui portent les noms des dieux leurs chefs, c'est-à-dire de Mercure, d'Apollon, de Jupiter... Or, ces démons reproduisent dans leur personne les propriétés de leurs dieux.

Jamblique nous enseigne, dans son livre sur les mystères des Égyptiens, que la science a découvert dans la matière *des propriétés* qui la rendent apte à recevoir les dieux. Elle réunit donc, dit-il, pour en former un seul composé, des pierres, des herbes, des animaux, des aromates et d'autres objets semblables qui sont parfaits, sacrés, et en relation avec la nature des dieux.... Il faut, continue-t-il, il faut ajouter foi aux paroles magiques, qui nous apprennent que nous avons reçu des dieux *une matière* destinée à produire les visions célestes,... ainsi que les produisent les nombres, les figures et les signes connus des pythagoriciens, dont Porphyre explique la vertu dans son livre sur les Sacrifices.

Les écrits, les procès judiciaires, et les gri-

moires du moyen âge, nous ont transmis le témoignage de la foi que cette époque tout entière avait conservée à la vertu des signes magiques. Nous avons appris, dans la plupart de ces pièces, combien était devenue vulgaire la pratique de ces signes, pour une certaine classe d'initiés, et à quel point la masse des peuples redoutait et abhorrait ceux qui osaient en faire usage.

Tombées en désuétude dans la plupart des lieux où la foi s'était éteinte, où le matérialisme avait glacé les âmes, et où l'humanité s'était appris à se perdre toute seule, sans avoir désormais besoin de l'intervention active des démons, ces pratiques se réfugièrent par degrés, comme l'idolâtrie lors de la prédication du christianisme, dans les campagnes et dans les localités que l'influence du siècle ne pouvait atteindre (1).

Quoi qu'il en soit, le savant professeur Orioli, membre correspondant de l'Institut de France, etc., etc., rapporte un certain nombre de faits confirmatifs de la puissance qui, dans

(1) Les bergers ayant, dans les campagnes, la besogne la moins manuelle, et menant la vie la plus contemplative, ou, pour mieux dire, la plus oisive, furent naturellement les conservateurs les plus assidus de cet art, qui s'accommode si bien avec le désœuvrement.

l'opinion des hommes, s'attache aux signes et aux paroles (1).

S'appuyant sur des autorités qui lui paraissent assez graves pour les citer dans son livre :

Viéro, nous dit-il, a écrit : « J'ai vu des gens qui, rien qu'en prononçant certaines paroles, arrêtent des bêtes sauvages dans leur course et suspendent, au milieu de son trajet, le dard qui fend les airs... » Tommasso Bartolino avance avoir vu faire cesser par le même moyen une hémorragie nasale; et, quant aux paroles magiques, il s'abstient de les répéter, dans la crainte de favoriser de semblables pratiques!...

Ailleurs, c'est une jeune fille que la main d'un meurtrier a frappée d'un coup de couteau dans les entrailles. Les paroles enchantées d'une vieille femme arrêtent le sang, qui s'échappe à gros bouillons de la blessure. Merveille inexplicable, mais que suit, hélas! une autre merveille! car, le corps de la pauvre blessée enfle, se putréfie tout vivant, et quelques jours ont suffi pour amener la mort. D'autres semblants de guéri-

(1) Ouvrage intitulé : *Fatti relativi a Mesmerismo*, etc., 1842, et fait en commun avec le D[r] *en médecine*, Angelo Cogevina.

sons, obtenues par les mêmes procédés, aboutissent au même résultat désastreux.

Une autre fois, sous les yeux de plus de deux cents spectateurs, un homme dompte par quelques paroles de grimoire la fougue d'un taureau en furie. Il se fabrique, par le secours de son art magique, un lien fragile, puis on le voit entraîner le monstre et le conduire à son gré.

Enfin, car je veux m'abstenir de multiplier inutilement les citations, il existe un malheureux que dévorent la vermine et les ulcères. L'art médical, à bout de ressources, avoue son impuissance à lutter contre ce mal affreux. Un simple paysan sourit de pitié, se présente et s'engage à en triompher. Il opère sur le malade, mais il opère de loin, sans le voir et sans l'approcher. Devançant le lever du soleil, il se rend tout simplement auprès d'une humble plante des champs, et, la cachant sous une pierre, il lui dit dans son patois : « Bonne herbe, je t'emprisonne jusqu'à ce que tu aies fait tomber la vermine qui ronge cet homme. » Or, tout à coup, la vermine tombe, quoique l'opérateur se trouve bien dûment séparé du malade par une distance de deux milles (1).

(1) Rappelons-nous ici le nom d'*herbariæ* donné aux

Il nous reste à savoir si, de nos jours, l'antique magie a changé quelque chose de fondamental à ses errements. Un petit nombre de lignes du grand maître jetteront à ce sujet une lumière suffisante dans notre esprit.

La magie est fondée sur l'existence d'un monde mixte, placé en dehors de nous, et avec lequel nous pouvons entrer en communication par l'emploi de certains procédés et de certaines pratiques (1).

Lorsque je trace avec de la craie ou du charbon, cette figure... un *feu*, une *lumière*, s'y trouve d'abord fixé! Bientôt il attire à lui l'être qui s'en approche, il le détient, le fascine.....

fées et aux sorcières.—Orioli, p. 88, etc, « Bene abbiamo dunque colle cose finora discorse, provato, quel che provare volevamo, cioè dire, l'antichità, dimostrabile con fatti, della cognizione sparsa tra gli uomini, e dell esercizio di certe occulte energie dell io, che operano al di fuori, o a traverso d'ella mano, o del fiato, o della voce, o dell suono, o dello sguardo.... » Le savant professeur attache au magnétisme, en 1842, une vertu qu'en l'an 1852, sa science et son jugement attribueraient sans doute à l'agent que les faits modernes ont si clairement démasqué.

(1) Du Potet, *la Magie dévoilée*, p. 147.

c'est inutilement qu'il essayera de franchir ce cercle. Une puissance magique lui ordonne de rester. Il succombe au bout de quelques instants, en poussant des sanglots... La cause n'est plus en moi, elle est *dans ce tracé tout cabalistique;* en vain vous emploieriez la violence... (*P*. 182, 183, *id*.)

En un mot, M. du Potet décrit dans son ouvrage la formidable puissance et les effets des gestes, des lignes, des signes, ou, selon mon expression, des sacrements de la magie ; disons le mot, des sacrements du diable. Après avoir constaté cette vertu, son opinion se rapproche tout à coup de celle de saint Augustin, que nous avons transcrite au commencement de ce chapitre. Il est important pour nous d'exprimer celle du magnétiseur transcendant :

« Les cérémonies des anciens magiciens et nécromanciens, nous dit-il, leurs sacrifices, leurs paroles et leurs cercles n'étaient *que secondaires.* » (*P*. 216.)

En d'autres termes, elles étaient *le signe sensible du pacte*, le signe auquel était conventionnellement attachée la redoutable faveur que l'*agent* de la magie *accorde* à ceux qu'il favorise, et que, généralement, *il leur fait payer d'une si*

cruelle manière (1). Mais, *en réalité*, la force n'est point dans le signe; elle sort de l'Esprit de malice qui l'impose à notre faiblesse. ***Erudimini!***

(1) En substance, p. 153 et autres, *idem.* — Quandò effectus aliquis sequitur usus characterum, etc., id totum a dæmone fieri, qui constitutarum a se nugarum credulitatem conatur vel de novo mentibus inserere, vel insertam profundiùs et stabiliùs infigere. — M. A. Delrio, *Disq. Mag.*, l. I, quæst. 1, p. 35-36; — *id.*, l. II, quæst. 4, p. 100, etc. Moguntiæ, 1624.

CHAPITRE XVIII.

Magie et Magnétisme animal.

Aujourd'hui que la lumière se fait, il est bien difficile de s'entretenir de la magie sans nommer le magnétisme; car voici ce qui se dit, — et cela paraît être *assez près* de la vérité, — c'est que l'un et l'autre ne sont qu'un. Les maîtres ne se contentent guère d'en convenir; ils se plaisent généralement à le proclamer. Pour ma part, je déclare en être plus d'à moitié convaincu; et, je le reconnais, quoique ne l'ayant guère soupçonné au temps où ces phénomènes exerçaient la pénétration de mon intelligence! Mes yeux cherchaient la clarté dans une direction d'où, probablement, il ne pouvait leur arriver que des lueurs trompeuses.

Mais, est-ce à dire que, dans la sphère du ma-

gnétisme animal, il n'y ait absolument que de vaines et de dangereuses pratiques? Est-ce à dire que, dans l'exercice de cet art, il ne se dégage du corps aucun fluide, aucune émanation agissant d'une manière entièrement naturelle? Je n'irai certes pas si loin; je veux même exposer ici quelques idées qui me sont personnelles et qui, peut-être bien, se sont présentées à d'autres que moi. Elles datent d'une époque où le magnétisme animal fut une de mes sérieuses préoccupations, et où je cherchais une explication naturelle à ceux de ses phénomènes, qui paraissent s'écarter le plus violemment de l'ordre des lois physiques. Je prendrai soin de redresser mes premières conjectures, par les observations de faits, les témoignages et les raisonnements qui me semblent le mieux les réfuter. Je n'étais pas sorcier, je ne le suis pas encore! mais j'aime la vérité, je la recherche, et sans doute elle me rendra la pareille!

Eh bien, qu'est-ce donc que le magnétisme, en définitive? Ce que c'est? en vérité, ce n'est rien qu'une insigne mystification, disent des gens doués d'un peu ou de beaucoup de science, mais qui ne se sont guère donné la peine de l'étudier. — Rien! rien? mais c'est la science des sciences

et la force des forces, répliquent aussitôt les adeptes!

Pour être une science, me disais-je, il faudrait que le magnétisme reposât sur des principes certains, comme un arbre sur ses racines, et que des enseignements logiques fussent le développement de ces principes. Hors de là, rien de certain, rien qui tienne à la vérité première.

Dans le magnétisme, tout me paraît être inconstant, déroutant, et *généralement* dangereux *pour le corps* et *pour l'âme;* quoique, cependant, une prudence extrême me semble pouvoir tirer de son emploi quelque utilité, quelque soulagement accidentel en faveur du corps.

Mais, depuis que les maîtres proclament l'identité de la magie et du magnétisme animal; depuis que des études approfondies ont livré la carte des fondrières et des précipices de ce terrain; depuis surtout la publication de l'admirable traité de M. de Mirville (*des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*), le moment n'est-il point venu de se rappeler les guérisons fréquentes et merveilleuses que décrit la plume de Tertullien dans un passage où il s'agit de déceler l'astuce des Esprits qui sont les agents de l'art magique? Écoutons :

« Leur bienfaisance éclate surtout dans la cure des maladies; oui, certes; mais *ils commencent par occasionner le mal*, après quoi vous les entendez prescrire des médicaments qui sont une merveille par leur nouveauté, ceux mêmes qui sont contraires à la maladie. C'est le moment précis où ils interrompent leur action malfaisante; et, le monde ébahi, de crier au miracle (1)! »

Enfin, me disais-je, dans mon inexpérience investigatrice, le magnétisme est une sorte de chemin sans issue *apparente*, le caprice paraît en être l'ingénieur. Aucun tracé sérieux n'y dessine et n'y limite l'espace, et mille sentiers semblables à la voie battue principale s'y rattachent pour solliciter l'esprit à autant d'écarts.

Voyons néanmoins quels peuvent être les agents de ce magnétisme animal? Serait-ce d'abord un fluide subtil et pénétrant? Pourquoi

(1) *Apol.*, ch. XXII. Ce passage, que je répète, est d'autant plus instructif, qu'il précède, dans le même auteur, celui des tables parlantes, phénomène de haute antïquité, ainsi que des textes le démontrent, et qui ne peut appartenir au magnétisme ou à la magie de nos jours, sans avoir appartenu au magnétisme des temps anciens.

pas, j'éprouve même quelque chose comme du penchant à me le figurer, et, de nos jours le chevalier de Reichenbach l'affirme de la façon la plus positive dans ses fameuses lettres odiques. On l'a vu, ce fluide; on a mesuré ses forces, et cela est possible!... Cependant, je ne suis pas éloigné de croire que ces lettres reposent sur une série d'illusions produites par l'agent principal du magnétisme, ou de l'art magique. Le lecteur et moi, s'il le permet, nous en causerons tout à l'heure!

En tout cas, si ce fluide existe, me disais-je, il est plus mobile que l'eau, plus insaisissable que le gaz, et sa subtilité dépasse peut-être celle des quatre agents impondérables dont la physique démontre l'existence. Les propriétés connues de ces agents qui sont le magnétisme terrestre, la lumière, le calorique et l'électricité, nous aideront sans doute à concevoir les propriétés du fluide magnétique animal, et à nous expliquer un certain nombre de ses effets.

S'il existe, on peut admettre qu'il se produit dans le corps, cette pile voltaïque vivante, par suite des compositions et des décompositions incessantes qui s'accomplissent dans toutes les parties de cet appareil. Le sang en fournit proba-

blement la plus forte partie, dans ses combinaisons avec l'oxygène et les aliments élaborés; les nerfs lui offrent des canaux conducteurs, qui le font circuler dans notre être, et qui le jettent au dehors à peu près à la façon des tuyaux qui conduisent le gaz et qui le lancent à la rencontre de la flamme.

On décrirait peut-être, d'un mot, et son origine et sa marche en le dénommant fluide hémato-nerveux, ce qui fut fait il y a longtemps.

Quoi de plus simple ! ce fluide ne serait de la sorte qu'une cinquième modification du principe unique des quatre fluides impondérables, qui semblent donner une âme à la nature inanimée. Il devrait sa naissance au laboratoire, au jeu physique des organes sécréteurs et du mécanisme humain. Qui me dira, rien de plus conforme aux voies du Créateur que de relier les semblables ou les analogues l'un à l'autre, et de faire aboutir la prodigieuse multiplicité de ses œuvres à l'ineffable unité de sa pensée. Jusque dans les sciences qui s'exercent le plus directement sur la matière, Dieu ne fait-il point sortir le premier principe, le principe générateur, d'un point culminant et que les sens s'efforceraient en vain

d'atteindre? En un mot, sa sagesse suprême n'en place-t-elle point évidemment en elle-même le point d'origine et de départ?

Ainsi, par exemple, dans la plus prodigieuse et la plus exacte des sciences, *celle dont l'orgueil est ineffable*, et qui élève à une certaine hauteur tant d'hommes si médiocres s'ils ne savent rien de plus, dans les mathématiques, en un mot, le corps tout entier de l'édifice repose sur l'existence *du point*. Cependant il ressort de la définition de ce générateur de toutes les figures, que le point matériel est sans réalité, qu'il n'existe pas. Cette science prétend être la certitude même, l'évidence tangible; eh bien, il faut pourtant qu'elle consente à reposer, à pivoter *sur une supposition!* Car, encore un coup, le point qui, par sa multiplication est la source, l'origine de toutes les lignes, de toutes les surfaces, de tous les solides, le point mathématique ne peut pas être (1). Il faut, pour le concevoir, sortir de la nature sensible; il faut, pour l'atteindre, le chercher et le saisir dans le pur domaine de l'in-

(1) Le point, d'après sa définition, doit être indivisible. Or, il est matériel, et la matière est essentiellement divisible.

telligence, autant dire en Dieu lui-même. Ainsi donc, à ce point de vue le plus élevé, le plus philosophique qui se conçoive, les mathématiques sortent de l'unité première et radicale. La raison veut donc *qu'elles partent de la foi*. Rien par elles ou en elles, sans le point; et il faut croire au point comme à un dogme insaisissable, car on ne peut le voir...

C'est de la sorte que je raisonnais sur une chose moins constatée que le point; sur le fluide magnétique, que je rattachais à l'unité mystérieuse, je veux dire au principe des quatre fluides impondérables définis par la science des physiciens.

Je me sentais incliné à croire que, chez l'homme, *la vitalité*, c'est-à-dire cette force mystérieuse qui préside aux phénomènes accomplis par l'organisation, imprime à la substance d'où sortent nos fluides impondérables, la forme du fluide que nous appelons indifféremment odique, mesmérique, hémato-nerveux, ou magnétique ou vital.

J'aime à multiplier les dénominations de ce fluide dont je veux bien admettre l'existence comme fort probable. Tant d'illusions se mêlent à tous les faits du magnétisme que toute préci-

sion de termes m'épouvante sur ce domaine des visions fugitives.

Quoi qu'il en soit, il me semblait devoir en être de ce fluide comme de toute espèce de richesse, et je me disais : l'individu qui produit le plus peut communiquer son excédant à celui qui souffre de la pénurie... Ainsi m'expliquais-je, dans les cas qui ne sont point évidemment en dehors de l'ordre naturel, l'action médicale, l'action curative; ou bien, en cas d'indiscrète dispensation, l'action surexcitante et les ravages de cet agent sur l'organisme.

Mais une autre énigme restait à résoudre, et c'était de connaître la cause ou, si l'on veut, le mode d'action de la cause qui préside aux magnétisations. Car ce dernier phénomène, devenu le passe-temps de la foule désœuvrée, paraît résulter ou d'attouchements, ou de passes opérées à distance, ou même encore de la simple et pure action de la volonté, ce que j'avais éprouvé.

Du magnétisme ainsi pratiqué je croyais voir résulter quelquefois de bons effets, mais d'une efficacité médiocre, et peu durables; j'en voyais résulter de temps en temps des crises fâcheuses, terribles même, et parfois menaçantes, soit pour la santé, *soit pour la vie*. Enfin, je voyais les ma-

gnétisés perdre le sentiment de l'existence, et fléchir sous l'invincible domination d'une volonté qui asservissait la leur; je les savais attachés, comme l'ombre l'est au corps, à des magnétiseurs dont ils maudissaient la puissance. Et souvent cette volonté qui maîtrisait la leur partait, non pas d'un être humain, mais d'un objet inanimé qu'il leur suffisait de toucher pour révolutionner leurs facultés : une chaîne par exemple, une plaque, une bague!

Plus tard, je n'ignorai point que les plus détestables abus avaient été commis, grâce à l'intervention de ces pratiques. Il me sembla qu'elles devenaient une route bien plus propre à conduire l'honneur à sa ruine, que le corps à la santé. Le crime lui-même la fréquentait..... Ce que je dis là, bien d'autres le savent!

Oh! m'avisai-je alors de penser : quel sacerdoce pourrait donc jamais être assez surhumain, assez angélique, pour que la société pût sans danger lui accorder cette complète et indéfinissable possession des âmes et des corps?

Mais se fait-il, au moins, que les magnétiseurs soient les hommes les plus purs, les plus droits et les plus irrécusablement exemplaires de notre époque? Quelle religion d'ailleurs pro-

fessent-ils? quelle religion sérieuse, et *dont la règle puisse les redresser ou les condamner*, s'ils s'en écartent? Quelle garantie donnent-ils au monde? Je m'adressai ces diverses questions, auxquelles il est facile de répondre (1).

Cependant, un irrésistible appât entraînait un nombre considérable de personnes à l'usage et à l'abus du magnétisme. Car, à côté du libertinage du corps, dont les facilités séduisaient les âmes vulgaires, le libertinage de l'esprit emportait des natures plus raffinées. Rien n'était, n'est, et ne sera moins rare que de voir l'un et l'autre se mêler et se confondre.

Inconsidérément attaqué, le magnétisme attirait à lui, par l'intérêt qui s'attache aux persécutés. Il répondait aux négations stupides de l'ignorance ou de la prévention en opérant ses prodiges. Il séduisait les natures paresseuses ou curieuses. Le magnétisme, se disaient des gens que leur mollesse rend le fardeau des sociétés, parce que tout ce qui est dévouement, tout ce

(1) Je connais un assez grand nombre de personnes parfaitement honorables qui magnétisent; je ne jette donc aucune accusation à la face de ceux qui s'occupent de magnétisme avec une conscience droite.

qui est travail, leur est en horreur; le magnétisme va m'initier sans fatigue aux secrets de ce monde. La science universelle fleurira dans mon esprit et sortira pour moi des douces langueurs de l'oisiveté; la science et la puissance naîtront sous ma main, du plaisir ! Je lierai les corps avec un invincible adamant; et je pourrai en détruire, en harmonier, en suspendre à mon gré les fonctions. Je saisirai les âmes et je les dompterai. Devenues mes messagères, il suffira que je le veuille pour qu'elles aient à franchir la distance sans rompre les liens de la vie qui les attachent au corps. Elles verront, elles sauront; et je verrai, je saurai par elles. Grâce à elles, je serai partout.

L'arbre de la science du bien et du mal étant ainsi planté dans le paradis des passions, comment les passions résisteraient-elles à en dérober les fruits? Qui les comprimera, lorsqu'en face de l'appât une voix caressante les appelant, leur dira : La chaîne que vous traînez vous est-elle si douce; mangez, mangez, et vous serez comme des dieux !...

Ce qu'il y a de certain, c'est que j'étais témoin, c'est que d'autres personnes aussi sûres pour moi que moi-même étaient témoins de la

plupart des merveilles, et des merveilles fréquemment répétées que le magnétisme s'attribue. Ne pouvant loyalement les nier, je cherchais à me les expliquer, et je me disais : Est-il besoin du surnaturel, et ne saurai-je avoir l'honneur de m'en passer, pour me rendre compte de ces prodiges?

Si les quatre fluides impondérables connus agissent chacun à leur manière, il en est nécessairement de même du fluide hémato-nerveux ou magnétique. Si donc nous admettons l'existence de ce dernier, il doit avoir avec ses analogues des propriétés communes; mais aussi doit-il en différer par ses propriétés distinctes.

Eh bien, l'action des fluides déjà connus de la science triomphe de la densité des objets. La lumière traverse certains corps, et franchit l'espace, ou s'allume, avec la rapidité de la pensée. Le calorique passe au travers des substances sur lesquelles s'est brisée la lumière. L'électricité, le calorique, la lumière se répandent et s'échappent en rayonnant. Déjà, peut-être, cette simple donnée nous permet de concevoir la vision magnétique s'accomplissant à distance par le moyen d'un fluide, et, grâce à lui, pénétrant la densité de la matière. Nous allons dire de quelle sorte.

Notre corps produit le fluide. Ce fluide a pour conducteurs, ou pour conduits, les nerfs qui le promènent dans nos organes, où il sert d'instrument à la volonté. Il est l'âme du mouvement et des sensations ; il est l'agent des contractions musculaires, et de la sensibilité que détermine la variété des impressions. Ce sont les nerfs encore qui le répandent au dehors, et de l'extrémité desquels nous pouvons supposer qu'il s'échappe en rayonnant. Ce rayonnement serait provoqué, soit par les passes du magnétiseur, soit par sa volonté, soit par celle même de la pessonne qu'une autre magnétise. Notre volonté, naturelle ou provoquée, aiderait à la sécrétion de ce fluide, ainsi que, déjà, nous la voyons aider à des sécrétions de différents genres, parmi lesquelles nous nommerons, comme exemple, la salive.

La volonté, d'ailleurs, en produisant cette sécrétion, émettrait à la fois et jetterait au dehors le fluide, qui tend de sa nature à se dilater, et dont les molécules doivent se repousser l'une l'autre ainsi que les molécules semblables de l'électricité.

Maintenant, si l'on veut bien admettre que le

fluide engendré, que le fluide conduit de la sorte puisse rayonner, qui nous dira la mesure et l'étendue de ce rayonnement? Qui nous dira ses variétés de puissance chez les individus qui le sécrètent? La différence est si considérable entre telle organisation et telle autre! Il doit nous suffire de citer pour exemple dix ou douze hommes que je laisse prendre au hasard, et réunir pour essayer leur vue; car il est à peu près certain que la puissance visuelle de ce nombre d'hommes forme une échelle dont les deux échelons extrêmes sont à une distance qui aurait lieu de nous surprendre par son énormité.

Mais comment l'âme agirait-elle en se servant pour organe du rayonnement de cette substance? Le voici : Ce fluide, malgré sa singulière subtilité, n'est que matière; il se projette hors du corps, il s'en échappe, mais en y adhérant, comme le fleuve à sa source, comme le rayon au corps lumineux ou ardent. Il est donc le prolongement, la continuation du corps; et n'importe où il parvient à s'étendre, le corps s'étend, le corps est présent, de même que le soleil est présent en tout endroit où se fait sentir la présence de ses rayons (1).

(1) En rentrant dans le corps, en s'y recomposant,

Eh bien, le corps étant l'instrument de l'âme, avec laquelle elle forme un seul et même être, partout où la matière du corps se prolonge, l'âme trouve un instrument dont la force et la docilité se proportionnent à l'abondance, à la subtilité, au jeu possible de cette matière. On se figure assez quel accroissement d'action l'âme peut et doit tirer d'un rayonnement de ce genre, *s'il existe*, et si, *dans toute mesure*, il est naturel.

Car une chose nous embarrasse en songeant aux phémonènes que nous supposons résulter de ce fluide, envisagé comme naturel. C'est la fréquence des irrégularités de ces phénomènes, c'est l'étrangeté de leurs défaillances, lorsque nous savons que les substances matérielles restent soumises à des lois qui sont d'une régularité si merveilleuse, jusque dans leurs exceptions....

Cependant je tiens, et pour cause, à pousser

ce fluide atteint et frappé, comme nous voyons l'être le fantôme du berger, dans le presbytère de Cideville, ne reporterait-il pas dans le corps dont il est le *principe actif matériel*, l'empreinte des atteintes qu'il a reçues? (Voir le chapitre Cideville.) Le fait de Cideville est un type, dont les exemplaires ne sont point si rares que, peut-être, on se le figure... O mystère!

les suppositions jusqu'à leurs dernières limites, et je m'adresse ces questions : Par ce rayonnement, par cette quasi-spiritualisation d'une partie du corps (*ce spiritus inserviens animæ, sans doute, dont parle un théurge*), l'âme d'un magnétisé pouvant opérer partout où pénètre le fluide qui lui sert d'organe, peut-elle se mettre en communication avec une autre âme? Peut-elle la connaître, la voir et lire en elle directement? — J'ai peine à le croire ; — ou bien, parvient-elle seulement à en suivre et à en saisir les pensées et les modifications, en suivant les modifications fugitives, et presque insaisissables à l'état de vie ordinaire, que l'âme, en agissant, imprime au corps.

Car le magnétisé semble doué d'une inexprimable délicatesse d'organes, ce qui lui permet, *naturellement ou non*, de surpasser la sagacité du chien de chasse suivant une trace, disons plutôt une passée, et sachant en énoncer, par sa voix, la valeur, je dirai presque la date, longtemps après que l'animal l'a laissée derrière lui dans sa fuite.

Ainsi, par exemple, lorsque vous présentez à un somnambule les cheveux d'une personne absente, un linge pénétré de ses émanations, il y

saisit, à la façon du chien, la trace de la présence des esprits dont ces reliques sont imprégnées.

Par la nature de ces fluides, par les qualités et les modifications que l'état normal ou maladif leur imprima, le somnambule se prononce et porte fréquemment les jugements les plus sûrs sur l'état sanitaire de la personne absente. Qui sait même, — mais déjà ma conscience me dit que je deviens ici bien téméraire, — qui sait s'il ne remonte point de là jusqu'à elle par une trace qui lui est sensible ? Car, entre la personne absente et ce qui provient d'elle, une chaîne, un fil d'émanation, si tenu qu'on le suppose, a dû s'établir lorsque la séparation s'est opérée. Et comment définir le degré de puissance et de sagacité canine, où peuvent s'exalter les sens de l'homme, placés dans les conditions favorables du magnétisme et guidés par une âme !

Au point déjà tellement élevé que nous avons atteint, le vertige est permis ; je crois devoir redescendre, mais en me demandant s'il est une manière d'expliquer, selon les lois de la nature, les phénomènes magnétiques que je vais me contenter d'énumérer.

« C'est un jeu pour les magnétiseurs, M. du

Potet le dit, et nous le savons, de faire que le magnétisé voie un spectateur à tête d'ours ou de chien. — Je prends un verre d'eau, ajoute le Maître, et ce liquide devient, à ma volonté, de l'eau-de-vie, ou bien une médecine produisant les effets positifs que ces agents produisent. *On peut de la sorte empoisonner.* Il faut qu'on le sache ! Et tous ces phénomènes, est-il besoin que celui sur lequel on les opère soit endormi? — Nullement. Il est éveillé, il a sa raison, *mais il ne peut résister*... Il est *facile* encore de donner naissance à des passions coupables. Les philtres, oh ! ma foi, la belle chose ! Il n'en est plus besoin, non. *Et ne croyez pas que l'homme fort ait une garantie dans sa force*... Un magnétiste, *fût-il ignorant*, prend un objet et dit : Je veux que telle personne, à telle heure, éprouve et ressente tel effet. Eh bien ! *ce même objet remis*, produit à l'heure dite la crise demandée... Souvent même les effets obtenus persisteront, non quelques heures, mais quelques jours, *malgré des impressions contraires et la volonté énergique du magnétiseur*. »

Ce n'est point tout : « une ligne que vous tracez avec de la craie ou u charbon, captive un homme et lui cause d'affreuses visions, des cri-

ses horribles; elle le tord, elle le torture, il faut vite effacer la ligne, ou bien l'homme meurt; cette ligne, ce signe, ce sacrement magique le tue!

« Le maître *lui-même*, qui a tracé les lignes *magnétiques*, est quelquefois saisi par elles et bouleversé comme par l'ouragan. Des signes sont faits, un acte de la volonté s'opère, *une invocation ou une évocation* sort de la pensée de telle personne, et cette personne elle-même, ou telles autres encore, *parlent couramment des langues qu'elles n'ont jamais apprises.* »

Elles écrivent dans un style et avec des caractères qui ne sont point les leurs, mais qui sont, à s'y tromper, ceux des morts inconnus qu'elles invitent à converser avec elles. Les événements secrets leur sont révélés, d'effrayantes connaissances descendent en elles comme par inspiration. Des Esprits leur parlent, la matière inanimée s'anime elle-même d'une intelligence, elle se meut, elle ôte ou donne la pesanteur et la force, elle sait ce que l'homme ignore et le lui révèle dans un langage de convention (1).

(1) Voir M. du Potet, qui fait école, comme on sait, et les numéros divers du *Journal du Magnétisme*, surtout

Certes, déjà bien des indices eussent dû nous faire saisir les rapports intimes qui existent entre le magnétisme et la magie, *plutôt que l'identité* de ces deux choses, ainsi que le déclarent les magnétiseurs qui se sont emparés *du secret de leur art*. Peut-être, pour entrer dans la voie des découvertes, eût-il suffi à un investigateur perspicace de faire la rencontre d'un très-simple passage tel que celui d'Apulée, où Fotis dit à Lucius, en parlant de la magicienne dont elle est l'esclave :

« En sortant du bain, elle avait aperçu son amant entrer dans la boutique d'un barbier; elle m'ordonna de m'emparer furtivement *des cheveux* que les ciseaux avaient fait tomber de sa tête. Le barbier me surprit; et comme ce trafic de maléfices *nous a fait une réputation détestable*, il me saisit, et m'apostrophant avec brutalité : Tu ne cesseras donc pas de voler les cheveux de tous les beaux jeunes gens! Que je t'y reprenne, et sans marchander je te livre aux magistrats...» (*L.* III, *Ane d'or.*)

1853; les ouvrages américains; Cahagnet, etc., M. de Mirville; *le Mystère de la danse des Tables*, par M. le comte D. de Richemond.

Mais que sont ces faibles indices, que sont des révélations plus sérieuses encore, à côté d'aveux, non plus arrachés par des juges menaçants, mais jetés à la face du monde par les adeptes et comme dans l'exaltation du triomphe! — Écoutons!

« Le magnétisme, c'est la magie, dit M. du Potet : — L'histoire ne nous conserve-t-elle pas le triste exemple qui advint aux générations passées au sujet de la sorcellerie et de la magie? Les faits n'étaient que trop réels, et donnaient lieu à d'affreux abus, à des pratiques monstrueuses!... Mais comment ai-je trouvé cet art? Où l'ai-je pris? Dans mes idées?—Non, *c'est la nature elle-même* qui me l'a fait connaître. Comment? *En produisant sous mes yeux, sans que je les cherchasse d'abord, des faits indubitables de sorcellerie et de magie.*

« Et si, *dès les premières magnétisations*, je ne l'ai point reconnu, c'est que *j'avais un bandeau sur les yeux*, comme l'ont encore tous les magnétiseurs. En effet, qu'est-ce que le sommeil somnambulique? Un résultat de la puissance magique. Qu'est-ce que la magnétisation à distance, par la pensée et sans rapports, si ce n'est encore l'action exercée par les bergers ou les sorciers!

Car, sachez-le, les effets se produisent sur les animaux comme sur l'homme. Et qui détermine ces attractions, ces penchants subits, ces fureurs, ces antipathies, ces crises, ces convulsions, *que l'on peut rendre durables et dangereuses*, si ce n'est le principe même employé, l'*agent* très-certainement connu des hommes du passé (1).

« Tous les principaux caractères de la magie, *cette science divine ou diabolique*, se trouvent donc écrits dans les phénomènes produits actuellement. Ce que vous appelez fluide nerveux, magnétisme, extase, les anciens l'appelaient puissance occulte de l'âme, sujétion, envoûtement (2). »

(1) Les hommes du passé le nommaient Démon, ce que nous avons vu. Ce passage constate les possessions par maléfices, mentionnés au Rituel romain.

La force inconnue que mes suppositions prètent à l'âme, agissant à l'aide du fluide magnétique, tombe devant *les révélations* de M. du Potet. La vérité me paraît être assez complétement de son côté, ce qui réduit mes hypothèses presqu'à néant. Ou le fluide n'existe point, ou *celui* qui le conduit, et qui s'en sert, n'est point l'âme; ou, si l'âme s'en mêle, elle est rarement seule et libre.

(2) Du Potet, *Magie dévoilée*, p. 50, 51.

Est-ce assez clair? Et qui de nous saurait porter au magnétisme un coup plus terrible, au profit de la magie? Le magnétisme n'est qu'une illusion; il n'est rien, nous disent ses coryphées, tombant d'accord cette fois avec ses ennemis. Il ne devient une réalité que si vous lui donnez le nom de magie. Ce serait donc ignorance, ou folie désormais, d'attribuer aux forces de la nature physique *les hauts phénomènes du magnétisme*, et de nommer du nom de réalité le prétendu fluide qui lui sert d'agent.

Ou bien, si ce fluide naturel existe, comme nous sommes assez enclin à le penser, son action physique se réduit à des effets tout autrement chétifs qu'on ne le suppose.

Peut-être, cependant, et la chose est assez singulière, peut-être faudra-t-il reconnaître, quelle que soit sa force ou sa faiblesse, que son existence est nécessaire ou utile aux Esprits qui aiment à se mêler à nous dans les pratiques de la magie. Car, ce fluide (*ce spiritus inserviens animæ, de certains théurges*), d'après l'opinion d'observateurs très-remarquables, pourrait bien être l'instrument de ces Esprits, et leur moyen d'opérer sur la matière. Ce serait la portion de notre être à laquelle ils ont l'art de se souder pour

agir à l'aide de notre corps sur un autre corps. En lui donc se trouverait pour eux un moyen de produire sur nous, ou autour de nous, leur action, et de nous décevoir.

Ainsi, dans la supposition par nous admise de son existence, ce fluide indéfini, mystérieux, appartiendrait à la nature physique; nous pourrions ne rien voir que de naturel dans les phénomènes qui le produisent, ou dans l'acte de l'âme qui en use comme d'un véhicule! Mais, ô terreur! que de prudence, et même en pareil cas, le soin de nous-même ne nous commande-t-il point encore? Quel abîme s'ouvre sous nos pas, si notre volonté ne se refuse invinciblement à toute complaisance dont l'effet serait de nous livrer à la volonté d'autrui! Avec quelle facilité, si telle est notre imprudence, l'ennemi ne saura-t-il nous contraindre à franchir les limites du naturel, en deçà desquelles nous pensons rester; et qui pourra répondre de soi-même, s'il se laisse saisir et entraîner par un des instruments favoris du génie du mal! Car lorsqu'une personne étrangère dirigera, sans opposition de nos parts, sa puissance magnétique sur nos corps, qui nous répond de la pureté de ce fluide véhicule, que nous supposons innocemment conduit

par une âme semblable à la nôtre? Savons-nous bien quelle est cette âme, dans quel état elle se trouve, et si, pour châtier notre folle confiance, le perfide fluide n'a point reçu pour conducteur un Esprit d'un ordre fort différent du nôtre?

Pleinement emportés que nous serions alors *sur le domaine du surnaturel*, nous nous figurerions encore être restés très-fermes sur le terrain de notre nature. Jour à jour, l'habitude nous familiariserait avec ces phénomènes dont notre perspicacité ne se met guère en devoir de démêler les provenances et les éléments; et, le réveil arrivant, nous nous trouverions à demi expatriés, nous nous sentirions comme transplantés dans une patrie nouvelle!

C'est là, si notre prudence ne nous a point à temps écartés de ces voies périlleuses, c'est là que les enchantements de Circée bouleversent les nobles sentiments de notre nature; et que nous courbant vers la terre, la verge de la magicienne transforme en bêtes féroces, ou en animaux immondes, ceux qui étaient nés pour le ciel.

Ainsi donc, en définitive, ou le fluide du magnétisme n'existe point, ou son action physique est débile; ou bien, selon des hommes d'une

sagacité très-remarquable, on le voit souvent devenir comme un lien naturel auquel les Esprits se suspendent, et par lequel ils opèrent, agissant pour nous et contre nous; mais toujours dans le but de nous assujettir. Enfin dans les cas où nous nous prêtons imprudemment à ses effets, qui nous dira le terme où s'arrêtent les forces de la nature pour se souder à des forces surnaturelles ou démoniaques! Et si cette ligne de frontière, si cette limite vague et insaisissable est presque impossible à déterminer, qui donc, sans une criminelle témérité, confiera sa personne à l'opération d'un fluide qui peut le lier à la puissance et à la volonté de tels Esprits!...

Pour les uns, le démon n'est nulle part, il est une fable, un mythe, un néant; ou bien on se figure dissimuler sa laideur et sa malignité en se contentant de lui donner le nom d'Esprit. Pour d'autres, le démon est en tout, et partout son action directe se manifeste. La raison, et surtout la raison religieuse, ne doit-elle pas gouverner entre ces extrêmes? Les poisons, le vin, les aliments eux-mêmes, ont leur danger sans doute; mais est-ce pour nous une raison de dire que le démon réside comme dans son fort sous le voile de ces substances, et que régulièrement il s'in-

corpore à ces éléments de sensualité et de crime, qui sont encore des éléments de santé, de bien-être et de salut.

Dans l'état actuel de la question, je ne me figure donc point préconiser avec hyperbole le magnétisme naturel, lorsqu'en dernière analyse je le range parmi ces drogues corrosives et vénéneuses que les pharmacies doivent tenir enfermées sous leur sceau, et que la main du docteur ne se permet d'administrer que dans de rares et critiques conjonctures.

Mais, à côté du magnétisme qui peut être naturel, se rencontre celui qu'un catholique ne peut pratiquer sans renier sa foi, celui qui se confond évidemment avec la magie, et dont le théurge Jamblique décrivait, il y a tant de siècles déjà, l'agent spirituel et universel dans les lignes suivantes et *sous le nom de ses dieux.* (*Liv. des Mystères.*)

La vertu prophétique des dieux, dégagée qu'elle est de toute substance, et par cela même présente tout entière en tous lieux, éclate tout à coup dans sa puissance, remplit tous les êtres et les éclaire à la fois par le dehors. Elle circule dans tous les éléments et ne laisse ni un animal, *ni une portion quelconque de la nature sans leur*

imprimer, selon son degré de capacité, ce je ne sais quoi qui émane d'elle et qui confère le don de divination (1).

La Providence nous prodigue *les signes* avec une telle abondance, qu'elle nous offre les indices de l'avenir et nous l'annonce jusque par les cailloux, par les baguettes, par le bois, par les pierres, par le grain de froment et la farine..... Dans ces objets, elle donne *miraculeusement* une âme aux choses inanimées, *le mouvement à celles qui sont immobiles, l'intelligence à celles qui sont privées de la raison;* et ces dons, les objets inanimés les reçoivent de telle sorte que vous les croiriez doués de la connaissance de l'avenir qu'ils présagent (2). »

..... Maintenant, quelque prodige que parvienne à opérer le magnétisme magique sem-

(1) Pour Dieu, que l'on se rappelle ce passage en lisant la description et les propriétés de l'*Od*, ou du fluide odique!

(2) Que disait de plus Tertullien dans son chapitre *des Tables*, n° 23. — Apol.; et Thyrée, *Loca infesta*, p. 152. — Que disent de moins les magnétiseurs en 1853, dans le *Journal du Magnétisme;* voir le numéro du 25 mai, p. 251, etc., etc., et la nouvelle école des incrédules avec son fluide odique.

blable à celui de Jamblique, celui du temps présent ou du temps à venir, je ne tremblerais pour le sort du catholicisme que dans un seul cas. C'est le cas où l'Église sentirait lui échapper des mains ses écritures et ses traditions. C'est le cas où elle oublierait l'*authenticité philosophique*, la nature et l'irrésistible supériorité des miracles qui l'ont fondée; c'est le cas où le cours de ses antiques prophéties cesserait de s'accomplir, où la saine philosophie viendrait à perdre son histoire, et la science sa clairvoyance et sa bonne foi; c'est le cas où l'inconcevable miracle de l'unité catholique recevrait une mortelle atteinte... Jusque-là l'Église, ainsi que tout corps militant, peut éprouver des pertes, et des pertes d'autant plus cruelles que les armes de l'ennemi deviennent plus perfides; aussi je conçois pour elle la nécessité d'un redoublement d'exercices et de vigilance... Mais dans les conditions où l'Esprit de sagesse la maintient, et dont aucune puissance ne la séparera jamais, elle est et reste invincible... *Hosanna in excelsis Deo!... et, in terra, pax hominibus bonæ voluntatis !*

CHAPITRE XIX.

A quelle variété d'actes les démons se livrent contre nous ; ce qu'ils peuvent faire.

C'est une importante et curieuse recherche, dans l'histoire de l'humanité, que celle des actes auxquels la puissance divine autorise les démons à se livrer contre nous. La variété de ces actes, leur manière de se produire, leurs bizarreries, leurs contradictions apparentes, leur but, tout intéresse dans ces investigations que nous nous efforcerons de conduire sous la direction d'autorités rarement contestables. Mais ce que nous remarquerons sans effort, si nous apportons quelque persévérance dans le cours de nos recherches, c'est que, de quelque façon que s'établissent des relations entre nous et les Esprits qui ont renoncé à l'amour de Dieu, c'est toujours pour notre malheur que le fait s'accom-

plit, et le plus souvent dès ce monde; mais c'est au moins pour la perte de nos âmes. Il n'est point inutile de revenir et d'insister sur cette proposition ; car il arrive très-fréquemment, et c'est là surtout le spectacle que nous prodigue le temps actuel, que le commerce entre les vivants et les Esprits s'engage de la manière la plus innocente en apparence, et quelquefois même la plus inaperçue. On ne sait si les phénomènes qui se manifestent appartiennent à l'ordre des intelligences, ou s'ils sont le jeu de l'une des lois mystérieuses de la nature des corps. On ne veut point que des Esprits y aient une part; ou bien on ne s'en soucie guère, on refuse de s'en méfier; on préfère s'abandonner à son penchant vers les vaines et prétendues curiosités de la science.

On se dit encore : ce que nous voyons là n'est qu'un jeu; l'Esprit qui se manifeste, si c'en est un, ne se fait connaître que par des gentillesses, que par des agaceries, des tours folâtres; ou, mieux encore, par des services qui ajoutent à la puissance de nos facultés une puissance très-supérieure.

Mais, quelquefois, c'est toute autre chose; et, si nous ne sommes dupes de la plus invincible

illusion, c'est bien évidemment un Esprit qui nous parle, dans un langage de convention ; un Esprit qui nous apparaît sous la forme de l'un des plus chers objets de notre tendresse ! Et cette personne qui nous fut enlevée par le coup de la mort, cette portion la plus vive de notre cœur, nous croyons la revoir et l'entendre : elle est là ! Pour la posséder, il suffit de vouloir. Eh bien, le commerce s'engage, le pacte se consomme ; on s'endort en se berçant dans un bien-être d'un genre inaccoutumé ; et, plus tard, qu'importe la longueur du temps, plus tard les yeux se dessillent, les yeux s'ouvrent tout grands dans un monde d'épouvante, de persécutions et de terreurs !

Mais, au lieu de nous livrer à d'interminables réflexions, donnons une base à celles qui doivent sortir de l'esprit du lecteur.

Le théologien Thyrée a fait une étude approfondie de cette matière, et son expérience s'est enrichie de celle des autorités les plus graves.

La puissance des anges, bons ou mauvais, dit-il, se révèle par deux sortes d'actes : les uns, dans lesquels leur action est immédiate, et les autres où elle prend pour intermédiaires des agents de la nature.

Ces Esprits ont sur les éléments un énorme

pouvoir. Ils savent déchaîner les vents, dont la furie renverse les édifices; ils font jaillir le feu des incendies, ainsi que nous le lisons dans le livre de Job, ils soulèvent le flot des tempêtes; ils ébranlent la terre dans ses fondements, et vous les voyez transporter dans les champs de l'air des hommes, des animaux, des objets sans vie (1).

Un corps est-il présent aux regards? tout à coup leur volonté le rend invisible. Par eux, des choses inanimées se mettent en mouvement, des statues marchent comme des hommes, elles parlent, et des animaux se comportent comme s'ils étaient doués de sagesse et de raison (2). Ou bien, certains objets légers acquièrent une telle pesanteur qu'une force énorme se dépense vainement à les mouvoir (3).

(1) Thyrée, *Loca infesta*, p. 152. — Id., *Transports dans les airs*.—De Mirville, p. 296.—Un fait de cette nature me fut certifié, *de visu*, par un curé très-clairvoyant. Nous entendrons d'honnêtes incrédules nous affirmer que ces effets sont naturels à l'Od. Voir plus bas.

(2) Ces faits ont leur analogue primitif dans la Bible; le serpent d'Éden, l'ânesse de Balaam, etc.; ils se sont répétés mille fois....

(3) J'ai personnellement éprouvé, sur injonction de médium, des résistances de cette nature.

Les Esprits lancent des flammes et des globes de feu; ils arrêtent les eaux des fleuves et les forcent à remonter contre leur cours. A leur commandement l'or, l'argent, les métaux, les éléments revêtent les formes que la volonté leur impose. Les humeurs et les fluides du corps humain sont excitées et troublées à leur gré; les liens et les solides des différentes parties du corps subissent sous leur influence des torsions qui font souffrir à l'homme d'étranges douleurs. Ils stimulent et dirigent les esprits animaux par lesquels s'opèrent les fonctions des sens intérieurs, de telle sorte que le passé, le présent et l'avenir même, s'il est conjecturable, viennent comme s'accuser et se peindre dans l'esprit (1). Ils savent, tout aussi bien, nous prendre par le dehors et nous illusionner, lorsque leur but est de nous circonvenir et de produire en nous de telles visions. Une de leurs sciences enfin, c'est d'engendrer dans le cœur de l'homme des affections de toute nature : la joie et la douleur, l'amour et la haine, la crainte ou l'espérance, soit en plaçant sous ses yeux le semblant des objets

(1) C'est là une explication de bien des phénomènes magnétiques.

qui donnent naissance à ces affections, soit en les retraçant à son imagination (*Thyrée, p.* 153), en réveillant leur souvenir dans son cerveau.

Or, cette puissance *que les démons tirent de leur nature*, ils peuvent *la prêter* à l'homme dont l'orgueil et la témérité enfreignent la loi positive de Dieu pour engager avec eux ce commerce, où leur astuce ne l'entraîne que pour le perdre. C'est ce que les plus graves autorités attestent de leur témoignage, à notre chapitre de la magie. Les exemples de ce pouvoir d'emprunt fourmillent de nos jours, sans presque jamais nous causer la moindre épouvante; parce que, la plupart du temps, les faits extraordinaires qui d'abord excitent notre surprise, sont aussitôt dénaturés sous une couleur, et par des explications dont l'ignorance ou la légèreté se contente. On se dit alors, en s'exemptant de discerner la physionomie de ces faits : Pourquoi donc ne pas les ranger tout simplement dans l'ordre des phénomènes naturels dont la science possédera certainement un jour la clef... Puis, on se couche, et l'on dort.

Souvent même, loin de nous glacer d'effroi, le spectacle de ces singularités nous divertit, séduit nos sens et capte notre cœur, grâce à l'intermédiaire d'objets naturellement inoffensifs,

tels que les tables tournantes ; grâce à l'intervention de personnes parfaitement pures, et sorties des rangs de notre société, quelquefois même de notre famille, tels que les médiums qui pullulent aujourd'hui dans l'Amérique et jusque sur le sol de l'Europe. Nous ne voyons du démon, qui se dérobe à nos regards, que des jeux, que des badinages, que d'innocents services rendus, et que des relations dont les conséquences naturelles ne sauraient inquiéter notre conscience.

Il est vrai que, parmi ces services rendus, ou plutôt, parmi ces satisfactions données à nos désirs, il s'en rencontre, et ce sont les plus nombreux, qui sont d'un ordre essentiellement criminel. Mais il y a généralement une si profonde ignorance des Écritures saintes et des préceptes que l'Église en a déduits, que l'on songe à peine à se faire un scrupule sur ces matières. Le monde y autorise ; que direz-vous après cela, vous, esprit fanatique ou chagrin?

Vraiment, aussi, de quoi s'agit-il? est-ce d'égorger un homme? Toute l'énormité est de se laisser mettre en rapport avec les êtres que l'on a chéris, que la mort a séparés de nous, et qui, par l'intermédiaire de l'un de nos amis, viennent

nous dire : Je suis ici tout près de vous, écoutez-moi ; ou bien, ouvrez les yeux, vous, mon père, vous, ma fille, vous, mon mari, vous qui m'avez idolâtrée. Quoi ! ne voulez-vous plus m'entendre? Refusez-vous de me voir? Me redoutez-vous? Mais pour qui me prenez-vous donc, et ne sauriez-vous bien me reconnaître? Oh ! s'il se trouve un laïque assez imbécile, un prêtre assez fanatique pour vous épouvanter et vous dire que je suis le démon, les croirez-vous sur leur simple parole et ne me croirez-vous pas sur mes preuves? — Je viens, d'ailleurs, avec la permission de Dieu, ou de la part de Dieu; sinon comment pourrais-je venir? Mon but est de vous demander des prières pour le repos de mon âme; ma mission est de vous donner de sages conseils pour le salut de la vôtre. Seriez-vous donc assez faible d'esprit pour vous y tromper?

Eh bien, écoutez-moi, questionnez-moi, je vais vous parler de l'autre monde; c'est tout mon bonheur. Que s'il m'arrive de contrarier, de choquer quelqu'une de vos idées, songez que je suis placé plus haut que vous, et que j'y vois plus loin ! N'avez-vous point votre raison pour me juger? D'ailleurs, si je mentais, pensez-vous que Dieu m'accorderait le privilége de sortir de

l'ordre habituel de la nature et de converser avec vous?

Lorsque je vous entretiens du ciel, c'est que j'en suis bien près ou que j'y suis. Lorsque je vous parle de Dieu, c'est que je le vois. Ceux d'ici-bas qui se sont réunis et succédé dans le cours des siècles pour se constituer en corps et s'appeler Église, peuvent-ils vous en dire autant? S'ils osaient le soutenir, priez-les donc de vouloir faire ce que nous faisons chaque jour, à votre appel, devant de si nombreux spectateurs et en présence de si clairvoyants témoins; priez-les de semer sur votre route quelques signes tant soit peu surnaturels de leur mission. Cette proposition les alarme! Ce que nous faisons à la journée ne peuvent-ils le faire de temps en temps? Si Dieu les abandonne, la vérité n'est donc pas avec eux, ou leur Dieu n'est donc pas du côté de la vérité!

Il faut une foi bien robuste et généralement bien éclairée, pour résister à ces séductions de satan se faisant ange de lumière, et imitant ces feux, ces signaux perfides allumés par les brigands du rivage, pour attirer de nuit le navigateur sur les écueils qu'ils habitent, et piller le navire dont les flancs viendront s'y briser.

Adam et Ève, malgré l'immensité de la science

qu'ils devaient à leur nature, intimement unie à la lumière de Dieu qui la pénétrait, Adam et Ève se laissèrent séduire par les ruses et les mensonges du serpent d'Éden; notre perspicacité sera-t-elle plus grande?

Nous ne vous dirons guère que, si le démon a ses prestiges, l'Église a eu ses miracles, et que Dieu les reproduit aussi souvent qu'il les voit nécessaires à la foi, qui cesserait d'être et d'avoir quelque mérite, si l'évidence revêtait constamment de sa splendeur toutes les vérités chrétiennes. Nous ne nous rappelons pas assez que tous ces dangereux prodiges dont nous restons éblouis, nous sont formellement annoncés par les saintes Écritures qui, plusieurs siècles d'avance, nous les ont prédits. Est-ce que, d'ailleurs, les miracles du Christ et des chrétiens *n'ont point fait taire et rentrer dans l'ombre ceux de l'ennemi*, toutes les fois que Dieu a jugé opportun de manifester son pouvoir et de donner du cœur à ses élus? Est-ce que d'autres faits, dans l'histoire, reposent sur des conditions plus philosophiques du témoignage humain que ces grands miracles *dont l'Église entière, et ses immenses progrès, ne sont que la rigoureuse conséquence!* On ne se dit rien de tout cela. La tête se

perd, parce que le cœur s'est perdu, et que de vaines ou d'ardentes passions l'ont arraché des mains de Dieu. Et l'on s'écrie dans le monde : Ma foi! le coupable c'est Dieu, si faute il y a, puisqu'il nous envoie le démon, ou puisqu'il ne peut empêcher le démon de prévaloir sur les chrétiens et de les entraîner dans l'erreur : Dieu est faible, il est méchant, il n'est point Dieu. Le Dieu est celui qui agit, et qui manifeste sa puissance. Il y en aurait donc plusieurs, puisque ceux que nous voyons à l'œuvre ne sont pas un seul; eh bien, les dieux reviennent, et voilà tout!

Si les dieux reviennent, c'est que le monde oublie que nos chutes dans l'erreur sont une preuve même de la puissance de Dieu, puisque Dieu nous les prédit et nous les annonce comme le châtiment qui doit nous atteindre et nous frapper aussitôt que notre foi s'éteint, dès que nous doutons de sa parole, au moment même où nous nous écartons de la route que nous trace son Église, *avec laquelle l'erreur est impossible*, parce que toutes ses inspirations sont celles que souffle l'esprit de Dieu.

L'Esprit divin, après nous avoir prédit, dans les Écritures, tous ces prestiges, et bien d'autres plus généraux et plus ébranlants encore, l'Es-

prit de Dieu n'a cessé de nous répéter : Suivez l'Église, et vos pas sont assurés dans la droite voie qui mène au ciel. Quoi de plus simple pourtant ; quoi de plus propre à nous rassurer ! Que dire de plus clair aux gens qui s'effarouchent de l'invasion des faits démoniaques et qui, devant des causes d'erreurs dont ils ne peuvent accuser que leur imprudence, ou leur volonté, éprouvent ou feignent d'éprouver pour eux-mêmes de si folles terreurs !

Quant à nous, laissons-donc tourner les tables, et gardons-nous bien de les provoquer ; laissons-les répondre, comme elles le font, par des mouvements de convention, et ainsi que déjà du temps de Tertullien elles avaient coutume de le faire, en révélant par leur langage les faits cachés (1). Laissons converser le monde des morts, le monde infernal, avec ces personnes qui se séparent insoucieusement de l'Église et qui continuent de se croire vivantes. Ne nous inquiétons point de ce langage des âmes de trépassés, qui, tantôt ouvertement, et tantôt par d'artificieux détours, s'efforcent de miner et de saper le catholicisme. Ou plutôt, reconnaissons

(1) *Apolog.*, ch. XXIII.

dans les prétendues âmes qui s'offrent à nous sous les traits des êtres que nous avons chéris, reconnaissons ces Esprits de ténèbres nos implacables ennemis, dont les théologiens et les Pères de l'Église nous ont si clairement dénoncé les ruses. Reconnaissons et signalons ceux qui, dès ces temps reculés déjà, trouvaient leur compte à surprendre nos sentiments par les tendresses et les câlineries du mensonge, sous le nom et sous la forme des morts. Les artifices de l'ennemi sont vraiment inépuisables; que notre foi le soit aussi; que notre raison, s'appuyant sur elle, ne cesse de nous prêter un ferme soutien. Que le lecteur, enfin, me permette, après l'avoir soigneusement prémuni, de lui décrire, avec les détails que l'importance du sujet exige, le singulier moyen d'entraînement, dont j'ai commencé à l'entretenir; celui par où, dans le moment actuel, le démon sollicite, attire et perd un nombre d'âmes si considérable.

CHAPITRE XX.

Les tables, théorie et réalité.

Auvergne, à moi; ce sont les ennemis!

Tombant tout à coup de la haute mer, une grande et puérile nouvelle fit naguère tressaillir l'Europe par son éclat! Était-ce une découverte scientifique, et de quel ordre? ou bien, se heurtant à quelques débris du vieux monde, venait-on tout simplement de retrouver ce que l'on se figurait être de toute fraîche et moderne invention? Grande merveille en tout cas! la nature inanimée s'animait et se mettait en mouvement; il suffisait, pour lui voir opérer ce phénomène, non point du tout de lui communiquer une impulsion, mais de lui donner l'inspiration, de lui imposer les mains; et bientôt même, on vit que ce moyen était superflu. Ainsi les tables, les assiettes, les chapeaux, se mirent d'abord à tourner, car ces objets furent

les premiers à rencontrer les doigts des incrédules, à subir les tentatives empressées des expérimentateurs.

Je ne sais trop quels fluides, et l'électricité plutôt qu'un autre, furent accusés de l'étrangeté de ces phénomènes. Mais, bientôt des gens de sens droit et rassis observèrent, en y regardant de plus près, que si l'électricité entrait pour quelque chose, en tant que moyen, dans ces mouvements, elle ne devait être que pour néant dans les causes. L'étude des sciences physiques nous révèle un grand nombre des secrets de la nature! Cela est vrai, mais dans ce qui a droit au nom de sciences tout est soumis à des lois, et qui de nous ne s'en est acquis la conviction personnelle! Tout annonce et proclame un législateur, un régulateur suprême; tout manifeste l'ordre et l'harmonie qui règnent dans ses œuvres et les caractérisent. Ici, c'est-à-dire au milieu de toutes les excentricités du nouveau prodige, rien au contraire de régulier, rien de constant que le caprice! Et l'on peut dire avec une haute raison que l'électricité, si elle se mêlait de ces phénomènes, était *une électricité railleuse* (*terme de M. de Mirv.*), car, évidemment, elle se moquait de ceux qui avaient foi en son pouvoir. Elle conti-

nue à se railler de ceux qui cherchent la raison de ses actes dans le secret *d'une règle* inconnue.

Une règle, ai-je dit; quelques-uns voulurent se persuader en effet que, pour arriver à la production du phénomène de la rotation des tables, par exemple, il était indispensable de former une chaîne, et qu'il fallait l'établir dans telle ou telle condition décrite, en la composant de personnes de tel âge et de tel sexe! On essaya d'après la teneur de ces préceptes; ce fut quelquefois pour réussir, et, plus souvent pour n'aboutir qu'à l'insuccès. Agir d'une façon très-différente, agir sur des données complétement opposées, ce fut un moyen de réussite tout aussi sûr, lorsqu'il plut à l'électricité de tourner son caprice au succès. Mais tout le merveilleux ne se borna pas à si peu de chose; car il se trouva que certaines personnes, en refusant de prendre part à toute action quelconque, semblèrent provoquer le mouvement, la marche, l'intelligence des meubles, et les piquer au jeu. Il naissait donc de temps en temps dans la substance, dans le tissu de ces meubles, dans ce bois mort, comme une sorte d'humeur agaçante et de coquetterie; comme un besoin de contrarier, ou comme un désir de briller et de surprendre, en ne se livrant

qu'à des actes d'une incontestable spontanéité. Eh bien, quelles interprétations nouvelles les *sciences physiques* attachèrent-elles à ces nouveautés phénoménales?

Dix mille; et ce nombre est encore bien loin de suffire, car aucune, en vérité, ne pourra s'adapter à la bizarre économie de ces manifestations.

Voilà, cependant, les tables qui tournent, avec la chaîne ou sans la chaîne! elles tournent sous l'inspiration d'une seule et unique personne; elles tournent sans être touchées par aucune; elles tournent sous le poids de cinq ou six, de huit ou dix personnes; mais quelque rebelle et inconstante que soit leur humeur, il leur plaît, après tout, d'avoir des veines d'obéissance à la volonté tacite ou expresse de tel ou tel individu. Parfois même elles le choisissent dans la foule; et, se refusant à toute autre avance, elles l'importunent et l'épouvantent de leurs faveurs.

Est-ce donc que, dans le moment actuel, il ne s'agit, pour la matière, que du *simple et unique mouvement*, soit inspiré, soit spontané? Ce serait bien peu, quoique merveille! Est-ce que le bois mort, est-ce que la porcelaine, est-ce que le feutre ou le métal ne pourraient point, avec un

peu de bonne volonté, nous donner des signes un peu plus étonnants de leur intelligence? Mais pourquoi pas, en vérité! C'est même, et tout précisément, ce qui arrive. Quelques-uns voulaient ne leur accorder qu'une sorte de fluide Béotien, et voilà qu'elles revendiquent de l'esprit. Comment cela? Mais oui! Tant de témoins, tant d'incrédules l'ont vu de leurs yeux, et ont réduit leur langue à le confesser, qu'il n'y a plus de folie à le dire; les tables parlent, elles conversent et dialoguent avec nous; elles se livrent quelquefois au monologue; elles nous donnent des signes de convention, ou bien elles acceptent ceux qu'il nous plaît de leur imposer, afin d'établir entre elles et nous un premier commerce de pensées. Ainsi, par exemple, sont-elles de la famille des guéridons, ont-elles reçu de l'artisan qui les forma trois pieds pour se maintenir avec aplomb sur le verglas de nos parquets? eh bien, vous direz à celle de qui vous souhaitez obtenir une réponse: Lève-toi sur deux de tes pieds et frappe du troisième un coup, je le suppose, pour l'affirmation et deux ou trois coups pour la négative. Tout aussitôt, si le jeu lui plaît, vous la verrez se rendre à vos désirs avec une ponctuelle docilité. Vous est-il agréable de composer

des mots, des phrases? eh bien, ayez la patience de réciter votre alphabet; tous les savants le savent, et la condition n'est pas trop dure. A l'instant où vous aurez prononcé chacune des lettres dont votre mot se compose, la table se soulève, elle se dresse et frappe distinctement du pied que votre parole indique. Elle frappe de même lorsque, pour aller plus rapidement, vous lui nommez des mots entiers; c'est-à-dire qu'elle salue d'un frappement de pied, à son passage, le mot qui doit entrer dans la phrase; car il est dans ses mœurs d'accepter les moyens de communication de votre choix.

Tout ce qu'elle veut, en définitive, c'est d'entrer en relation avec vous. Et pourtant, nous savons des circonstances où ce commerce est devenu pour elle une corvée, une servitude, un supplice peut-être; car si nous lui accordons l'intelligence, comment lui refuser le sentiment!

Oh! me disaient des gens, dont quelques-uns, dans leur avide et gloutonne curiosité, croient sans façon tout ce qu'un autre est capable d'imaginer, hormis tout ce qui peut aboutir à la raison: vous vous trompez et vous êtes la dupe de vos expériences. L'esprit de cette table, c'est le vôtre qui la pénètre, grâce à certain fluide dont vous lui

communiquez le flux, et qui passe en elle pour y circuler, pour y opérer. Elle fait alors partie de vous-même, elle est comme l'armature d'une machine électrique; et, par le fait, ses réponses sont les réponses mêmes qui sortent de votre esprit, et qui passent par elle comme par un canal, pour revenir à vous.

Hélas! parmi les gens qui manœuvrent la table, et à qui nous savons qu'elle transmet des réponses, combien n'en avons-nous point notés dont l'esprit est littéralement d'une telle épaisseur, que le bois le plus complaisant et le plus poreux ne saurait, sans miracle, lui ouvrir un passage! Mais, supposons que toute âme humaine puisse pénétrer dans le bois, ou y introduire un fluide tellement subtil que ce lui soit un jeu de faire traverser la matière à cette substance, et de l'y loger comme l'instrument de ses actes.

Eh bien, en pareil cas, lorsque mon esprit semble me parler du sein de la table, j'ai donc perdu la conscience de son action, puisque je n'ai le sentiment ni de ce qu'il éprouve en son domicile additionnel, ni de ce qu'il y pense; puisque j'ignore, au moment même où j'attends les faveurs de sa parole, et ce qu'il va me dire, et s'il daignera me parler ou opérer?...

Mieux que cela : l'expérience a constaté que la table m'apprend des choses que je ne puis savoir, et qui surpassent, quelquefois, la mesure de mes facultés. Mon Esprit a donc plus d'esprit dans le bois mort de la table que dans ma chair organisée et vivante? — Oh! non, je ne me sens pas assez savant pour professer de si grosses choses (1)!...

Je rapporterai tout à l'heure quelques-unes de mes conversations *personnelles* avec les tables; mais je veux dire un mot, auparavant, de la manière dont leur est revenue la parole qu'elles semblaient presque avoir perdue depuis Tertullien. (*Ch.* XXIII, *Apolog.*) Si je les quitte pour un instant, c'est en rentrant dans mon sujet, et je serai très-bref.

Il s'agissait, pour l'être mystérieux qui se sert des tables dans le but de se jouer de nous, d'entrer en relation avec notre espèce et de nous amorcer. Un fait, dont les annales d'époques très-reculées nous offrent *d'assez fréquents ana-*

(1) Consulter, sur tous ces faits, le livre de M. de Mirville; le *Mystère de la danse des tables*, de M. de R..., et des centaines d'ouvrages anglais, américains, etc.

logues, vint alors à se reproduire. Tout à coup, dans l'État de New-York de l'Amérique du Nord, en 1848, et au sein d'une famille méthodiste du nom de Fox, des coups dont la curiosité publique, réveillée en sursaut, ne pouvait se rendre compte, résonnèrent périodiquement dans les différentes parties de la maison. Impatientée de ces importunités mystérieuses, l'une des deux jeunes filles de M. Fox se prit enfin à dire à l'invisible frappeur : Frappe à cette place; puis, frappe à cette autre; et l'invisible obéissait tout aussitôt. Elle dit, plus tard : Réponds à mes questions par tel nombre de coups pour l'affirmative, et par tel autre nombre en signe de négation. Or, à chaque injonction nouvelle, l'Esprit mystique s'empressait d'agir, de répondre, et de donner les preuves invariablement soutenues de sa haute intelligence. Le *commerce* entre le monde des Esprits et le nôtre se trouva dès lors établi; ce n'était encore que du cabotage! mais, peu de temps après, ces curieux, ces inquiétants, ces désolants phénomènes avaient pullulé, s'étaient multipliés, s'étaient élancés partout, presqu'à la fois, et sous je ne sais quelle immense variété de formes. Forts de

leur nombre, ils envahirent l'Amérique presque tout entière, produisirent dans les âmes de profonds ravages, et occasionnèrent une quantité vraiment considérable de folies et de suicides. Bientôt, et nous le répétons, nul phénomène ne devint plus vulgaire que celui de l'action de ces Esprits; rien ne fut plus varié que leurs opérations, ni moins indigne de foi que leur présence. Aussi, très-peu d'années furent-elles amplement suffisantes à mettre plus de cinq cent mille individus en rapport plus ou moins direct avec ces êtres. Il dépendait du premier venu de converser avec eux par des moyens et des intermédiaires que l'on s'accordait amiablement à désigner. Quelquefois même, et tout spontanément, on les entendait parler; ou, mieux encore, on *les voyait*, se manifestant sous la forme et sous le costume de parents ou d'amis décédés.

D'autres fois, et sans cause apparente, les choses prenaient un tour moins sérieux ou moins attendrissant. Les invisibles se prenaient à « battre des marches, à imiter les bruits de la scie, du rabot, de la pluie, de la mer, de la foudre, à jouer des airs sur le violon, sur la guitare, à sonner des cloches, et, sans aucun ins-

trument quelconque, à exécuter des concerts (1). »

Ou bien, sans que personne les touchât, et sur la simple demande des assistants, des meubles de toute nature et de toutes dimensions, chargés de plusieurs centaines de livres, se mettaient en mouvement. D'autres meubles, d'une insigne légèreté, contractaient une telle adhérence avec la surface du plancher, — ce que j'affirme pour l'avoir éprouvé personnellement, —qu'il fallait de véritables efforts pour les soulever, et que souvent, dit-on, les en arracher était chose impossible. D'autres, sautant sur un pied, exécutaient de véritables danses, malgré le poids de plusieurs personnes. Des hommes même, enlevés en l'air, étaient tout à coup transportés d'une place à une autre. Des mains, sans corps, se faisaient voir ou sentir, et reproduisaient l'écriture de personnes mortes les mieux connues. Mieux encore, on apercevait parfois des formes humaines toutes diaphanes, et des voix distinctes parlaient nos langages!... (*Id.*, *p.* 10.) Voilà ce que résume l'auteur de la brochure que

(1) *Mystères de la danse des tables*, par M. le comte D. de Richemond. Spiritualism by judge Edmonds...

je viens de citer, c'est-à-dire l'un des hommes *les plus instruits* et les plus consciencieux *que je connaisse;* l'un de ceux qui, pendant le cours *de longues années*, confirmant sa propre expérience par le témoignage des personnes dont il s'entourait, ont le plus courageusement, le mieux approfondi cette étourdissante question (1).

Enfin, il y eut comme un débordement de ces faits. Le flot nous apporta les plus élémentaires; il les répandit, en déferlant, sur le littoral entier de l'Europe, où l'étude et la pratique du magnétisme préparaient sourdement leur règne; et tout à coup ces phénomènes étranges sortirent de l'obscurité. Ce fut la bombe qui éclate et qui, en lançant la mort, traverse par de sinistres lueurs les ténèbres épaisses dont elle couvre le jour. L'explosion fit tressaillir la foule; mais, en France, il n'y a jamais qu'un moment de stupeur! Oser croire, et même après avoir vu, voilà

(1) Nommé déjà par le public, M. le Cte D. de Richemond me permettra bien de le nommer aussi, et de le remercier des riches documents dont ses amicales prévenances m'ont comblé. Entre ses mains ils eussent fait merveille. Je me désole des graves occupations qui lui défendent de rentrer en lice, et de consacrer à cette question un sens très-rassis et un savoir consommé.

qui parut être un effort téméraire en présence de l'armée des railleurs; quel homme de courage vulgaire n'aime mieux se faire aveugle que paraître dupé. Bah! se répétèrent à l'envi tous les gens faibles : c'est du bruit, c'est du feu, c'est de la fumée, ce n'est que de l'artifice! Quoi de plus! et quel besoin d'y voir le démon? En vérité ce serait là se moquer du monde!

Et, d'ailleurs, pour se mettre mieux à couvert du ridicule, le bon ton fut de nier intrépidement les faits que l'on n'avait point vus, si considérable et positive que pût en être l'affirmation. Ce fut encore, pour des personnes d'un certain courage, et je me rabats pour le moment au phénomène des tables tournantes et répondantes, ce fut, lorsqu'il arrivait d'avoir contre soi le propre témoignage de ses yeux, d'accepter le fait, puisque l'évidence en était trop brutale, mais de lui dire : Nul autre que la nature ne t'engendra, et nous confessons ne savoir encore de quelle sorte elle voulut s'y prendre; mais la patience ne nous manque point, et nous attendons qu'au premier jour le hasard nous jette aux mains la clef de ce mystère.

Plus tard, les plus doctorales absurdités eurent leur moment de vogue à tour de rôle; et l'on

entendit attribuer à l'opération de la matière des réponses données par des tables parlantes, bien que marquées au sceau de la plus haute intelligence. Quelquefois même, les gens venus pour assister au spectacle des faits dont ils proclamaient l'impossibilité, détournaient la tête lorsque, *dans sa prodigieuse simplicité*, ce spectacle venait au-devant de leurs yeux. Ils refusaient de voir, afin de s'épargner le déplaisir de croire, afin de se dispenser de rougir en attestant ce qu'ils avaient vu!...

Plus d'une fois, à l'aspect de cette incrédulité phénoménale et forcenée de tant d'esprits de toutes mesures, je me suis dit : Lorsque, dans un nombre si considérable de pays, des faits de cette nature et de *cette évidence* sont attestés par des personnes aussi saines d'esprit que de corps; lorsque des hommes que l'on éprouve le besoin de croire aussitôt qu'ils ouvrent la bouche, et que l'on consulte quelquefois comme des oracles; lorsque de tels hommes, ainsi que je l'ai vu, ne rencontrent souvent que des incrédules, et jusque dans le sein de leur famille, que conclure en élevant ses regards dans l'ordre des temps? Et devant ce miracle d'inintelligence comment ne point se confirmer dans la foi; comment s'é-

tonner si les miracles de Moïse n'ont pu convertir et arrêter l'Égypte qui, toute couverte des plaies de son incrédulité, se précipita dans la mer Rouge plutôt que de croire au Dieu qui la frappait. Comment s'émerveiller si les prophètes, si le Christ, si les apôtres ont laissé tant d'incrédules de leur vivant, sur un sol tout pavé de leurs miracles !

C'est que, pour voir, pour accepter le témoignage de ses yeux, il ne faut point seulement une chose, il en faut deux : les yeux sont la première, et la lumière est la seconde. Qui la donne donc cette lumière? car la clarté qui éclaire les sciences profanes n'est point celle dont s'illumine l'ordre moral ou religieux. Et, de ce côté, où tant de passions et de préventions nous aveuglent, c'est, après Dieu, l'éducation qui fait la vue.

Ainsi, pour ne parler que de notre époque, les hommes qui, dans des cas très-faiblement extraordinaires, savent se servir de leurs yeux pour voir, sont-ils communs ou sont-ils rares? Dans la foule de ceux qui passent pour avoir reçu le bienfait d'une belle éducation, désignerons-nous par un chiffre au-dessus du très-médiocre, le nombre de ceux qui, se plaçant

dans des circonstances d'appréciation assez faciles, sauraient, sans trop d'efforts, discerner en fait de merveilleux le vrai du faux. Rencontrerons-nous à coup sûr, dans toute assemblée d'élite, un homme qui, se heurtant à un fait surnaturel, ou à l'affirmation bien précise qui le constate, pourrait sainement décider si le fait, ou si l'affirmation, réunit les conditions philosophiques qui imposent ou qui repoussent la croyance?... Ce que je sais, c'est qu'il faut compter par milliers les hommes d'intelligence et d'éducation qui acceptent des récits d'une absurdité grossière, lorsque la substance de ces récits concorde avec leurs préventions invétérées; des hommes qui rompent en visière avec l'évidence, si peu que cette évidence se montre en désaccord avec les convenances particulières de leur esprit, de leur profession ou de leur science.

D'ailleurs, la philosophie la moins malsaine dont se sont imbus tant d'hommes de la génération présente, qui semblaient appelés par la richesse de leur nature à un plus haut essor de pensée, est à peu de chose près la philosophie du doute systématique. Le doute permet-il de croire?

Il suffit donc, assez généralement aujourd'hui, que tel mot, répondant à telle idée, frappe l'oreille, pour que tout aussitôt il la révolte, pour que la croyance se cabre, ronge le frein et recule. Le mot *surnaturel* est de cette famille.

On se garde bien de se demander si, pour se rendre compte de ce surnaturel, si, pour en apprécier la réalité, le simple et humble bon sens ne pourrait pas suffire. S'arrêter court, et lever les épaules au besoin, est un parti bien plus commode; car, pour admettre la possibilité de tels faits, il faudrait raisonner avec noblesse, avec candeur, renoncer à ses préjugés, à son éducation, à sa personne morale, il faudrait se transformer en un mot, et toute transformation est une sorte de miracle.

Laissons donc aux hommes de négation quand même, le vide dont ils aiment à s'entourer. Faisons route avec ceux dont l'esprit est assez philosophique et assez simple pour admettre le surnaturel muni de ses preuves. Continuons, enfin, à poursuivre l'examen de faits dont la généalogie est bien ancienne, mais qu'une production toute nouvelle semble ressusciter ou rajeunir.

CHAPITRE XXI.

Cideville et les Corps-Esprits, ou les Corps fluidiques.

Tout récemment, c'est-à-dire il y a deux années environ, un de ces faits étourdissants dont le moyen âge nous a si souvent entretenus, vint jeter la stupeur dans un coin de la paisible Normandie, et devint l'objet d'une action en justice, dans la petite localité de Cideville (1). Un de ces hommes forts, devant lesquels fuit et se dissipe le ridicule, parce qu'il sait l'aborder de front et avec la courageuse simplicité de l'esprit philosophique, M. de Mirville, étudia ce fait et releva les pièces importantes et authentiques du procès. Je me contente d'en donner une brève analyse, mon unique dessein étant de re-

(1) Les pièces de l'action, et le jugement, sont rapportés dans l'ouvrage de M. de Mirville.

cueillir les circonstances essentielles et concluantes de ce singulier drame, auquel j'ai pris un certain goût. Car, d'une part, la lecture de pièces fort anciennes, et, de l'autre, le témoignage de personnes dignes d'une parfaite confiance, m'ont initié à des particularités fort analogues. Je reproduis les traits caractéristiques du récit, dont la connaissance est parvenue jusqu'à moi, *par d'autres canaux encore que ceux du livre des Esprits.* J'y appelle fortement l'attention du lecteur, bien loin d'en rougir. J'ai trop appris à quel point, dans ces sortes de phénomènes, les incidents du genre le plus puéril, en apparence, sont précisément, au fond, ceux dont la répétition imprime au récit les caractères les plus distinctifs du vrai.

M. le curé de Cideville élevait, avec une sollicitude toute paternelle, deux jeunes gens qui semblaient vouloir se consacrer un jour aux fonctions sacerdotales, lorsqu'un homme savant en maléfices, un simple berger qui se croyait offensé par le pauvre prêtre, se jura d'éloigner de lui les deux enfants.

Il guetta donc les deux élèves, et, parvenant à s'approcher de l'un d'eux, *il le toucha.* Peu d'heures après, une bourrasque, un typhon, une

trombe, s'abat sur le malheureux presbytère, qui en est ébranlé. Presque aussitôt, des coups semblables à des coups de marteau retentissent, sans cause naturelle imaginable, dans tous les coins de la maison; quelques-uns sont assez violents pour étonner l'oreille à deux kilomètres de distance.

Les agents occultes, invisibles, insaisissables, de ce tumulte, ne tardent guère à se mettre en communication avec les visiteurs que la curiosité fait affluer de toutes parts et de fort loin. Aux questions fort embarrassantes qui leur sont à chaque instant adressées, les Esprits répondent par un nombre déterminé de coups, à la façon des tables tournantes; et, souvent, on les voit se complaire à multiplier les preuves de leur singulière intelligence. Alors, selon l'énergique expression du berger, qui, plus tard, confessa son crime, *la maison tombe en démence :* les carreaux se brisent, les meubles s'animent, se groupent, se promènent, et se tiennent suspendus en l'air, les chiens sont jetés à croix ou pile au plafond, les couteaux, les brosses, les bréviaires, s'envolent par une fenêtre et rentrent par la fenêtre opposée, des marteaux volent en l'air, pour retomber avec la légèreté de la plume.

Un énorme pupitre, tout chargé de livres, arrive menaçant vers le front de l'un des honorables témoins ; mais, au moment de le frapper, il tombe à ses pieds et ne le touche point.

Ce qu'il y a de bien singulier encore, c'est que l'un des enfants sent sur ses épaules, de temps en temps, un poids insolite, c'est qu'il éprouve une inexplicable compression de poitrine ; c'est qu'il voit par moments, derrière lui, l'ombre d'un homme en blouse, l'ombre d'un homme qu'il affirme ne point connaître.... Plus tard, rencontrant ce même homme en chair et en os, il s'écrie : le voilà. Et notons, pour ne jamais l'oublier, cette circonstance : c'est que lorsque l'enfant voit ce fantôme, il arrive à l'un des ecclésiastiques présents d'apercevoir *distinctement*, *à la même place*, une sorte de colonne grisâtre, ou de vapeur fluidique.

D'autres, et à plusieurs reprises, avaient distingué cette même vapeur ; ils l'avaient poursuivie ; et, alors, serpentant en tous sens, avec une sorte de sifflement très-léger, elle se condensait visiblement et s'échappait, comme le fait une colonne d'air, par les fentes d'un appartement. M. de Saint-V.... l'entendait, lui, mais

sans rien voir, et il lui semblait que ce fût le frôlement d'une robe (1).

Un jour, l'un des deux enfants voit une main noire qui s'approche de sa personne et qui le frappe. C'est sur lui principalement que l'Esprit s'acharne, il le persécute. On ne sait plus de quels moyens user pour mettre un terme à ces fâcheuses et déplorables molestations, lorsqu'enfin l'un des visiteurs se rappelle avoir lu la plus singulière des recettes contre les fantômes. Cette recette, ce moyen de chasser les Esprits, ce drastique, si l'on me passe le terme médical, est un secret révélé dans les annales de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (2). Il y est dit, en un mot, qu'il faut attaquer ces ombres

(1) Le même livre énonce plusieurs faits analogues. — Un fait presque pareil, quant à la colonne de vapeur, me fut raconté par un archiprêtre très-digne de foi; et, de plus, une voix sortait de cette colonne, elle se présenta plusieurs fois; elle parla... D'autres curés de paroisses, *inconnus les uns aux autres*, et *fort étrangers encore* à ce qui s'est publié sur cette matière, m'ont fait des récits d'un genre tout analogue. Mais je ne puis citer des autorités inconnues; on aurait raison de les contester.

(2) Cité dans la note de la page 329-330 ci-dessus, de Mirville. Je l'ai lu, pour ma part, dans Psellus, *de Dæmonibus*.

mystérieuses, — comme l'électricité du nuage des tempêtes, — le fer à la main. Ces ombres redoutent la pointe du métal. On se hâte donc de s'armer de longues pointes, et, partout où le bruit résonne, le fer aiguisé porte des coups rapides. Vain et fatigant exercice! Déjà même on allait renoncer, de guerre lasse, à ce ridicule expédient, employé en désespoir de cause. Toutefois, à la suite d'une de ces bottes poussées en l'air, une flamme jaillit en même temps qu'un tourbillon de fumée tellement épaisse, que, sous peine d'une prompte et complète asphyxie, il fallut se jeter sur les fenêtres et appeler l'air du dehors à son secours. Cependant, comme la pointe de fer redoublait ses coups, le mot pardon retentit dans le vide (1).

On te pardonnera; nous prierons toute la nuit pour que Dieu te pardonne, est-il répondu par les personnes présentes. Mais, qui que tu sois, tu vas t'engager à venir demain demander pardon à cet enfant.

(1) Un jour, un coup de pistolet est tiré sur le bruit mystérieux du presbytère : l'enfant s'écrie que l'ombre qui le poursuit est atteinte de deux grains de plomb à la joue droite; et, le lendemain, le berger est vu avec cette double blessure; p. 386, de Mirville; *id.*, d'une autre source.

Nous pardonnez-vous *à tous*, reprend la voix? — Vous êtes donc plusieurs? — Oui, nous sommes cinq, y compris le berger. — On vous pardonne. — A ces mots tout bruit cesse.

Mais le berger tiendra-t-il cette singulière parole? — Oui; je ne sais quelle force l'y obligea; car, le lendemain, il parut au presbytère. Son visage, qu'il s'étudia d'abord à couvrir, était tout sanglant de coups et d'écorchures; et l'enfant, qui ne le reconnaissait nullement, qui jamais ne l'avait remarqué, l'enfant, de s'écrier en l'apercevant : Voilà l'homme qui me poursuit depuis quinze jours. — Le berger s'exécute cependant, quoique de mauvaise grâce; il demande pardon, mais, en s'approchant de l'enfant, il parvient à le saisir par le vêtement, *à le toucher* de nouveau.

L'accomplissement de sa parole devint pour ce misérable une seconde vengeance; car, à partir de ce moment, disent les témoins, les souffrances de l'enfant et les bruits mystérieux redoublèrent au presbytère. Toutefois, M. le curé, sûr de son fait, se rend chez le berger, l'engage, le détermine à le suivre à la mairie; et là, devant témoins, sans que personne l'y invite, (*quelle puissance mystérieuse l'y contraignit?*)

l'auteur des maléfices tombe à genoux trois fois, et, trois fois encore, demande pardon. Il fait au maire d'étranges aveux, il adresse d'étranges supplications, sous l'influence de je ne sais quel esprit de vertige qui le possède. Malgré cela, qui le croirait, il s'efforce *de toucher de nouveau M. le curé,* de la façon dont il a touché l'enfant. Il semble avoir perdu la liberté de renoncer à ses œuvres; et pourtant, il y a chez lui comme un combat pour s'en abstenir!...

Enfin, sur la décision de Mgr l'archevêque, qui redoutait avant tout le bruit et le scandale, les deux enfants furent éloignés du presbytère, où les maléfices suivaient invinciblement leur cours. A partir de ce moment, tout bruit y cessa. Le berger avait, en définitive, atteint son but. Contre la puissance qui le servait, l'Église n'avait point eu recours à ses armes invincibles....

Quand il vous plaira, dit un homme grave de la localité (1), nous vous conduirons ici près, chez deux ou trois pasteurs du voisinage de Cideville, et jouissant de la confiance générale. Ils vous ra-

(1) Note de M. de Mirville, p. 382-383, annexée à une lettre de M. l'abbé Le Franc, desservant de Cormainville.

conteront d'étranges choses; mais le dernier vous en dira long; car il a payé largement le courage qui lui avait fait accepter une cure, dont aucun ecclésiastique ne consentait à se charger, à cause des vexations mystérieuses qui, *depuis plusieurs générations*, n'avaient cessé de l'obséder. Il vous dira comment il engagea la lutte avec les sept sorciers de la commune; vous saurez de lui leurs menaces, leurs prédictions, l'accomplissement des choses prédites; et puis, une guerre horrible, entreprise au presbytère, à coups de pistolet, contre les agents invisibles du mal! Et, chose inconcevable, il vous affirmera que, le lendemain, les sorciers qui, cependant, ne se sont pas absentés de leurs maisons, gardaient tous le lit, percés de trous par les balles dont leurs jambes avaient été frappées. Il y ajoutera le récit de créations instantanées d'animaux, hallucinant tout le monde, et disparaissant aussitôt qu'on les voulait saisir (1). Ces événements se terminent par un commencement d'exorcisme public *avec tous ses phénomènes, devant quatre ou cinq cents témoins!*

(1) Des faits tout pareils m'ont été *fortement* attestés, mais je ne puis nommer mes auteurs.

L'analogue existe dans des récits de sabbats, dans

Que dire, et qu'objecter contre des faits dont le nombre semble croître avec les recherches; contre des faits si récents, si fortement attestés, et si semblables, d'ailleurs, à ceux que le moyen âge et l'antiquité nous ont décrits? Que dire? et, si borné d'intelligence que l'on soit, ou si déterminé que l'on se sente à étouffer d'effarouchantes vérités sous le poids des préjugés que l'on caresse, comment s'abstenir des réflexions les plus sérieuses devant la répétition de certains effets, qui resteraient inexplicables si l'on ne considérait que la puérilité de leurs causes apparentes? effets d'autant plus dignes de remarque, qu'on les voit se reproduire presque identiquement pareils dans le tourbillon de ces phénomènes si variables!

Parmi les faits étranges de cet ordre, il nous est raconté de mille côtés différents que, dans les sabbats des sorciers, le corps visible et palpable

de vieux, d'antiques procès, où les personnages à réhabiliter, aujourd'hui, seront peut-être bien les juges! Mieux vaut-il dire que, pendant des siècles, la magistrature de l'Europe a sans cesse versé le sang à tort et à travers? Devant les phénomènes *qui reparaissent*, j'aime beaucoup mieux croire, avec l'Église, à la puissance des maléfices.

des gens que le démon transporte dans les airs, ne quitte point sa place terrestre. Vous épiez ces gens; vous cherchez à suivre du regard et vous croyez suivre tous leurs mouvements; ils sont devant vos yeux, vous les voyez bien paisibles, votre main peut les sentir dans leur lit, et vous les y touchez, leur sommeil est de plomb; quoi de plus sûr (1) ?

Et, cependant, ils fendent les airs. Ce que vous apercevez n'est que la matière tangible de leurs corps, végétant à la place où vos yeux les observent; *mais ils vivent ailleurs!* Ils pensent, ils perçoivent, ils agissent dans un monde qui ne doit pas être le leur! Ils se rendent visibles, ou

(1) Voir l'*Histoire de nos antiques sorcières gauloises.* — Don Martin, *Rel. des Gaules*, *id.* — Je dois citer aussi le fameux procès de Blockula, mentionné dans les *Lettres sur la Démonologie*, de Walter-Scott, où *ce second corps* des sorciers, qui voyage *quand le premier* sommeille, me semble merveilleusement qualifié par ce mot : *their strength*, leur force! La langue grecque, qui exprime *la force et la vie* par le même mot *Bia*, rappelle peut-être par cette expression une grande vérité physiologique. Le procès de Blockula est également rapporté dans le *Dictionnaire infernal* de Colin de Plancy, mais d'une manière plus abrégée, et dans le même esprit railleur.

du moins sensibles, dans un lieu étranger à celui où gît leur corps (1). On peut donc les voir ou les sentir en deux endroits différents. Mais il est quelque chose de plus merveilleux encore; puisque, si l'on frappe leur *Esprit corporel, leur personne agissante*, celle que le charme démoniaque a douée de la vie aérienne (2), et qui se manifeste quelquefois sous forme de vapeur, les coups, la blessure qu'une arme porte à cette personne, se répercute sur les organes éloignés et tout matériels du corps! Comment cela? Certes, il nous est bien permis d'ignorer encore le comment!... Mais si l'expérience constate le fait; si, en le constatant, elle s'appuie sur le témoignage humain, élevé à sa puissance philosophique, sera-t-il permis, même à la science, de le nier? La science a-t-elle, plutôt qu'une autre, le privilége de se soustraire aux règles impératives de la philosophie?

Eh bien, je le répète : un grand nombre des faits que nous affirment M. de Mirville et les

(1) Nous tirons des *phénomènes admis* par la *nouvelle école d'incrédulité*, quelques faits de double présence non moins étonnants. On les rencontre plus bas.

(2) *Omnis spiritus ales est*, dit Tertullien, *Apologét.*, ch. XXII.

imposants témoins dont il s'entoure, l'antiquité les attestait; et parmi des témoignages étonnants sur l'effet que produit l'usage des armes contre les Esprits, on peut consulter, sans que je les cite, les pages de Psellus. Ce savant précepteur d'un empereur byzantin écrivait sous la dictée d'un magicien de premier ordre, qui venait de se convertir au christianisme, et qui portait le nom de Marcus.

...Non, *certes, nous n'avons point deux âmes;* mais peut-être bien avons-nous deux corps, liés l'un à l'autre aussi intimement que l'est à la torche la flamme qui flamboie! L'un serait formé de solides et de liquides, et l'autre, d'une substance toute fluidique (1).

C'est là ce qu'il semble difficile de ne point déduire de faits, nombreux et bien observés, de maléfices démoniaques. C'est là ce que semble indiquer encore le magnétisme et, surtout, dans une de ses opérations les plus connues. Je

(1) L'un d'eux, le corps fluidique, est l'une *des deux âmes* dont parle l'idolâtre, le théurge Jamblique, *de Mysteriis*. Elle est fort semblable, peut-être, de nature, *aux corps* que Porphyre attribue aux démons (*de Sacrificiis*). Voir d'ailleurs M. de Mirville sur *ce corps fluidique*.

parle de celle où le magnétiseur opère à distance, ou, du moins, dans une pièce différente de celle où se trouve la personne qu'il magnétise, et toujours à l'insu de celle-ci. L'action est évidente dans ce cas ; et que l'on nous dise qui la produit? Ce n'est point l'imagination du magnétisé ; comment devinerait-il, à point nommé, la présence et la volonté du magnétiseur? Ce n'est point le corps de chair et d'os du magnétiseur! il est absent. Ce serait donc le corps spirituel ou fluidique dont nous supposons l'existence, et qui agirait, dans l'espèce, en vertu des propriétés de sa nature. Ou bien, c'est un être intelligent, étranger à la race humaine ; et cet être opère, *soit en empruntant à l'homme ce corps fluidique*, soit dans l'indépendance de ses propres facultés, mais en se prêtant aux désirs de l'homme. Il faut bien que l'on m'accorde un de ces points ; et, pour moi, je ne crains nullement de le dire, ces coups portés par une arme contre un fluide, contre une vapeur, et frappant au loin le corps dont elle semble être ou la forme ou l'appendice, voilà qui m'entraîne bien violemment vers la pensée de l'existence d'un corps spirituel ou *fluidique*, qui, probablement aussi, ne doit qu'à l'assistance du démon le pouvoir

d'agir si singulièrement et à de si singulières distances!

Et comment ne point songer, à ce propos, aux corps spiritualisés avec lesquels l'apôtre nous annonce que nous devons ressusciter un jour! Ces corps glorieux ne participeront-ils point fortement de la nature du fluide dont nous étudions l'histoire? Toutefois, je le sais bien, Dieu, dans l'inépuisable fécondité de sa puissance, peut unir, comme matière corporelle, à nos âmes, une substance épurée et très-différente encore de celle dont nous admettons l'existence *par supposition*, plutôt encore que sur preuves rigoureuses!

Mais que l'on ne nous dise point : la question nous paraît être bien oiseuse; car je répondrais qu'elle se pose en présence de faits très-certifiés!

CHAPITRE XXII.

Les faits de Cideville rappellent ceux qui se passent actuellement en Amérique, et, mieux encore, ceux du moyen âge.

Les faits de Cideville, dans leur étrange complication, rappellent un certain nombre de ceux qui, mille fois le jour, familiarisent actuellement les États-Unis américains avec le commerce de l'homme et des Esprits. Mais, parmi les phénomènes qui mirent en renom le village normand, l'un des plus communs et des mieux caractérisés, celui des Esprits frappeurs, s'est reproduit dernièrement d'une manière aussi nette et constante que spontanée, à Bergzabern (*Bavière rhénane*), dans le courant de l'année 1852.

Les coups, tantôt faibles et tantôt violents, répondaient, comme à Cideville, aux interroga-

tions de gens curieux qui, bientôt, remplirent de leur nombre tout l'espace de la maison hantée. On ne pouvait s'étonner assez de cette faculté divinatrice *des Esprits*, qui s'opiniâtraient à molester une jeune fille, et qui se faisaient voir à elle, aujourd'hui sous les traits d'un homme hideux et de haute stature, un autre jour sous l'aspect d'un oiseau de carnage... La suivre en tous lieux, changer avec elle de maison, énoncer en quel nombre ils agissaient, ébranler les murs sous leurs coups, ou bien soulever des meubles que la force humaine ne pouvait plus alors ramener à terre; et puis, de temps en temps, battre des marches militaires et nationales, telle semblait être la tâche quotidienne de ces Esprits. Le tribunal de Landau, étant venu visiter les lieux hantés, y fut reçu comme le sont des gens dont on ne veut point que le temps ait été perdu ; c'est-à-dire par un magnifique redoublement de coups. En un mot, comme à Cideville, la maison *tombait en démence!* Et nous croyons difficile de lire les numéros du *Journal du magnétisme* qui rapportèrent cette série d'incidents (1) sans se figurer être de plain pied au milieu du livre si

(1) Numéros du 10 février et du 10 mars 1853.—Bien des faits de ce genre me sont suffisamment attestés.

philosophique et si chrétien de M. de Mirville, quoique, de part et d'autre, le point de vue soit tellement opposé (1).

Dans le numéro du 20 mai 1853, de ce même *Journal du magnétisme*, le docteur Justinus Kerner retrace l'histoire d'un Esprit frappeur de Dibbesdorf, dans la basse Saxe, et nous apprend, qu'en 1761 cet Esprit mit en révolution, par ses excès et par ses ruses, toute la population, renforcée des autorités accourues de fort loin pour assister à ses manœuvres.

Cet Esprit paraît être au docteur le premier de cette race ; mais, à ce sujet, sa science est grandement en défaut, et la leçon lui est faite par M. Hébert (*de Garnay*) qui lui démontre l'antiquité de ces sortes d'Esprits ; et certes, elle est beaucoup plus haute encore que ne l'exprime ce dernier opinant.....

Mais, à ce propos des Esprits frappeurs, lutins et tracassiers, nous jugeons opportun de citer quelques passages du professeur de théologie Thyrée, savant fort grave sur lequel se trouvent

(1) Signé A. Blanck et F. Sœhnée. Voyez, même numéro de février, un double fait plus singulier peut-être, à Montoillot, canton de Sombernon, Côte-d'Or.

appuyés, sans le souhaiter sans doute, MM. les écrivains du *Journal du magnétisme*.

Je le répète, ce théologien est souvent cité comme autorité dans la *Théologie mystique* de Schram, qui, de nos jours, est un livre classique; et, dans le cas dont il s'agit, Thyrée parle en expert. Il trône sur une pyramide de documents, des hauteurs de laquelle son enseignement se généralise.

« Les Esprits usent de divers moyens pour nous molester, dit-il; tantôt ce sont des bruits étranges, c'est un vain tumulte, et sans rien de plus; tantôt aucun fracas ne se fait entendre, mais ils se rendent visibles aux yeux des vivants; ou bien, quelques bruits annoncent leur présence avant qu'ils n'apparaissent. Dans ces circonstances diverses, les Esprits parlent ou gardent le silence.

« Quelquefois les vivants n'éprouvent de leur part d'autre molestation que l'expérience de ces bruyants phénomènes; mais, de temps en temps, quelques actes plus sensibles s'y ajoutent et les diversifient. C'est ainsi que ces êtres insaisissables arrachent les couvertures de la couche des gens qui goûtent ou espèrent goûter le sommeil; c'est ainsi qu'ils les tirent et les jettent

à bas de leur lit, qu'ils soufflent et éteignent leurs lumières, qu'ils bouleversent le mobilier de leur appartement. » (*P.* 94, *etc.*)

S'il s'agissait de rapporter un fait particulier, nous citerions Guillaume de Paris qui nous affirme qu'à Poitiers, sur la paroisse de Saint-Paul, en 1447, un Esprit se plaisait à briser les verres à boire et les vitres, en jetant des pierres qui toutes arrivaient à leur but sans jamais blesser personne (1).

Mais remontons plus haut encore, nous redescendrons tout à l'heure jusqu'à nos jours. Au bourg de Camon, non loin de Binghen, en l'an 858, les habitants eurent à souffrir, de la part d'un Esprit, les plus inconcevables variétés de vexations. Il commença d'abord par frapper aux portes et par attaquer les gens à coups de pierres, sans que personne pût le voir. Puis, bientôt, apparaissant sous figure humaine, il rendit des réponses ; il découvrit des vols, il fit considérer comme infâmes un certain nombre d'habitants ; il fomenta les haines et les discordes. Petit à petit, dans les environs, les chaumières et les ré-

(1) Bodinus, etc., p. 13, *id.*, analogue, voir Psellus, *de Dæmonibus*, chapitre : *Cur Dæmones timeant minas.*

serves de grain s'écroulèrent ou devinrent la proie des flammes. Cependant on observa qu'il s'attachait à une personne entre toutes, avec prédilection, afin de la tourmenter sans cesse, et que, n'importe où elle portait ses pas, il était là, toujours auprès d'elle! Il finit par brûler et réduire en cendres la maison de cette victime; mais sa rage ne pouvant s'assouvir tant qu'elle restait vivante, il eut l'art d'exciter contre elle le voisinage, et bientôt elle se vit accusée de crimes dont elle était innocente. L'impudence de son persécuteur alla jusqu'à faire soutenir que ce lieu n'était désolé qu'à cause d'elle seule, par les fléaux dont il était l'auteur. Enfin cette série de molestations et de désastres n'atteignit son terme que lorsque l'archevêque de Mayence eut cru devoir confier à quelques-uns de ses prêtres la mission d'aller chasser, par les exorcismes de l'Église, cet esprit de malheur (1).

(1) Une des propriétés *physiques* du fluide odique, s'il est l'auteur de semblables faits, ce serait donc de s'évaporer devant les exorcismes de l'Église romaine!... *Risum teneatis, amici*...

CHAPITRE XXIII.

Esprits, Extatiques et Tables, Doctrines et Faits.

Mais replions-nous sur notre époque, et ne nous occupons que du moment actuel.

Un ordre de faits, devenus vulgaires et assez analogue à l'un des phénomènes de Cideville, vient tout récemment d'étonner le monde, de lui donner à rire, de l'occuper et d'y répandre une sorte d'alarme. Il s'agit, on le devine, et déjà ma plume a dit le mot, il s'agit des tables tournantes et des tables animées. Que sont-elles? — Je commence par établir mon opinion sur ce très-grave sujet; je la ferai suivre des menues circonstances de plusieurs faits qui me sont acquis par expérience.

C'est bien réellement une intelligence, c'est un véritable et méchant Esprit qui fait mouvoir

et répondre les tables, ou les objets que l'on dit pénétrés par le fluide humain, et avec lesquels l'homme se met en rapport, soit en les touchant de sa personne, soit en dirigeant vers elles un acte de sa volonté. Quelle est donc la nature, quel est le résultat de ces pratiques, par lesquelles nous amenons les Esprits à converser avec nous, et d'abord au moyen d'un intermédiaire inanimé?

Elles sont, en définitive, vaines par elles-mêmes, et coupables dans leurs effets, ces pratiques; car elles nous mettent en commerce, soit avec les âmes des morts, ce qui donne à cet acte la nature des évocations, soit avec des Esprits de ténèbres qui ne se donnent, pour les âmes de ceux que nous avons chéris sur la terre, qu'afin de nous attirer dans le gouffre par la puissance de cette séduction.

Que si, d'ailleurs, nous voulons peser les réponses obtenues par la pratique de cet art maudit depuis des siècles, à quel but les voyons-nous tendre? A la destruction du christianisme; et ce but est constant. Que le démon se fasse ange de lumière pour engager avec nous ce commerce; qu'il attaque de biais la religion du Christ, ou qu'il lui rompe ouvertement en visière, c'est

avec la même et infatigable tenacité qu'il marche et avance vers ses fins.

Quelquefois, il est vrai, mais dans des cas fort exceptionnels, la vérité semble lui être arrachée de vive force et s'échapper en humiliants aveux, lorsque les expériences sont entreprises par des hommes de foi, lorsqu'elles s'accomplissent dans des conditions où le zèle et l'humilité de ces investigateurs se réunissent pour travailler au profit des vérités catholiques. Dans quelques-uns de ces cas il faut, il est juste, que Satan démasqué reste lui-même; Dieu l'y condamne. Et, lorsqu'il nous arrive d'assister au commencement de ce spectacle, il nous est difficile de ne point en soupçonner l'issue presque aussitôt, rien qu'à la lutte qui semble, de prime abord, accompagner la douleur et la honte de ses aveux...

En Amérique, nous dit l'auteur de la brochure du *Mystère de la danse des tables* (*M. le comte Desb. de Richemond*), les Esprits frappeurs et parleurs, dont les tables ont été l'un des premiers médiums, ont commencé par admettre dans son ensemble les principes de la morale évangélique. C'est un fait dont j'ai pu me convaincre dans les documents nombreux et inté-

ressants qu'il a eu l'obligeance de mettre à ma disposition (1). Il y avait encore, au dire de ces Esprits, quelques préjugés religieux à ménager, à droite et à gauche, et les gens habiles savent ne point trop effaroucher leur monde. Mais, quant au dogme, là ou ailleurs, ils songèrent à peine un instant à le respecter. La force de se contenir sur ce point leur manqua. C'est tout au plus s'ils en ont fait la feinte dans quelques circonstances délicates, et seulement afin d'entrer en propos. Nous voulons, à ce sujet, donner un échantillon de leur enseignement, nous qui avons connaissance d'un assez grand nombre de leurs leçons. Dans le dessein de faire saisir l'uniformité de leur plan, contre les habitants des différentes contrées de ce globe, nous citerons quelques-unes des réponses que M. Cahagnet obtint de sa collection particulière de médiums, désignés dans son vocabulaire sous le nom religieux d'extatiques. Car M. Cahagnet était du nombre de ceux qui n'avaient point attendu le débordement des faits tout similaires de l'Amé-

(1) Documents dus à la presse anglaise, à la presse américaine, etc., etc., et documents oraux, les plus précieux de tous, parce qu'ils sont le fruit d'une expérience froide et éclairée.

rique pour s'adonner au magnétisme transcendant, pour ouvrir des relations internationales entre la France, sa patrie, et le monde des Esprits, pour se livrer à cette partie de l'art magique que, depuis des siècles, la voix des peuples appelle du nom de nécromancie (1).

Soyons rapide et courons au but. L'une des âmes évoquées pour notre édification est celle d'un prêtre, d'un excellent prêtre! l'âme de M. l'abbé M..., qui avait, de son vivant, servi l'Église avec honneur. Adèle, l'un des meilleurs médiums de M. Cahagnet, l'évoque, et il se manifeste précédé d'une lumière qu'elle n'avait jamais vue jusqu'ici, si ce n'est pourtant devant l'âme de sa mère. Soyons attentifs. — Voulez-vous me répondre à quelques questions psychologiques? — C'est selon. — Avez-vous une âme? — Vous le voyez, j'en suis une.— Quelle forme a-t-elle?—Celle du corps.—Où va-t-elle après sa séparation du corps? — Dans des lieux célestes. — Qu'y fait-elle; boit-elle, mange-t-elle?—Elle y satisfait ses principales affections. — Y a-t-il des lieux bons ou mauvais? — Oui.

(1) Alph. Cahagnet, *Arcanes de la vie future*, 1848. — Même esprit dans le fameux livre Americ. Spiritualism by judge Edmonds and....

— Les mauvais sont-ils ce que les chrétiens nomment enfer? — Oui. — Y brûle-t-on, comme ils le disent? — Ils disent ce qu'ils ne croient pas. — Mais vous êtes prêtre, vous avez enseigné ces croyances? — Je n'ai jamais cru à ces choses. — Alors, que fait-on dans ces mauvais lieux; y souffre-t-on? — On y satisfait ses affections, *l'on s'y trouve heureux*, quoique ce soient des lieux de purification dans lesquels Dieu nous place, pour nous appeler plus tard près de lui, en nous pardonnant. — Y reste-t-on éternellement? — Dans les bons, oui, et non dans les mauvais. — Quelles sont les connaissances de l'âme dans ces lieux? — Celles qu'elle désire posséder, et qu'elle acquiert à son gré. — Que pensez-vous des talismans? — Il y en a de très-bons. C'est un don de Dieu, il faut les mériter. Mais il en est un qui les vaut tous, c'est de se placer sous la protection de Dieu avec pureté de cœur; aucun autre ne vaut celui-là.

Une autre fois, l'âme du fameux Swedenborg est interrogée; elle répond : Le soleil que vous voyez est le Dieu du ciel et de la terre. — Qu'entendez-vous par là? — Les Esprits n'en connaissent pas d'autre, et Dieu *n'a jamais été vu sous d'autres formes*. (*N*° 81, *p*. 189.) — Y a-t-il

plusieurs globes lumineux matériels, semblables à celui que nous nommons soleil? — Non; il n'y a qu'un seul soleil qui est spirituel, qui est le Dieu du ciel et de la terre, et qui éclaire tout ce qui existe. — Mais l'astronomie admet plusieurs globes lumineux comme centres du monde? — L'astronomie fait erreur; il n'y a qu'un seul foyer qui éclaire l'univers. Ce rond que vous appelez soleil n'est pas une terre, n'est pas un globe, ce n'est qu'un bien faible rayon du soleil spirituel qui pénètre sur terre à travers l'espace, *comme une chandelle placée derrière une porte où il y aurait une petite fente* (1). — Avons-nous déjà existé sur quelque globe avant d'apparaître sur la terre? — Avant cela, l'homme vivait dans un monde spirituel semblable à celui dans lequel il vit en quittant la terre. Chacun attend dans ce monde son tour d'apparaître sur la terre : apparition nécessaire, vie d'épreuve, il n'est personne qui s'y puisse soustraire.

Plus loin, Swedenborg établit que *les Esprits*, emportant avec eux leurs principales affections, ne sont pas totalement détachés de l'orgueil, *la plus grande lèpre qui ronge l'espèce hu-*

(1) P. 198, v. 1. Je cite le mot.

maine. Telle est la raison pour laquelle *ils veulent souvent paraître savoir plus qu'ils ne savent en réalité!* — Comment établir en termes plus clairs que nos célestes professeurs sont des Esprits de mensonge.

Enfin, le maître, l'exhibiteur de tous ces médiums, a rempli deux volumes d'extravagances, de leçons, d'instructions, de propositions et de négations où la morale alterne avec l'immoralité, selon le vent qui souffle. On lit, on s'égare, on se promène dans un paradis ennuyeux et grossier, sous forme de champs Élyséens. On y contemple des bienheureux qui consument leur temps en faits gastronomiques, des femmes qui amusent leurs loisirs aux raffinements de la coquetterie, des savants ou des ignorants qui se livrent à mille variétés d'études, et, qui le croirait, jusqu'à l'étude des langues!....

Quel magnifique encouragement au crime, sur la terre, de voir, en ces lieux, l'enfer même devenu le vestibule du paradis, donner à ses habitants plus de bonheur que cette vie terrestre! Et qui se donnera désormais la peine de lutter avec acharnement contre ses passions! A quoi bon! Quelle folie, du moment que les immondes et les scélérats reçoivent de la bouche des

Esprits la certitude d'avancer chaque jour, *dans la joie*, vers la félicité sans bornes dont jouissent les âmes qui vécurent ici-bas soumises à la pratique de la vertu la plus pure et du dévouement le plus élevé !

Jouissons, jouissons toujours, jouissons encore, jouissons sans cesse; jouissons, la coupe empoisonnée ou le poignard à la main; et jamais aucun châtiment ne nous atteindra, nous ne souffrirons jamais ! Peut-être, en arrivant là-haut, goûterons-nous de prime abord un bonheur moins vif que les victimes innocentes de nos crimes. L'accueil des premiers jours sera, nous pouvons le craindre, moins délicieux, moins expansif, moins cordial; mais ce sera tout ! La justice de Dieu ne va pas plus loin. Le Seigneur est si bon !

En vérité, je vous l'affirme; en vérité, jouir à tout prix, voilà quelle est la devise et *la religion des Esprits ;* l'analyse peut, à juste titre, l'appeler *la religion des scélérats ;* et les extatiques de la vieille Europe en ont dicté cet évangile, presqu'au moment où les médiums transatlantiques faisaient descendre, de leur ciel, cette loi nouvelle de la conscience sur le continent américain.

Mais, pour en revenir à notre expérimenta-

teur en nécromancie, ce qu'il ne faut point oublier, et il le répète :

« C'est qu'aucun de ses lucides n'a représenté Dieu autrement que par un soleil brillant (1). Aucun n'a voulu de l'enfer des catholiques; aucun n'a voulu du Christ pour le vrai et seul Dieu du ciel; les *Esprits chrétiens*, — c'est-à-dire ceux qui, *soi-disant*, vécurent dans le christianisme, — ainsi que les autres, *ont toujours été d'accord sur ce sujet* (2). »

Aucun n'a voulu du ciel des chrétiens ou de la complète béatitude d'une âme sans forme : ce souffle, disent-ils, qu'on ne peut comprendre sans une figure quelconque. Tous, au contraire, ont reconnu à l'âme la forme humaine; et ils ont fait de leur ciel une patrie universelle, divisée en départements qui se superposent l'un à l'autre et s'échelonnent dans les sphères du bonheur. Au sein de ce fortuné séjour, chaque individu conserve, afin de ne rien déranger au train de vie qui lui fut cher, les usages et les coutumes dans lesquels il se complaisait sur la terre.

(1) C'est le vrai dieu de l'antique idolâtrie. — Voir mon ouvrage : *Dieu et les dieux* ou *un Voyageur*, etc.

(2) Cahagnet, *id.*

Enfin, d'après ces blasphémateurs, le Christ n'était qu'un simple mortel; un homme qu'aucune différence de nature ne distinguait de nous; il eut à remplir une mission spéciale; il s'en est acquitté, puis il est rentré dans le sein de l'Éternel, comme nous y rentrerons un jour. (*P.* 146 *à* 257.)

Tel est l'enseignement que propagent les âmes évoquées! Ces âmes viennent-elles du ciel? Sont-elles des âmes? Ces mêmes intelligences ne sont-elles point précisément celles qui ont commencé par le langage des tables à se constituer en rapport avec la race des hommes?

Et cependant, dans les moments où ces Esprits de mensonge ont intérêt à couvrir *leur haine contre l'homme et contre le ciel sous un masque de morale et de religion*, ils se montrent plus sévères sur les faits de la magie que ne le sont de nombreux chrétiens, dont les uns ne veulent voir dans ces pratiques que des faits naturels et moraux, et les autres que d'innocents enfantillages. Mais, comme la fixité ne subsiste que dans le royaume du vrai, voyons un instant les Esprits parleurs varier sur un point où je veux les citer encore, avant de rapporter les réponses que j'ai moi-même entendu rendre par les tables.

Nulle mauvaise et criminelle action, peut-être, n'est défendue d'une manière plus formelle dans les Écritures, aucune n'est plus absolument maudite que le commerce des vivants avec les morts, que les actes de magie nécromancienne. Eh bien, l'on adresse à l'une des extatiques, ou médiums, de M. Cahagnet cette question : L'âme peut-elle à son gré visiter ses parents et ses amis? — Oui, quand elle est demandée *dans l'état nécessaire à être vue*, comme est votre lucide (*p.* 150 *et* 173); c'est-à-dire dans l'état de pureté!

L'instant d'après, on demande *à ces bons Esprits*, qui viennent de poser en termes d'une si folle audace leur parole contre la parole de Dieu : Pensez-vous qu'on puisse se rendre invisible pour plusieurs personnes à la fois? — Oui, par *des drogues* et des *pactes avec les mauvais Esprits;* mais il n'est rien qui déplaît tant à Dieu que ces choses, par lesquelles on peut faire tout le mal possible (1).

(1) P. 154, *id.*, M. l'abbé M.... à Adèle. Cette théorie est toute contraire encore à celle des explicateurs de la nouvelle école des incrédules, que nous allons rencontrer tout à l'heure. Elle admet, avec l'Église, les maléfices et les mauvais Esprits. *Tout royaume divisé périra!*

Adèle évoque M. D... et le questionne sur les miroirs magiques, dans lesquels les magiciens prétendent nous faire apercevoir le présent, le passé et l'avenir. — Celui-ci lui répond : « Ces genres d'expériences laissent toujours après elles des désagréments qu'on voudrait avoir évités quand il n'en est plus temps. Pour que ces miroirs aient une propriété générale et absolue, il faut être en rapport avec des Esprits ; *et ceux-ci vous font payer cher, plus tard, le peu de complaisance qu'ils ont à notre égard* (1) ! »

Un peu plus loin, la même question se répète sous une autre forme, et l'âme évoquée est priée d'exprimer ce qu'elle pense de ces miroirs. « Ils existent, dit-elle ; — Mais alors, quels sont les Esprits qui peuvent faciliter ces sortes d'opérations ? — *Les bons* et les méchants (2). »

Ailleurs, l'extravagant et téméraire novateur Swedenborg, — cette âme si pure, — est évoquée. Il arrive : « Je lui ordonne, *au nom de Dieu*, de se retirer s'il est un Esprit faux. Il s'avance. Pouvez-vous être remplacé par un mauvais Esprit ? Non ; tant que vous me désirerez

(1) Page 168, vol. I.
(2) Page 178.

avec l'*intention pure* de vous instruire, je viendrai. Si, au contraire, vous agissiez *avec mépris et autorité*, je ne viendrais pas; *un autre pourrait venir et vous tromper.* » (*P.* 173, *id.*)

Voici donc ici, voici ces mauvais Esprits, qui, tantôt brutalement ennemis de Dieu et de l'homme, savent se faire anges de lumière, afin de surprendre notre religion! Les voici qui semblent mettre leur voix à l'unisson de celle de notre Créateur; les voici qui, sous prétexte de respect à sa majesté, nous dissuadent de certaines pratiques que Dieu défend; comme si leur but n'était point de nous entraîner plus puissamment ailleurs à violer, *pour le bien de nos âmes*, des défenses que Dieu lui-même a posées. Mais, pour être conséquents, ne devons-nous point nous rire de toute prohibition divine, dès que nous avons l'impardonnable faiblesse de donner dans notre foi le premier rang aux Esprits qui osent supplanter la parole de Dieu par la leur?

Il y aura donc toujours et partout à lutter contre la souplesse et l'astuce de celui qui s'exprima par le serpent d'Éden, et dont les paroles savent se mesurer à l'intelligence, à la science *et à la foi* des pays où il se fait entendre. Aussi, dans les réunions composées de personnes habituées à

porter légèrement le joug de l'autorité religieuse, ou à vivre dans la même absence de catholicisme que la plupart des États de l'Amérique du Nord, ces Esprits se donnent-ils les coudées beaucoup plus franches que dans les contrées où règne la foi romaine.

Souvent même, dans ces pays chrétiens, dans ces assemblées chrétiennes, il semble que la justice divine les frappe précisément à l'endroit où ils pèchent. Il semble que la main de Dieu, tirant et raccourcissant leur chaîne sous les yeux attentifs de ceux qui les consultent, elle les oblige à parler le langage vrai qui caractérise et qui décèle les Esprits de ténèbres. Je puis me tromper à coup sûr, mais ce fait m'a paru surtout remarquable lorsque des expériences étaient tentées par des ecclésiastiques ou par *des personnes autorisées*, et que n'animait aucun motif de curiosité oiseuse ou coupable. Dieu bénit sans doute, dans ces cas fort rares, ceux que détermine le désir pur et sincère de reconnaître, de démasquer l'ennemi de l'Église, et de préserver de son attaque, soit leur troupeau, soit leurs frères.

RÉPONSES DES TABLES.

Je crois maintenant le moment venu de rapporter quelques réponses obtenues en ma présence des tables tournantes et frappantes ; les séances que je m'apprête à décrire ne sont point les seules où j'assistai. Cette fois, les acteurs et les témoins étaient : un archiprêtre, deux vicaires, un aumônier, un ingénieur des ponts et chaussées, ancien élève de l'École polytechnique et dans la force de l'âge. Enfin, c'étaient encore quelques autres personnes de ma connaissance intime; il est inutile de les désigner. Les trois séances où figurent, par moitié, ces divers expérimentateurs et auxquelles je participai, ne devaient rien avoir que de sérieux. Les doigts armés d'un crayon, je dressais mon procès-verbal *au fur et à mesure des réponses et des incidents.*

Trois guéridons servent à nos expériences. Trois prêtres assistent à la première. Ils n'ont vu de leurs yeux aucun fait de ce genre; ils doutent, et veulent voir. Quatre heures de l'après-midi viennent de sonner.

La table ne tourne qu'à regret, et après un

temps fort long. Elle s'arrête presque aussitôt.— Lève-toi sur deux pieds et frappe du troisième si tu consens à parler.— Elle reste immobile.— Si tu ne veux pas répondre, tourne. — Elle tourne immédiatement, et s'arrête. — Si tu persistes à ne rien répondre, tourne et conduis-nous à la porte.—Aussitôt fait que dit. La table accomplit deux ou trois révolutions sur elle-même, comme pour prendre son élan ; puis elle file d'une traite, en droite ligne, jusqu'à la porte *où elle semble nous pousser brutalement*. On ne dit guère aux gens en meilleur français : sortez ! Il est près de six heures; à huit heures et demie les mêmes personnes se réuniront.

Huit heures et demie sonnent. La table, longtemps réfractaire, refuse de tourner ou de répondre en frappant du pied. L'impatience s'emparait de nous, et nous nous disions : la présence de ces MM. les ecclésiastiques la paralyse. Tout aussitôt, lentement et spontanément, elle se lève et frappe un coup. L'Esprit est là !

Je traduirai les réponses par *oui* ou par *non*, selon le nombre, souvent varié, des coups que nous avons désignés à la table comme signe de convention. Lorsqu'elle répond autrement que pour nier ou affirmer, c'est en frappant de l'un

de ses pieds un coup, chaque fois que la récitation de l'alphabet amène la lettre qui entre dans la composition du mot.

Es-tu Esprit? — Oui. — Mauvais Esprit? — Oui. — Ton nom? — Elle reste immobile. A une séance antérieure, elle nous avait dit Diable, et pour nom particulier Rabba. — Aimez-vous le Christ? — Non. — Quand tu ne nous réponds point, — car notre table a des caprices de silence, — agis-tu d'après un mouvement de ta volonté; n'est-ce au contraire qu'impuissance? — Je ne le veux. — Y a-t-il dans le magnétisme animal de bons effets où les démons ne soient pour rien? — Elle reste immobile. — Aimez-vous la sainte Vierge? — Immobile. — Aimez-vous les hommes? — Oui. — Combien M. l'aumônier a-t-il de frères? — Deux; ce qui est vrai. — Dis son nom de baptême? — Elle dit André; une personne présente faisant observer que c'est Aimé, M. l'aumônier reprend : oui, mais André est l'un de mes noms; *l'on n'y pensait point.* — Ce que tu fais est-il magie? — Non. — Épelle ce que c'est? — Betymmo. — Ce mot a-t-il un sens? — Immobile. — L'âge de M. X...? — Trente-deux ans. — C'est juste, et les mois? — Immobile. — Lorsque tu tournes, est-ce sous l'action d'un fluide?

— Oui. — Es-tu soumise à notre volonté? — Non. — Si tu n'es pas soumise au diable frappe deux coups? — Immobile. — Épelle la puissance à qui tu es subordonnée? — Aiku. — Aimes-tu ce que j'ai dans la main? — Non; c'étaient des médailles de la sainte Vierge. — Aimes-tu la société de Saint-Vincent de Paul? — Non. — Où résides-tu? — Dans l'air. — Vos manifestations sont-elles pour notre bien ou pour notre mal? — Mal. — Te faut-il une permission pour répondre? — Oui. — Est-ce d'Aiku? — Oui. — Est-il un démon? — Oui. — De quel ordre? — Immobile.

Comme, depuis quelques instants, la table répond avec une vivacité croissante et presque fiévreuse, nous lui demandons : Es-tu le premier Esprit qui nous a répondu, en est-il survenu quelque autre? — Oui, je suis un autre. — Est-ce Aiku? — Oui. — Comment se dit chêne en latin? *Quercus*. — Où étais-tu lorsque, tout à l'heure, l'Esprit qui se disait habitant de l'air répondait si lentement? — *Infimo*. — Entends-tu par là les lieux inférieurs? — Oui. — L'enfer? — Oui. — Souffres-tu? — *Deux énormes coups* répondent : Oui. — N'as-tu pas habité la terre? Tu n'as pas été toujours Esprit? — Toujours Esprit. — Es-tu

l'Esprit qui faisait tourner la table, il y a quelques jours, devant moi, chez M. X...? — Oui. — Tu mentais donc en t'appelant Rabba? — Oui. — Si ta réponse à nos questions fut véridique, frappe deux coups; si tu as dit faux, trois coups? —Elle frappe trois coups.—L'aveu d'être menteur te coûte-t-il? — Oui. — Est-ce le pouvoir des prêtres qui te force à répondre? — Oui. — Tu es soumis au Christ? — Oui. — Connais-tu l'évêque de Samos? — Oui. — Son nom? — Forcade. — Les visions d'Adèle, extatique, ou médium, de Cahagnet, sont-elles vraies? — Immobile. — La lutte qui commence est-elle à proprement parler celle de l'antéchrist? — Oui. — Y a-t-il un enfer éternel, comme le disent les chrétiens? — Un grand coup dit : Non. — Le Christ est-il le fils de Dieu? — Un grand coup dit encore : Non.—Le Christ est donc un homme comme nous? — Immobile. — Ces dernières réponses auront bientôt leur rectification! Cette fois, et bien d'autres plus évidemment encore, la table dit ce qu'aucun de nous n'a dans l'esprit!

Depuis quelque temps, les coups sont frappés avec une singulière énergie, et partant de grands. La table qui se tait, quand bon lui semble, se lève *de temps en temps* comme un cheval

qui se cabre; plus d'une fois nous croyons qu'elle va se renverser. On peut dire que dans ses mouvements, dans ses hésitations, dans ses empressements, il y a une passion tantôt libre et tantôt contenue. Elle a de la physionomie, une accentuation visible et variée, *du sentiment.* On y sent une âme, un esprit. Plus d'une fois elle excite en nous un mouvement interne de terreur..... Il est minuit.

UNE OBSERVATION.

J'allais tranquillement procéder au récit de ma troisième séance, lorsque ma plume se sent arrêtée!

Eh quoi! mais vous y voyez mal, me crie-t-on; trop de zèle vous emporte, et la réflexion vous trouve en défaut! Pensez-y donc, vous ou votre médium, pensez-y donc; cet esprit que vous avez la générosité d'attribuer à la table, ce n'est autre chose que votre propre esprit répondant à vos propres questions. L'acte s'accomplit par l'opération d'un fluide qui s'échappe de vous, qui meut la table à votre insu, et qui la gouverne au gré de vos sentiments.

Car si le médium tombait sous l'empire d'un Esprit étranger, si cet Esprit s'en servait comme d'un instrument docile, si l'individu qui manœuvre la table, en un mot, n'était point tout uniment le traducteur de sa propre pensée, comment cet Esprit aurait-il assez souvent la même orthographe dans la dictée de ses réponses que celle de ce médium!...

Si je m'exprime en termes si positifs, c'est que des expérimentateurs ont rencontré des *médiums* dont l'éducation littéraire laissait considérablement à désirer. C'est que lorsque ces médiums faisaient épeler la table, les réponses qu'elle dictait, sous leurs doigts, portaient souvent le témoignage de leurs propres et incorrectes notions de l'orthographe? Exemple : Quelle heure est-il? demandait quelqu'un. — Ile aît trois eur, — répondait la table, dictant les mots comme on les voit écrits.

D'où ces investigateurs s'empressaient de conclure, dans tous les cas analogues, *et quelque surnaturelles que fussent les expériences*, que la puissance divinatrice et répondante émanait exclusivement du médium, qu'elle était purement humaine, et qu'aucune intelligence étrangère à celle de l'homme n'y prenait part. Sinon, com-

ment l'ignorance d'un médium déteindrait-elle sur les réponses d'un Esprit?

A cela deux mots de réponse.

Un mauvais Esprit n'est forcé par aucune loi de raison, de passer son temps à faire étalage de science et de supériorité. Nul motif ne l'oblige, il faut en convenir, à répandre dans nos intelligences une lumière pure et utile qui le trahisse. Quel est le dessein qu'il poursuit, le but qu'il se propose, sinon de nous égarer, sinon de nous illusionner! Mais que ce soit selon les règles, ou contre les règles de la science, peu lui importe à coup sûr, pourvu que le succès couronne ses efforts. L'habitude de ces Esprits, d'après l'expression d'éminents docteurs, n'est-elle point de ne jamais se montrer d'une manière claire et complète; n'est-elle point de cacher la queue lorsque les nécessités de leur œuvre les obligent à découvrir la tête?

Eh bien, sommes-nous assez difficiles pour trouver que, dans la riche variété des cas où la table manœuvre, le démon ne se manifeste pas suffisamment par le fond du merveilleux, par les effets extra-surnaturels, par le venin des doctrines, par les connaissances surhumaines qui sortent de leur action et de leurs réponses? Ayant

à cacher leur infernale nature, pour ne point épouvanter notre race, est-il étrange qu'ils se dérobent sous la gaucherie des formes, et qu'ils voilent leur effrayante supériorité sous les vices artificieux du langage? En un mot, ne restent-ils point bien complétement eux-mêmes, et ne se retranchent-ils point véritablement dans le fort de leur habileté, lorsqu'ils se servent, à leur guise, et selon la mesure de leurs convenances, des organes d'un médium; lorsque, pour manœuvrer, ils se bornent à l'emploi des facultés naturelles ou acquises de ceux qui ne se comportent que trop souvent à leur égard avec la plus coupable insouciance du danger?

Les Écritures nous annoncent des prestiges qui doivent un jour pervertir la presque totalité de la race humaine, et qui séduiraient jusqu'aux élus, si les temps d'épreuves n'étaient abrégés. Comment ces prestiges entraîneraient-ils dans le gouffre de l'erreur l'humanité presque tout entière, si, au lieu de déguiser le démon qui doit en être l'auteur, ils le faisaient tout aussitôt et partout montrer au doigt par le public?

Laissant de côté quelques objections, que

nous espérons mettre un peu plus bas en face de victorieuses réponses, poursuivons le cours de nos séances. Il suffit de les méditer avec quelque peu d'attention, pour qu'elles aident considérablement au succès de notre tâche.

Troisième séance, huit heures du soir. — La table interpellée se lève. — Un Esprit est-il dans la table? Oui. — Ton nom ? — Immobile. — Quelque puissance t'empêche donc de le dire? — Oui. — Va chercher ton maître, peut-il venir? — Oui. — Quand? — Dans trois minutes. — Elles s'écoulent. — Ton maître est-il là ? — Oui. — Est-ce par évocation que tu viens? — Oui. — D'où ? — De l'enfer. — Souffres-tu ?— Avec force et lenteur. — Oui! La table est levée sur deux pieds. On lui dit: Résiste à qui veut t'abaisser à terre... Le propre poids du petit guéridon devrait l'y ramener tout naturellement; j'essaye de le faire et je ne puis. Le pied fait entendre un craquement; il se brisera si je persiste. Elle s'abaisse. Quelqu'un lui dit alors : Adhère au sol. — Ayant un genou en terre et, de mes deux bras prenant mon point d'appui sur l'autre genou, je ne la soulève que fort médiocrement au-dessus du parquet, et avec grand

effort. Ces deux expériences, que je répétai plusieurs fois, ici et ailleurs, varient dans leurs résultats. Quelquefois la résistance est médiocre, quoique très-sensible. D'autres fois elle est nulle, ou presque nulle.—Aimes-tu le Christ?—Non. — La Sainte Vierge? — Non. — Est-ce pour notre bien, ou notre mal, que tu viens? — Mal. — Que signifie Betymmo, que nous a dit l'Esprit à la dernière séance? — Lucifer (1). — Est-ce dans une langue des hommes? — Oui, hébraïque.—Lucifer est-il ton chef? — Oui. — Es-tu soumis au Christ? — Oui. — Que signifie Aiku? — *Efomedeh.* — Tu mens? — Oui. — Aiku est-il le petit ou le grand Esprit? — Le grand. — Tu es éternel? — Non. — Dans combien de siècles cesseras-tu d'être? Frappe un coup par siècle. Elle frappe toujours; on l'arrête au 35e coup. — Tu mens? — Oui. — Le Christ est-il fils de Dieu? — Non. — Je t'ordonne de dire si, effectivement, tu le reconnais? — Oui. — Est-ce sincèrement? — Oui. — Es-tu forcé de l'avouer? — Oui. — Par puissance

(1) Nous donnons les réponses comme elles arrivent, et qu'elles se trouvent être fausses, ridicules ou vraies.

divine, ou diabolique? — Divine. — Le Saint-Esprit est-il Dieu ? — Oui. — Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont-ils trois? — Un. — Une des trois personnes s'est-elle faite homme? — Oui. — Laquelle? — Le Fils. — Reconnais-tu sa présence réelle dans l'Eucharistie? — Oui. — Reconnais-tu l'éternité des peines de l'enfer? — Oui. — Tu as donc menti, en disant que tu n'es pas éternel? — Oui; et à ce coup, elle se renverse presque. — Tu es condamnée pour orgueil? — Oui. — Pour révolte contre Dieu? — Oui. — Est-ce toi qui as tenté la première femme? — Oui. — Toi ou ta race? — Moi. — Est-ce sous la forme du serpent? — Oui. — Tout meurt-il avec l'animal? — Oui. — Dans l'homme, tout meurt-il? — Non. — L'âme est-elle immortelle? — Oui. — Reconnais-tu le Paradis? — Oui. — Le Purgatoire? — Oui. — Parles-tu pour notre bien ou notre mal? — Mal. — Mens-tu, en t'exprimant de la sorte? — Non. — Le centre de la terre est-il feu ou eau? — Feu. — L'Enfer est-il dans la terre? — Oui. — Change de pied pour frapper. — Elle en change. — As-tu souffert au moment de la mort du Christ? — Non. — Sa mort a-t-elle augmenté tes souffrances? — Oui.

— La table est agitée, et se lève sans commandement. Tiens-toi tranquille! — Elle s'arrête. — Est-ce par hasard que nous faisons le signe de l'évocation?—Non.—La vertu est donc dans ce signe? — Oui. — Es-tu donc irrésistiblement obligée d'obéir à ce signe? — Elle frappe, on ne peut plus faibles, les trois coups dont le sens est : Oui. — Est-ce par orgueil que tu frappes si bas? Frappe fort, pour t'humilier. — Elle frappe le oui très-fort. — Y a-t-il des gens qui, par eux-mêmes, empêchent la table de tourner? — Oui. — Les prêtres? — Non. — La présence de M. l'archiprêtre t'est-elle désagréable? — Oui. — Lève-toi sur un seul pied. — Elle essaye, et semblant d'abord ne le pouvoir, elle se prend à tourner avec rage; par suite de ces *manœuvres*, elle se trouve enfin posée sur un seul. — Es-tu du nombre des démons qui entrèrent dans le corps des pourceaux? — Oui. — Qui tourmentèrent la Madeleine? — Oui. Elle se lève spontanément! — Est-ce que tu veux t'en aller? — Non. — Mens-tu? Qui donc t'entraîne à te lever de toi-même? — Elle nomme une personne présente, celle qui sert de médium. — Est-ce amour ou haine pour elle? — Haine. — Frappe

trois coups en l'honneur de M. l'archiprêtre. — Elle frappe trois longs coups. — Y a-t-il un sabbat? — Elle se démène et frappe oui. — Tourne. — Elle pivote rapidement sur un seul pied, penchant toujours vers le médium, et si bien qu'elle se renverse. — Tu souffres donc plus? — Oui. — Quelle est l'heure où tu souffres le plus? — Elle frappe douze coups. — Pourquoi? — Nemitoeif. — Est-ce là plusieurs mots en un, et de l'hébreu? — Oui. — Est-ce un signe de ta haine d'être choisi pour médium? — Oui. — Aimes-tu les hommes? — Oui. — Aimes-tu mieux les femmes? — Oui. — Aimes-tu les femmes? — Non. — M. l'archiprêtre lui ordonne purement et simplement de rester tranquille, et de ne plus répondre, mais c'est en vain. Quelqu'un place sur la table un chapelet. — Ce chapelet te fait-il mal? — Oui. — Un scapulaire, un objet bénit est-il un gage de protection contre toi? — Oui. — Mens-tu? — Non. — Quelle est la meilleure heure pour t'interroger? — Elle frappe douze coups. — Une seule personne peut-elle t'évoquer? — Oui.

L'Esprit frappeur de la table répond en outre à quelques questions peu intéressantes en

elles-mêmes, mais d'où résulte la preuve de sa puissance de divination. Elle commet aussi, dans ses réponses, de lourdes erreurs, bien que la plupart me paraissent devoir être volontaires et *calculées*, à tel point ses facultés divinatoires sont évidentes (1).

En tout cas, je pense qu'on aura pu reconnaître, dans ce dialogue, le langage des Esprits de ténèbres. Leur voix mêle le mensonge aux vérités qu'une force supérieure les contraint à confesser de la manière la plus humiliante. C'est ainsi que le venin qu'ils distillent porte avec lui quelquefois son contre-poison; c'est ainsi que les démonstrations de leur intelligence et de leur pouvoir sont accompagnées de preuves accablantes de leur impuissance, et de leur dégradation, devant des volontés chrétiennes. En un mot, lisons, méditons les chapitres 22 et 23 de l'Apologétique

(1) Une singularité nous a plusieurs fois frappés dans le cours de nos expériences, dont je ne rapporte qu'une partie; c'est que, si la table s'était trompée sur le nombre des coups qu'elle avait à frapper, et qu'une personne fit cette observation *à haute voix* : non; c'était tel nombre de coups qu'il eût fallu; elle frappait aussitôt le nombre voulu comme pour se rectifier.

de Tertullien, et nous reconnaîtrons, à ne pouvoir nous y méprendre, les mêmes Esprits de perdition de qui ce grand homme s'écriait : ce sont les démons ! C'est par eux que les tables se livrent à la divination, comme à un exercice vulgaire et familier : *Per quos et capræ, et mensæ, divinare consueverunt*.

Nota. — Ces expériences, toutes surprenantes qu'elles paraissent, *ne sont rien* comparativement à une multitude d'autres qui me sont aussi magnifiquement attestées qu'un fait peut l'être. J'en dis autant de nombreux phénomènes démoniaques et modernes, bien plus incroyables encore. Le nombre et la qualité des témoins qui me les affirment, et qui consentent à subir l'épreuve de mes questions, me les rendent aussi certains que si je les avais vus. Tant d'ouvrages importants *rétablissent*, au jour le jour, la réalité de pareils faits, que je m'abstiens de citer d'autres autorités que celles qui ne répugnent point à se produire.

CHAPITRE XXIV.

Les phénomènes que nous appelons démoniaques sont formellement admis, *et attestés*, par une école de savants qui refusent de croire au démon.

L'évidence des faits extra-naturels a mis au pied du mur toute une école de gens plus ou moins graves, mais élevés, blanchis dans l'habitude de se rire du démon, et bravement déterminés à ne jamais y croire; peut-être parce que la croyance au démon assujettit un esprit logique à toutes les lois de l'Église! Il se rencontre au milieu de cette multitude un nombre assez considérable d'hommes de grande valeur, dans diverses branches des connaissances humaines; et plusieurs d'entre eux ont su conquérir dans le monde une réputation morale que je me reprocherais de ne point honorer. Mais je les plains de leur dangereuse erreur, contre laquelle je

milite, et j'espère ne m'écarter jamais des égards que je dois à leur personne! Du fond de mon cœur je puis me rendre ce témoignage, que mes adversaires sont mes amis. Si quelque violence involontaire s'échappe de ma plume, et rejaillit de la doctrine que je combats sur ceux qui la professent, je me condamne.

L'incrédulité naturelle de cette école s'est émue; elle s'est passionnée à l'aspect des merveilles dont l'Amérique est inondée, à l'aspect des merveilles dont les flots grossissants couvrent l'Allemagne entière; et qui, débordant à la façon d'une mer que son lit tourmente et soulève, se répandent sur le globe entier, envahissent la Grande-Bretagne, s'étendent sur toute la surface de la France, s'emparent de toutes les intelligences, et s'élèvent de plusieurs coudées au-dessus de quelques incrédulités naguère culminantes.....

Dans le principe, ces réfractaires ont ri; mais, leur arme quotidienne, la raillerie, s'est émoussée dans leur main : il leur fallait frapper sur un airain trop résistant. La foule, qui avait vécu dans l'habitude d'applaudir à la parole de leurs plus hardis champions, s'est tout à coup et vertement retournée contre eux; elle a refoulé le sar-

casme sur leurs lèvres. Elle les a sommés de voir; ils ont vu! — Elle leur a dit : Il faut que vous écoutiez avec nous, et devant nous. Écoutant, ils ont entendu. La négation dont ils avaient fait un abus fatigant n'étant plus admissible, ils ont cessé de nier les prestiges dont ils avaient, naguère encore, triomphalement établi l'impossibilité!

Bien plus, et que ne peut opérer une conversion radicale! ils sont devenus les narrateurs, les historiographes *de ces faits impossibles!* ils les ont appuyés de leurs plus vigoureux témoignages; qui donc osera les contester désormais? Non; plus ne nous est besoin ni de l'autorité des saintes Écritures, ni de la parole des Pères de l'Église et des théologiens, ni de l'orgueilleux témoignage des professeurs de l'art magique, pour faire sortir de ce formidable concert la démonstration de phénomènes que la routine de nos préjugés semble encore, je le confesse, rendre monstrueux de ridicule et repoussants d'absurdité!

Non! jamais homme inspiré de Dieu; jamais sorcier, jamais vieille femme au chef branlant et édenté, ne nous ont rien raconté de plus irritant pour nos préjugés, de plus blessant pour *le sens*

commun des incrédules, que les faits mêmes dont le récit et l'affirmation viennent aujourd'hui, de la bouche de ces incrédules, assiéger et marteler nos oreilles.

Sur ce point, qu'il eût été permis, il y a quelques mois, de considérer comme décisif, l'incrédulité succombe, elle est vaincue! et c'est là que le danger commence!

Le danger commence à ce point, parce que les phénomènes, que l'Église et l'opinion de tous les siècles ont qualifiés du nom de surnaturels, ne viennent y recevoir la lumière que pour subir, sous les artifices de langage de la fausse science, une métamorphose perfide.

La nouvelle école d'incrédulité religieuse se ravise et ne dit plus à ces phénomènes : Évanouissez-vous, visions décevantes; arrière, vous êtes un jeu de l'imagination, vous êtes néant!

Elle se retourne, fait volte-face, et s'écrie : Nous avons fait fausse route. Nous avions refusé de vous accueillir, parce que l'humaine imbécillité vous donnait pour générateurs des intelligences différentes de celle de l'homme, des forces étrangères à celles de la nature. Mais aujourd'hui que votre origine nous est révélée par l'observation, nous voulons être les plus empressés à sa-

luer votre existence. Vous êtes à nous, vous provenez de nous, vous êtes le produit de notre domaine, et le fruit même de nos entrailles ; l'homme et la nature vous engendrent ! Tout vient, tout sort, tout procède de nous. Rien n'est néant, si ce n'est ces Esprits Anges et Démons, que les religions et les superstitions appelaient vos auteurs et vos causes.

Les religions ont menti. Ces Esprits leur servaient de base, et leur base était une fable. Nous allons le démontrer tout à l'heure. Qui sera désormais assez simple pour courir abriter sa foi dans cet édifice de fictions ?...

Le plan de campagne de l'incrédulité *vaincue par les faits*, c'est donc celui-ci : Reconnaître *l'existence* et *la persistance* des phénomènes que nous *appelons* surnaturels. L'évidence le veut, elle y condamne. Il faut donc tout aussitôt construire à ces phénomènes une explication, c'est-à-dire les torturer, les dénaturer. L'opération se réduit, en définitive, à supprimer *tout être et toute action* placée entre l'intelligence humaine et celle de Dieu. La logique fait bientôt aboutir ce mouvement de la raison à nier Dieu lui-même au profit de l'orgueil humain. C'est là ce que nous saisirons un peu plus tard. Il ne

reste plus alors sur cette table rase qu'un seul Dieu : c'est l'homme, *c'est le tout complet de l'humanité.* La *religion* des Esprits, appélée à renverser toute religion, si ce n'est le catholicisme, doit donc s'abîmer elle-même dans son triomphe. Elle doit aboutir à ce point final, et cette dernière évolution est le chef-d'œuvre de son auteur. L'Esprit de malice et de ténèbres, le grand chasseur des âmes, fera nier Dieu, les anges et les démons, pour entraîner le genre humain dans le gouffre, où l'éternité des tortures est celle de son règne.

Prêtons une oreille attentive à ces dangereux explorateurs, dont la science et le talent me glacent quelquefois d'épouvante, parce qu'ils seront l'inévitable écueil des présomptueux et des faibles. Lorsque le cœur n'aura point pour boulevard une foi vraiment inexpugnable; lorsque la science, dégagée du travail des passions, n'éclairera point des purs rayons de sa lumière la raison de l'homme; lorsque la vaine curiosité de l'orgueil ou de la frivolité l'emporteront sur la prudence et l'humilité chrétiennes, l'homme sera perdu s'il écoute ces docteurs; il sera perdu s'il s'engage avec eux dans le dédale de leurs doctrines.

Reculons à temps! Ce labyrinthe est dessiné

sur les replis de l'immense serpent qui perdit nos premiers pères, et que nos ancêtres ont adoré (1). Combien est sage l'Église de Dieu lorsque, par la bouche de ses pasteurs, elle nous défend jusqu'à la moindre des pratiques qui engagent une portion quelconque de notre être dans cet épouvantable engrenage !....

Il s'agit donc de commencer par rapporter, à titre d'échantillon, quelques-uns des faits dont le récit et l'affirmation nous sont transmis de la bouche même de nos explicateurs. Rien ne sera moins étonnant pour nous que ces phénomènes; rien ne sera plus confirmatif de notre croyance; rien n'effacera d'une manière plus complète l'apparence de ridicule sous laquelle il était quelquefois difficile de ne point exposer aux yeux du public les récits de théologiens et de sorciers dont j'ai eu le courage d'appuyer et de colorer les pages de cet opuscule.

(1) Le monde adora le démon *sous la forme même du serpent.* Il y eut le culte du serpent, comme le culte du soleil, l'ophiolatrie et l'héliolatrie, qui se livrèrent combat et se confondirent en s'embrassant, au milieu de la lutte. Nos vieux druides s'appelaient eux-mêmes les serpents. — Voir mon livre tout récemment publié, *Dieu et les dieux, ou un Voyageur chrétien*, etc., etc.

Le système d'explication de ces incrédules suivra leur narration, et sera rapidement suivi de quelques-unes des paroles par lesquelles la foi, aidée de la saine raison, brise les armes du faux raisonnement qui la cherche pour la blesser.

L'ouvrage principal, d'où je laisserai sortir les faits et les raisonnements les plus singuliers, a pour titre : *Philosophy of mysterious agents*... Il a pour auteur E.-C. Rogers; pour millésime, 1853; et c'est dans la ville de Boston, c'est au cœur des Etats-Unis qu'il a vu le jour (1).

La première scène se passe le 5 avril, en présence du professeur Wells, de Cambridge, de B.-K. Bliss, de W. Bryant, et de W. Edwards, chez Rufus Elmer, à Springfield. M. Hume est,

(1) Les efforts de ce savant américain concordent merveilleusement avec la théorie d'un écrivain français (1853 daté de 1854) anonyme, et se disant un homme qui n'a pas perdu l'esprit. L'Américain est plus nerveux, plus clair et plus complet que notre spirituel compatriote..... Je devrais nommer encore une foule d'écrits que j'ai parcourus, et dont je m'abstiens de citer un assez grand nombre, composés pour ou contre la question. — A review of the spiritual manifestation, read before the congregational association of New-York and Booklyn, by Ch. Beecher, New-York, 1853.

d'après le système de M. Rogers, le médium, ou plutôt *la cause de l'action* qui s'opère, et dont une table *semble être* le héros.

La table, dit le procès-verbal, signé des quatre témoins ci-dessus nommés, se meut dans toutes les directions et avec une grande force ; nous ne découvrons aucune cause apparente de ce mouvement. Elle s'avance sur nous et nous repousse de plusieurs pieds, assis que nous sommes dans nos fauteuils.

MM. Edwards et Wells, qui la saisissent, luttent sans avantage contre le pouvoir invisible qui l'anime. Pressée sous les mains d'un cercle de personnes, elle s'élève en l'air et y flotte pendant quelques secondes.

The night side. Cité ailleurs. Table turning, the devil's modern master piece, by the Rev. N. S. Godfroy, London, 1853. Table talking by the Rev. E. Gillson London. Talking to tables a great folly, or a great sin, by the Rev. W. G. Magee Bath, 1853. Table turning and table talking containing, etc., London.... Spirit rapping.... London.... Je veux nommer, au milieu de ce fatras d'ouvrages bons ou mauvais, une petite brochure très-raisonnable, fort bien faite, et intitulée : Examen raisonné des prodiges récents d'Europe et d'Amérique, par un philosophe; Paris, 1853, etc., etc., etc.

M. Wells s'asseoit sur la table, que nulle autre personne ne touche ; la table le secoue avec une singulière énergie ; puis elle se lève sur deux pieds, et s'y maintient en équilibre l'espace de trente secondes.

Trois personnes s'étant assises sur la table, celle-ci les promène dans des directions variées. Mais un autre phénomène accompagne celui de la table ; car de temps en temps un choc puissant se fait sentir, le plancher tremble ; il semble que l'action d'un tonnerre lointain remue, ébranle les tables, les siéges et les objets inanimés de cet appartement, que nous sentons frissonner.

M. Hume, qui nous sert de médium, nous supplie fréquemment de lui tenir les mains et les pieds. — Un flot de lumière nous environne, et nous nous sommes assurés contre toute surprise. (*P.* 81, 82.)

Voilà le fait dans la sécheresse de son analyse ; mille autres, et de beaucoup plus étonnants encore, le corroborent et le confirment....

Dans les années 1849 et 1850, quelques-unes des maisons les mieux habitées de New-York furent obsédées par une singulière puissance, qui paraissait s'en réserver et s'en approprier des parties entières. L'agent invisible défendait à

qui que ce fût de toucher à certains objets qu'il semblait se consacrer. Aussitôt qu'un téméraire s'y essayait, un bruit strident et fort accompagnait une sorte d'éclair, et la puissance mystérieuse le frappait vigoureusement; on eût dit qu'elle le martelait de coups de poings invisibles.

De temps en temps elle s'emparait des membres de la famille, et les rapprochait les uns des autres comme des gens qui cherchent à se frapper. Tous, aussitôt, ils recevaient à la fois des coups qu'on ne voyait aucun d'eux porter. (*To strike one another, in an unseen manner, simultaneously.*) Les femmes ne savaient plus s'embrasser entre elles sans éprouver, à l'approche de leurs bouches, comme un baiser de feu, sans se figurer sentir leurs lèvres effleurées par les lèvres d'un Esprit. Quant aux pauvres petits enfants, nul d'eux n'osait plus donner à sa mère le tendre adieu du bonsoir.

En un mot, le mystérieux agent semblait déployer un esprit de malice fort remarquable. (*A great Deal of cunning*). Si, par exemple, la maîtresse céans s'exemptait de respecter les règles qu'il avait établies; si elle s'avisait de transmettre des ordres à ses domestiques au moyen d'un tube métallique communiquant avec les

étages inférieurs, elle était sûre de recevoir à la face un coup assez violent pour la faire chanceler; et, tout aussitôt, un éclair railleur lui caressait le visage...

Le narrateur, l'explicateur de ces faits, se tire bravement des difficultés de la position en faisant tous les honneurs de ces phénomènes simultanés et exceptionnels, à l'électricité *naturelle*, à l'électricité *toute seule*.

Le professeur Loomy, qui visita ces différentes maisons, prétend que ce capricieux fluide devait se dégager par le frottement de pied des gens, sur le tapis de la maison. Mais pourquoi pas tout aussi bien dans les autres maisons voisines et pareilles, pourquoi pas depuis, pourquoi pas avant? Pourquoi pas encore? Est-ce que les mêmes causes n'engendreraient pas toujours les mêmes effets, en Amérique?

Ce sont des électricités, vous plaît-il de nous dire. J'y consens, ma foi, de grand cœur; mais ce sont alors des électricités mises en œuvre par de malignes intelligences. Ce sont des (*cunning*) électricités railleuses, ainsi que les dénomme si justement M. de Mirville. Prétendre nous les assigner comme des électricités naturelles et régulières, ce serait vraiment être par trop railleur!

Mais écoutons bien, écoutons mieux.

Matteuci vient de découvrir une force invisible et différente de l'électricité. Elle émane du corps, et toute substance résineuse ou vitrée lui sert aussi facilement de conducteur que le métal. MM. Lafontaine et Thilorier ont fait la découverte d'un agent tout à fait semblable ; et, dans cette voie largement ouverte au génie, M. le chevalier de Reichenbach se trouve avoir eu le même bonheur de rencontre que ces messieurs.

Eh bien, cet agent nouveau venu, l'Od,—mais qu'importe son nom, — voilà, nous est-il crié des quatre coins de l'horizon, voilà le coupable, voilà le grand coupable des faits et gestes dont on incriminait l'électricité, ou le démon.

Le voilà! Mais, pourtant, quelque nécessité pressante qu'il y ait à découvrir un coupable qui ne soit pas un mauvais Esprit, je n'ose m'en prendre encore à ce nouvel éclos, que nous jugerons plus pertinemment tout à l'heure. Résignons-nous cependant à en convenir : ce seraient des effets naturels un peu trop surnaturels, que ceux qui auraient, à toutes les époques de ce monde, attendu l'invasion des faits incontestablement diaboliques, au sens des hommes les plus clairvoyants, *pour commencer à se pro-*

duire. La nature ne procède point dans ses opérations par de pareils soubresauts; elle ne s'arrête point tout à coup pour sauter à pieds joints par-dessus des siècles; sa marche est régulière, et ses exceptions mêmes ont des allures *prévues, parce qu'elles sont réglées.*

Mais si nous trouvons quelque charme à suivre notre explicateur, avançons et cherchons quand même avec lui dans le jeu, dans le dérangement de notre organisation, *et dans la force universelle*, c'est-à-dire toujours dans la simple nature, le secret de tous les phénomènes qui nous étonnent sous le titre d'extra-naturel.

Allons plus loin sous sa tutelle. Produisons quelques désordres artificiels dans le composé de notre être; et, recette en main, nous engendrerons à volonté, non point les simples phénomènes d'hallucination que le délire enfante, mais ces grands et prodigieux phénomènes que l'Église et le sens commun n'avaient osé, jusqu'à ce jour, attribuer qu'aux Esprits de ténèbres.

Vous voudrez, je le suppose, voir apparaître devant vos yeux le spectre de tel individu comme une réalité vivante. Rien de plus facile, si vous croyez l'explicateur. Il suffit de vous représenter cet individu de telle sorte que sa forme s'imprime

et se grave dans votre esprit. Hâtez-vous, dès que vous y êtes, de brûler dans une chambre une certaine combinaison de narcotiques dont on vous dictera la formule. Il ne vous reste plus, après cela, qu'à fixer les yeux sur les spirales de la fumée qui s'élève au-dessus du réchaud, vous y apercevrez, comme vivante, la personne dont vous recherchiez la présence. Mais ne vous étonnez point de lui voir revêtir l'apparence vaporeuse d'un fantôme! vous pouvez néanmoins converser avec elle; et, chose étrange, lorsque vous approcherez de ce spectre, il vous semblera que vous marchez contre *un vent* dont la violence vous repousse et vous contraint de reculer.

Que si deux personnes, frappées de la même impression, se livrent toutes deux à la même expérience, elles verront toutes deux le même objet, elles éprouveront une sensation entièrement pareille! C'est là, nous dit l'auteur, un des secrets de la magie noire. Mais ce spectre n'est que le résultat d'une action nerveuse; il n'existe pas au dehors, c'est-à-dire qu'il est purement subjectif, malgré sa physionomie tout objective...

En vérité, ces pures et simples visions ne sont point rares, et nous y croyons plus facilement qu'à toute autre, lorsque le fantôme ne se mani-

feste pas au même instant, *sous une forme identiquement pareille*, à deux ou à plusieurs personnes réunies. Nous savons assez quel monde vivant et fantastique l'imagination peut créer et susciter dans un cerveau qui se trouble. Mais nous ne pouvons ignorer, non plus, les secours que la magie et que la témérité sacrilége savent tirer des fumigations, ou de l'usage de certains composés, dans les pratiques divinatoires. Cette fumée, ces émanations rappellent les usages de maints temples païens, où elles s'élevaient accompagnées *de formules sacramentelles;* et l'histoire a constaté que les démons y rendaient des oracles. Or, tout à coup, et partout, ces oracles *fort étonnants* devinrent et restèrent muets en présence de quelques chrétiens qui leur portaient défi. A cette époque de ferveur, la simple présence d'un chrétien tuait donc l'infinie puissance de l'imagination chez les idolâtres!

Plutarque, ainsi que le rapporte lui-même notre intrépide explicateur, affirme de la Pythie de Delphes que « ses réponses, quoique soumises au plus sévère examen, n'ont jamais été trouvées fausses ou incorrectes. Au contraire, vous dit-il, et les vérifications qu'on en a faites ont rempli le temple de dons qui affluaient de

tous les points de la Grèce et de l'étranger !... »

Eh bien, Plutarque est-il dans le vrai ?... Vous paraissez le croire, et je suis assez d'humeur à vous l'accorder. Mais, pour vous, l'art de la divination dépend d'une fumée dont les poumons s'enivrent ! Ou bien, et vous le soutenez ailleurs, il naît d'une composition, c'est-à-dire d'une pilule ou d'une potion, que l'organisme absorbe et qui l'exalte. Fort bien, vraiment ! Un breuvage fait un prophète, et le don de voir n'est plus que le résultat d'une folie ! Dieu, qui pourtant ne livre point sans motif ses secrets, cesse d'être le maître de l'avenir ; vous le lui arrachez des mains, vous les mettez au pillage ; ou plutôt, l'avenir traîne à terre ici-bas, renfermé comme le métal dans je ne sais quel minerai, dans je ne sais quels ingrédients ! Un pharmacien l'y ramasse ; il le manipule, vous avalez ce spécifique, et dans votre estomac qui le digère, ô miracle ! la vérité sort d'une drogue !.....

Il faut désormais qu'un catholique ait bien du front s'il ose vous appeler incrédules !

Mais revenons, par le plus court, aux Pythies du temple de Delphes. Ne sont-elles pas de ces filles que l'Écriture nous dit être possédées par un Esprit de *Python* ? Qu'est-ce donc, s'il vous

plaît, qu'un Esprit de Python? C'est un démon, nous dit l'Église. Il est vrai que les chrétiens seuls ont l'habitude de la croire. N'ayant pour nous que l'Église, et la raison ce nous semble, laissons le reste à qui veut le prendre, et courons choisir d'autres exemples.....

La maison où réside le père de mistriss H..., la fameuse voyante de Prévorst, dit le docteur Kerner, fait partie d'une ancienne cathédrale Depuis longtemps *une suite de locataires*, l'un après l'autre, y entendaient des bruits inexplicables. C'étaient des coups frappés sur les murailles et sur le fût des tonneaux de la cave; c'était une série de notes musicales; ou bien, une pluie, une grêle de gravier venait battre le sol, et de temps à autre, on rencontrait dans l'intérieur le spectre ambulant d'une femme.

Dans la chambre de ce malheureux père, l'oreille était assez fréquemment surprise par le bruit de personnes allant et venant ; d'autres fois elle était agacée par je ne sais quel tintement de verres..... Molesté par un animal inconnu qui venait sans façon s'asseoir sur ses épaules, ou s'accroupir sur son pied, le pauvre homme, le père de la voyante, cette fille qui naturellement était un ange de douceur et de bonté, finit par

déserter cette chambre maudite. Mais, jour et nuit, l'escalier retentissait d'un bruit de pas marqués par des êtres invisibles ; les coups pleuvaient sur la muraille et fatiguaient la cave. Vous arrivait-il de sortir, vous vous disiez en interrogeant les sons : oh ! les coups partent à coup sûr de l'intérieur ; et, si vous rentriez, c'était pour jurer vos grands dieux qu'ils ne pouvaient provenir que du dehors. Avec quelque surcroît de précautions, avec quelque art que la défiance et la peur s'ingéniassent à clôturer la porte de la cuisine, eût-on poussé la prévision jusqu'à la lier avec des cordes, le lendemain matin elle se trouvait ouverte. On se précipitait, afin de surprendre son moteur, aussitôt qu'on l'entendait se fermer ou s'ouvrir, mais tout empressement restait inutile ; l'œil, au milieu de ces évolutions, ne pouvait saisir aucun agent visible. Quelqu'un cependant fendait du bois dans la maison ; quelqu'un frappait sur les différentes pièces de la vaisselle ; quelqu'un faisait petiller et craquer les fagots, qui semblaient s'embraser sur l'âtre du four et le préparer à ses fonctions ; mais, si vivement qu'on se hâtât pour faire usage de ses yeux, ce quelqu'un n'était plus personne !

En un mot, ces bruits n'affectaient point uni-

quement l'oreille des habitants de la maison, mais les gens du dehors s'arrêtaient, étonnés de les entendre; et pour surcroît de merveilleux, dans l'intérieur, à tout bout de champ, le premier venu se heurtait à la femme-fantôme. (*P.* 276.)

Avant de recevoir des mains de l'école d'incrédules que nous étudions l'explication de ces phénomènes qu'elle nous atteste, quittons le docteur Kerner et recueillons, de la bouche de ses adversaires d'un nouveau genre, l'un des étranges et nombreux épisodes du moulin de Willington.

Deux jeunes filles ignoraient que cette fatale habitation fût hantée par des Esprits; elles venaient donc paisiblement de s'y établir.... Mais, de prime abord, elles furent surprises par des bruits qui leur donnèrent lieu de croire à une invasion de malfaiteurs. Bientôt cependant elles se rassurèrent, après avoir constaté par leurs recherches que nul vivant n'avait ouvert ou forcé les clôtures. Et ce fut là leur première journée.

Une autre fois et de nuit, leur lit, violemment agité, leur interdit le sommeil; leurs rideaux furent secoués; puis, soudainement relevés comme avec une corde; et, la nuit d'après, ces rideaux ayant été retirés, la chambre, éclairée

par une faible lueur, leur permit de discerner une substance vaporeuse et de couleur grise, tirant sur le bleu, qui parut sortir de la muraille, vers le côté de la tête du lit. Cette vapeur traversant le bois de leur couche et se montrant sous forme humaine, s'arrêta, se pencha sur elles. On frissonnerait à moins ! Que leur voulait-elle donc ? C'était une femme dont le corps entrait dans les appartements et en sortait portes closes ; et le visage de cette femme était sans yeux ! Elles le virent, et le virent distinctement.

D'autres fois, il est vrai, le spectre visiteur apparaissait avec la configuration d'un homme; mais encore cet homme se présentait invariablement sans tête. A plusieurs reprises on avait clairement vu ce même fantôme, imprégné de lumière, comme suspendu et semblant faire une pose au-dessus du puits de la maison....

Cependant ces apparitions étranges, et les molestations qui les accompagnaient, avaient cours depuis fort longtemps déjà, mais d'une manière intermittente, et quelquefois d'assez longs intervalles les séparaient.

Guidé par les anciennes chroniques du voisinage, le propriétaire de la maison, M. Procter, se mit sur la voie des enquêtes et finit par dé-

couvrir un vieux registre (1). Il était consigné sur les pages de cet intéressant volume que, *deux cents ans auparavant*, les mêmes phénomènes avaient répandu la même épouvante dans une vieille masure, construite sur le même emplacement que le moulin (2).

Voici donc une série de faits bien formellement énoncés, bien franchement admis et formulés, par des auteurs dont la croyance est *en dehors de celle que des prêtres enseignent;* par

(1) Plusieurs de ces faits sont la confirmation du livre *Loca infesta*, etc., du fameux théologien Thyrée, p. 263.

(2) The night side of nature, vol. II, p. 348. Or ghost and ghost seers. By cath. Crowe, London, 1852, p. 263. — Je consens à me renfermer, si on l'exige, dans la multitude de ceux qu'admet et que s'efforce d'expliquer E.-C. Rogers : Philosophy of mysterious agents, Boston, 1853. C'est l'un des plus rudes lutteurs; et, tout ce que je réfute peut s'appliquer à ses systèmes. — In undertaking to treat of the phenomena in question, I do not propose to consider them as supernatural; *on the contrary.* I am persuaded that time will come when they will be reduced *strictly* within the bounds of science, p. 11. — That there does not exist a greater interest, with regard to this question in the mind of man, arises partly.... from the hard and indigestible food upon which his *clerical shepherds* pasture him, p. 12. The night side, 1852.

des savants qui s'attachent à suivre invariablement *le contre-pied* de la foi des catholiques et des magiciens.

Mais, parmi cette myriade de phénomènes de même nature qui m'environnent, qui me pressent, qui m'assiégent, et qui, de la part de tous les constructeurs et architectes de systèmes imaginables, viennent m'importuner pour que je leur accorde un petit coin de place dans mon livre, il en est quelques-uns encore auxquels mes pages donneront l'hospitalité, avant que j'enregistre les prétendues explications qui leur décernent le droit de cité dans l'empire des faits purement humains et naturels. Prêtons encore une oreille attentive.

Un personnage, à qui sa position imposait le devoir de donner l'exemple de solides vertus, menait une vie tant soit peu mondaine et dissipée, et chaque jour son âme allait s'éloignant de Dieu....

Un soir, rentrant à son heure accoutumée, il se dirige vers son escalier, et, jetant les yeux du côté de sa chambre à coucher, il tressaille de surprise en y apercevant la lumière de plusieurs flambeaux. D'une voix mécontente il appelle son domestique, et lui reproche son imprudence :

Jamais on ne nous convaincra, n'est-ce pas, qu'il est possible que le feu prenne à une maison? Eh bien, puisque vous y tenez, c'est bon; continuez et n'oubliez plus dorénavant d'allumer, comme ce soir, en mon absence. — En votre absence! monsieur; mais que monsieur veut-il dire? Monsieur n'est-il point rentré devant moi tout à l'heure? Monsieur n'est-il pas, il n'y a qu'un instant, rentré dans sa chambre? Ne l'y ai-je pas suivi pour allumer? Ne lui ai-je point parlé, et ne pouvant obtenir un mot de réponse de monsieur, ne suis-je point redescendu tout étonné? Monsieur, sans doute, est préoccupé; je pense qu'il oublie....

Mon personnage, cependant, sent s'échapper le peu de patience dont il dispose. D'une main vive il ouvre sa porte, et, d'eux-mêmes, ses yeux vont droit à son fauteuil. O surprise nouvelle! quelqu'un l'occupe et c'est lui! Il se voit, il se contemple; il reconnaît de la manière la plus distincte un autre lui-même, gravement assis à sa place. Que dire et que faire?...... Cependant le taciturne fantôme dont la physionomie, le costume, et l'allure, ont trompé le domestique, qui l'a pris pour son maître, le taciturne fantôme se lève, passe à côté de lui d'un front morne

et sévère, franchit lentement le seuil de la porte et disparaît....

Tout tremblant, notre personnage se tient pour averti. C'en est fait, se dit-il, je vais mourir!.... Mais il ne mourut point. Tout au contraire, la vie lui revint à l'âme; il se rapprocha de Dieu (1).

Observons-le bien, l'auteur anglais dont je m'approprie les recherches, pour le moment, a le soin de m'apprendre que, dans la discussion à laquelle il se livre, les faits s'appuient sur un nombre considérable d'autorités allemandes. Ce sont *les docteurs* Kerner, Stilling, Werner Eschenmayer, Ennemoser, Passavant, Schubert, van Meyer et tant d'autres. L'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne, viennent donc de mille côtés, dans mes pages, réunir et concentrer leurs témoignages sur la vérité, sur la réalité des phénomènes dont l'examen nous occupe et nous agite! Les faits sont vrais, nous crie-t-on de tous côtés; ils sont vrais mais c'est tout, et les Esprits n'y ont aucune part!....

Cependant, que notre oreille ne se fatigue

(1) The night side of nature. Or ghosts and ghosts seers. London, 1852, vol. I, p. 182.

point encore de sa complaisance! L'étude de ces phénomènes est d'un puissant intérêt; et le même auteur garantit l'authenticité parfaite de celui que je m'apprête à rapporter.

Je ne connaissais jusqu'ici que des vies de saints qui m'offrissent des exemples de ce dédoublement de personnes, rendues présentes à la fois en des lieux différents!

Un aide-chirurgien de Glasgow avait entretenu de coupables liaisons avec une jeune servante, et la pauvre fille vint tout à coup à disparaître. Mais le vent n'était point au soupçon, personne ne conçut l'idée d'un crime; il n'y eut donc à chercher aucun criminel. On supposa que la pauvrette était allée cacher son malheur dans le lointain favorable de quelque retraite; aucun magistrat n'eut à froncer le sourcil.

Il est bon de dire que près de quatre-vingts années se sont écoulées, depuis l'époque où nous nous plaçons. Cette observation me dispense d'expliquer que la ville de Glasgow ne ressemble plus guère aujourd'hui à ce qu'elle était alors. Le jour du sabbat, — on entend par là le dimanche, — s'y faisait observer, en ce bon vieux temps du protestantisme, avec une rigueur vraiment puritaine. Mal en eût pris, par exem-

ple, aux gens de cette génération, de se laisser voir dans les promenades, ou dans les rues, à l'heure du service divin! Des inspecteurs spéciaux promenaient dans les lieux publics leurs yeux d'Argus; et, dès qu'un délinquant osait enfreindre la règle pieuse, son nom venait grossir une liste fatale.

A l'une des extrémités de la ville se déroule une vaste et silencieuse prairie, aboutissant à la berge septentrionale de la rivière : c'est la promenade favorite des rêveurs!... Le monde aime à rêver dans le Nord! On la nomme la pelouse (*the green*).

Or, par une belle matinée de dimanche, les surveillants de la piété publique, après avoir traversé toute la ville, et poussé leur reconnaissance jusqu'à la limite la plus basse de la pelouse fermée par un mur à cet endroit, y aperçurent un jeune homme tristement étendu sur l'herbe tendre.... C'était l'aide-chirurgien de notre connaissance, et qui leur était parfaitement connu...« Comment! monsieur, mais vous n'ignorez point à quel jour nous en sommes de la semaine, et vous vous exemptez d'aller, avec les saints, prier Dieu dans son temple? Libre à vous, monsieur; libre à vous; — mais votre

nom doit figurer sur notre liste.... » Et le nom d'y prendre sa place !

Cependant, le jeune homme se garda de proférer un seul mot d'excuse ! « Je suis un grand misérable, dit-il en se levant ; tenez ! là-bas, regardez au fond de l'eau !... »

Traversant aussitôt un tourniquet, qui divisait le mur en deux parties, il atteignit un sentier qui serpente le long de la rivière, et se dirigea vers la route de Rutherglen.

Les inspecteurs le virent passer de l'autre côté de ce tourniquet ; mais, ne comprenant point encore le sens de ses paroles, ils s'acheminèrent vers le bord de l'eau.

Le cadavre d'une femme y frappa leur vue ; et ce ne fut point sans quelques difficultés qu'ils parvinrent à le ramener sur la rive. Quelques personnes accoururent cependant à leur aide ; et, portant la morte à bras, on la reconduisit en ville.

Il était comme une heure après midi !... Et, au moment où ce groupe allait traverser les rues, la route leur fut barrée par la foule des fidèles qui descendaient les marches de l'un des principaux temples. Les inspecteurs s'arrêtèrent un moment, afin de livrer passage à ce torrent ; mais en levant les yeux que virent-ils !

Ils virent l'aide-chirurgien lui-même, celui qu'ils venaient de voir ailleurs. Ils l'aperçurent environné de la foule, et franchissant avec elle le seuil du lieu sacré, pour en sortir! Le jeune homme se garda bien d'approcher d'eux....

Cependant, un ordre d'enquête ayant réveillé tous les souvenirs, au sujet de la femme noyée, elle fut promptement reconnue pour être la jeune servante dont la disparition n'avait jadis inquiété personne.

Elle était grosse, et un instrument de chirurgie, encore embarrassé dans ses vêtements, avait servi à lui porter le coup mortel.

Les liaisons coupables du jeune homme revenant de toutes parts à l'esprit, les soupçons se formèrent d'eux-mêmes et grossirent! En outre, la parole des inspecteurs ne tarda guère à prêter aux mauvaises dispositions du public le point d'appui le plus formidable; car ils se firent un devoir de rapporter leur rencontre, en plein jour, avec le jeune chirurgien, qui leur était parfaitement connu; ils répétèrent la douloureuse accusation qu'il avait portée contre lui-même! Le malheureux fut donc arrêté et mis en jugement.

Cependant, de quelque poids accablant que

fussent les préventions, soutenues de l'opinion de la ville entière, l'impartiale sentence du jury le renvoya sain et sauf. Et c'est ici que commença le merveilleux, l'incompréhensible!

Écoutons bien : l'enquête venait de démontrer, par de victorieux témoignages, qu'au moment où les inspecteurs conversaient avec l'aide-chirurgien, sur la pelouse, il était présent ailleurs! Des preuves, de telle nature qu'elles dissipaient jusqu'à la possibilité du doute, constatèrent que, depuis le commencement du service religieux jusqu'à la fin, l'accusé n'avait cessé de figurer, *à la vue de l'assemblée tout entière*, au beau milieu du temple.

Il fut donc acquitté, je le répète; mais l'énigme de sa double présence resta sans solution, et fut une cause d'émerveillement universelle! Glasgow ne se l'est point encore expliquée.

CHAPITRE XXV.

Explications des incrédules de la nouvelle école.

Nous avons, tout à l'heure, appelé l'attention du lecteur sur la formation d'une nouvelle école d'incrédules, dont la très-ferme volonté se refuse catégoriquement à croire au démon. Rien ne lui semblerait plus absurde, en conséquence, que d'admettre l'intervention des Esprits dans les choses de ce bas monde, fût-ce même à titre accidentel. La cause étant niée, nul effet ne peut en sortir. Cela est de rigoureuse logique.

Cependant, pressés, poursuivis, harcelés par l'évidence, les disciples et les maîtres de cette école ont nettement cessé de contester l'existence de phénomènes tellement étranges et insolites que le langage humain, *qui ne saurait représenter par un nom la chose qui ne peut exister*, ne

trouve d'autre terme pour en exprimer l'idée que celui même de surnaturel !

Eh bien, ce sont ces incrédules en personne qui viennent de donner la sanction de leur parole aux faits extraordinaires dont le merveilleux remplit quelques feuillets de mon opuscule ! Cette conversion intellectuelle est presqu'un miracle !

Mais, à la suite de cet aveu, de cette reconnaissance, une rude tâche se trouve dévolue à ces nouveaux venus, dont l'incrédulité gagne en profondeur ce qu'elle cède et abandonne en surface ! Il leur incombe de nous expliquer, *d'une manière intelligible,* les faits merveilleux dont ils assignent la production à la nature, et dont rien à nos yeux ne fait tomber l'énigme, dès que, pour les interpréter, on se place en dehors du bon sens universel ou catholique.

Déterminés qu'ils me semblent être à rompre en visière avec l'enseignement chrétien, avec la philosophie ancienne qui, sur ce point, s'identifie presque entièrement avec l'Église et avec la croyance universelle des peuples, je me demande quelle alternative leur est laissée.

La voici : donner à l'évidence de leur démonstration la clarté, la limpidité du cristal de roche ; ou bien, tout au contraire, construire des lignes

combinées de leur doctrine un labyrinthe où ils doivent se perdre eux-mêmes; un labyrinthe où s'égare, où se fatigue et succombe de désespoir quiconque y aventure ses pas, s'il ne peut saisir, pour s'en tirer, le fil conducteur du haut bon sens et de la foi.

Eh bien, ce nouveau dédale est tout construit; ces lignes perfides sont tendues à chaque page (1), dans une cohue d'ouvrages que l'Amérique et l'Europe viennent d'enfanter. J'en accuserai plutôt l'orgueil humain que la mauvaise foi délibérée; mais, quoi qu'il en soit, je le déclare, les gens curieux, *qui sont les gens faibles*, y seront pris, si l'humble obéissance du chrétien ne les en arrache et ne les sauve! De là, l'énorme danger des livres de cette école, où l'absurde dissimule sa nature sous les plus admirables artifices du discours, et s'approprie sans pudeur le doctoral aplomb du professorat!

.... Saisissons quelques-unes de ces doctrines sous le pli, sous la draperie des manteaux où elle

(1) Toutes perfides qu'elles sont, elles peuvent être tendues de bonne foi. Je l'admets, ou je la suppose imperturbablement; et, bien souvent, j'aime à le croire, avec raison.

se dérobe ; c'est-à-dire continuons notre faible entreprise, en exposant dans leur expression la plus simple les folles hardiesses de ces explications.

Le chevalier de Reichenbach a réellement fait une singulière découverte ; ou bien il a été le jouet d'une incalculable série d'illusions.

Dans le premier cas, il a découvert, selon toute probabilité, le fluide, la force à laquelle les Esprits s'unissent et se soudent, pour agir sur la matière ou sur nos personnes, suivant la théorie fort ingénieuse et plausible que M. de Mirville a développée.

Dans le second cas, il a été le jouet constant des hallucinations que savent produire avec un art inimitable les Esprits de mensonge.

Ce fluide impondérable, ou cette force, ce serait, en définitive, et à bien peu de chose près, l'agent que mille bouches ont prétendu désigner par les termes de fluide nerveux, de fluide mesmérique, ou magnétique, de fluide universel. Le mot *Od*, dérivé du sanscrit, et peignant une agitation, un mouvement que nulle résistance ne borne ni n'arrête, voilà le nom que le chevalier de Reichenbach a choisi pour qualifier ce merveilleux agent. Nul terme ne s'adapte à la théorie avec plus de justesse, car l'Od, je le répète, pénètre

toutes les substances ; il ne s'accumule nulle part ; il ne se condense en aucun corps ; aucun ne peut l'isoler ou l'arrêter. (*Lire les lettres odiques, magnétiques, du chevalier de Reichenbach.*)

Ecoutez, écoutez, et vous allez bientôt comprendre le rôle satanique, et l'avenir, d'un agent dont l'apparence première est fort innocente, mais qui s'apprête à détrôner Dieu.

« L'Od, dit le magnétiste Cahagnet, est l'*Esprit-Dieu*, l'Esprit universel, l'éther, le fluide électrique et magnétique, le fluide de vie. Il est comme la modification d'une substance unique, qui est *la lumière divine, le souffle de l'Éternel!* Il est une substance dont l'objectivité paraît être modifiée par les groupes qu'elle forme et qu'elle anime. Il est comme l'âme substantielle du monde, rendue quelquefois sensible à l'œil nu. » (*Lettres odiques Cahagnet, p.* 101, 102.)

D'après le chevalier de Reichenbach, tout ce qui existe à nos yeux d'objets matériels ne serait, en définitive, qu'un composé de cet Od lumineux ; et toute la matière, en un mot, ne serait que lumière.

... Si la nature avait bien voulu nous octroyer un sens *pour discerner l'Od*, nous nous trouverions placés à un degré moins humble dans l'é-

chelle de la science, et conséquemment dans l'échelle des êtres. L'illusion et la réalité se dévoileraient à nous dès le premier de nos regards... Devenus aussi pénétrants que pénétrables, nous verrions, nous lirions, nous plongerions avec facilité dans le cœur les uns des autres. — Notre pensée offrirait une transparence inaltérable!.....

...Pour moi, je veux me le demander une fois encore, cette force dont on me parle existe-t-elle, quoique sans posséder l'incommensurable puissance dont on la revêt? Dieu a-t-il voulu, Dieu a-t-il permis qu'un Prométhée moderne en fît la découverte, ou qu'il crût la ravir au ciel, tandis qu'il la recevait comme un don maudit, comme un juste châtiment de sa témérité? Dieu a-t-il condamné cet homme, en l'aveuglant, à saluer en elle la cause génératrice et *universelle* des phénomènes dont elle n'est que le pur instrument, mis au service des Esprits qui s'en emparent pour exercer leur action?

Malgré ce que j'ai lu; malgré ce que j'ai vu, je l'ignore d'une complète ignorance. Ce que je sais, c'est que, pour le moment, peu nous importe la certitude mathématique sur cette question.

Contentons-nous d'examiner *la toute-puissance* que les incrédules prétendent donner à cet agent, en lui attribuant au delà du rôle que l'Église assigne aux Esprits bons ou mauvais : cette toute-puissance qu'il est impossible de lui décerner sans fléchir le genou devant l'absurde !

Le chevalier de Reichenbach, dit l'un de nos plus dogmatiques incrédules, M. Rogers (*Philos. of mysterious agents, Boston*), nous apprend que toute action chimique, et que certaines substances, dégagent un agent de nouvelle forme, qu'il appelle *Od,* ou fluide *odyle :* cette substance produit le phénomène de la lumière... Elle agit sur le système nerveux ; elle établit des relations sympathiques non-seulement d'*organisme à organisme*, mais encore entre l'*organisme humain et le monde inorganique.* Certaines constitutions y sont plus impressionnables que d'autres ; et quelques-unes le sont dès leur naissance. (*P.* 263, *etc.*)

Cette force mystérieuse se dégage de *certaines localités* (1) avec une action toute particulière.

(1) Ces localités sont, pour nous, les *Loca infesta* du fameux théologien Thyrée, auteur que ces incrédules doivent trouver parfaitement vrai, ou vraisemblable,

Elle n'agit d'une manière intense que chez les personnes sensitives; nous voulons dire celles qu'affecte un certain état nerveux, celles que prédispose un état irrégulier des fonctions vitales.

Les personnes placées dans de telles conditions réagissent sur ce fluide à l'aide du même fluide ou de la même force, qui se dégage de leur centre nerveux. C'est alors, et par ce *moyen*, nous dit l'école de M. Rogers, qui nous permettra la plus robuste incrédulité pour ses explications; c'est alors, et par ce moyen, que nous voyons les sensitifs produire naturellement les phénomènes que la religion attribue à l'ordre surnaturel le plus élevé.

L'Od part comme un trait de leur cerveau; l'Od s'échappe de leurs nerfs sur des ailes de feu; il vole et fend l'espace, il fond sur l'Od du cerveau d'autrui, il s'y unit et s'y soude. A partir de ce moment, s'il est le plus fort, l'âme d'autrui lui appartient; il la domine, il l'assujettit magnétiquement ou magiquement, il la con-

dans sa partie anecdotique. Il ne leur est permis, à leur point de vue, d'en contester que l'explication chrétienne.

traint à voir ce qu'il a souhaité qu'elle vît; il l'oblige à vaincre ses propres répugnances pour vouloir ce qu'il veut, pour n'avoir et ne tenir d'autres discours que ceux dont il lui dicte les paroles; et toutes ces volontés, l'Od du cerveau vainqueur les impose, sans avoir lui-même d'autre peine à se donner que celle de les penser (1).

(1) J'analyse cette anecdote, parce qu'elle est beaucoup trop longue, et j'engage les personnes qui étudient ce sujet à la lire dans l'original. (*Philosophy of mysterious agents*, *by E.-C. Rogers. Boston*, 1853.) Elle peut servir d'exemple.

Une veuve, après avoir vécu dans la pratique des vertus de son état, fut recherchée par un médecin. Elle le refusa.

Celui-ci parvint, cependant, à lui faire prendre des philtres, et des composés magiques, dans le dessein de contraindre la malheureuse femme à l'aimer. Le résultat fut une altération singulière dans l'état de cette veuve.

Tous les remèdes imaginables ayant été vainement essayés pour la guérir, plusieurs médecins habiles (*clever*) se réunissent en consultation. Ils déclarent que les accidents éprouvés par la veuve ne peuvent être que l'effet d'une possession diabolique.

L'évêque du lieu, croyant à l'opportunité des exorcismes, désigne, pour l'exorciser, des docteurs et des religieux éminents.

Mise entre leurs mains, la veuve se comporte à la fa-

Mais ce qu'il y aurait de plus singulier, je n'ose dire de plus bouffon, c'est que cette force, les personnes que la nature en a douées, dans sa colère, l'emploient le plus souvent à leur insu! c'est que, *tout éveillées*, elles en usent sans quelquefois en concevoir même le soupçon; c'est qu'elles s'en font à elles-mêmes, et sans qu'il

çon des possédées. Interrogée dans les langues grecque, hébraïque et latine, *qu'elle ne sait pas le moins du monde, elle répond correctement dans ces idiomes.* Elle découvre et révèle les secrètes pensées de personnes étrangères. Elle répond aux questions théologiques les plus sublimes, avec autant de clarté que de précision. Ce n'est pas tout, elle se livre à des actes physiques qui sont évidemment au-dessus des forces de la nature humaine!

Eh bien, bagatelle que tout cela pour M. Rogers. Prêtres, médecins, spectateurs compétents, tous ensemble, ne sont, en fait de science et d'intelligence, que gens de néant.

La véritable raison, M. Rogers va nous l'apprendre. C'est l'action spécifique d'une drogue, agissant sur le système nerveux; cette drogue suspend le libre arbitre de l'esprit, et communique au cerveau la plus exquise sensibilité pour les influences terrestres, — pour les émanations auxquelles nous donnons le nom de l'*Od*, — et qui se mettent en rapport avec l'organe cérébral.

Voilà ce qui fait, non point comme le disait Molière, en style comique, que notre fille est muette, mais, tout

leur en naisse le moindre doute, un véritable instrument de torture.

Oui, ces coups, ces coups que vous entendez et qui nous répondent avec une intelligence et une science supérieure à celle que nous nous connaissons ; — ces coups qui sont si faibles d'abord, et qui, lorsqu'ils s'animent, ébranlent des maisons ; ces coups dont le retentissement se prolonge à

au contraire, qu'elle nous répond dans les langues dont elle n'eut jamais la moindre connaissance, mieux que les docteurs qui les ont apprises ; voilà l'unique raison de tous les prodiges qu'elle opère !....

Ce n'est que l'Od, c'est l'Od encore, ce sera l'Od toujours. Ah ! vraiment, lorsqu'on possède un imperturbable aplomb, que n'est-il possible de faire passer dans un style tout cousu des oripeaux de la science, et tout doublé des formules les plus géométriques du raisonnement? Et la multitude vous croira? Quoi de plus naturel, si l'on a pour lecteurs des gens qui ne savent lire un livre que comme on avale un verre d'eau ! Écoutons :

The whole, in this case, is the result of the specific action of a drug upon the brain and nervous system, suspending the controlling action of the mind, and rendering the brain highly sensitive to *mundane* or earthly influences, which, accordingly, acted upon it. — P. 234, Rogers.

The mundane force, ou l'Od, c'est une seule et même chose.

d'énormes distances; ou bien cette harpe qui soupire de suaves et langoureuses mélodies, ces concerts où mille instruments invisibles éclatent tout à coup dans un appartement, et fatiguent l'oreille d'une harmonie tumultueuse et martiale, vous en cherchiez vainement l'auteur. Le voici, les fanatiques de l'Od vous le dénoncent : c'est cette jeune fille naïve et pâle, à l'œil mourant. Elle est elle-même bien loin de s'en douter, dans l'adorable candeur de son ignorance. Bien au contraire, elle s'épouvante de ces phénomènes que, du simple niveau de son bon sens, elle juge être l'œuvre de malicieux démons. La pauvrette ! pourquoi lui laisser ignorer que cette force irrésistible et intelligente sort d'elle-même ? Ne faut-il point se hâter de lui apprendre que l'unique démon de ce monde, c'est l'Od magique que ses nerfs malades dégagent dans leurs crises capricieuses!... Voilà le dire de nos docteurs.

Oui, ce n'est rien que cela ; c'est l'Od d'une chétive organisation, c'est l'Od produit par une créature humaine ; c'est cet Od se combinant, se soudant aux *émanations universelles* (*mundane*) qui se dégagent de tel ou tel coin privilégié de la terre; c'est là purement et simplement ce qui communique à cette frêle créature, et très-gé-

néralement à son insu, la plus formidable des puissances..... On nous l'affirme!

Cette force agit de près, mais elle agit au loin, nous dit-on derechef, avec une énergie que l'espace ne peut fatiguer ou appauvrir. Elle fait ici tourner, danser cette table, que, dans notre sottise, nous venons de prendre pour une savante, pour une possédée, pour une sainte ou pour un démon. Elle la suspend en l'air et la promène dans le vide; elle éteint, elle allume subitement toutes les bougies de ce salon, ou bien, *sans remuer de sa place*, elle bat le tambour à cent pas d'ici; elle tourmente dans leur lit des malheureux épouvantés qui soupirent après la paix et le sommeil; elle fait déserter à des familles entières le toit où ont vécu les ancêtres; elle tue, elle ravage, elle incendie, elle rend même quelquefois la santé par ses consultations bizarres, *et c'est elle* qui donne le don des langues.

Mais il ne faut pas s'imaginer que je plaisante, lorsque je rapporte les explications que, du haut de leur forcenée science, les nouveaux docteurs imposent à notre crédulité.

Ma parole est loin d'avoir touché les limites de la puissance dont ces intrépides explicateurs arment les centres nerveux de l'homme, et que

LA FORCE ODYLE paraît mieux diriger, et mieux comprendre, que les pauvres hères qui la dégagent et la produisent. D'où, bon gré, mal gré, je m'arrête à ce soupçon : que les gens considérés comme les *possesseurs* de cette force, aussi dépravée qu'intelligente, pourraient fort bien n'en être que les *possédés*, et c'est là le nom que leur donne l'Église !

Encore un coup, je me le demande, une force intelligente, agissant en nous et par nous, sans que, pleinement éveillés, nous en ayons la conscience, est-elle une force qui nous soit propre? Cette force intelligente, qui veut et qui peut si souvent le contraire de ce qui nous plaît, est-elle véritablement nous-mêmes? Oh! déraison ! Il y aurait donc alors en nous, et dans l'unité du moi, deux âmes intelligentes, deux volontés discordantes, *et dont celle que nous nous connaissons resterait dépouillée de sa liberté.* Il y aurait, en nous, *deux nous-mêmes*, dont l'un nous cacherait à son gré ses desseins, pour vivre dans les secrets replis de notre personne en étranger farouche? Oh ! déraison !

Le *moi* devrait avoir la conscience de lui-même ; et, pourtant, ce *moi* ne peut trouver un autre mot que *lui*, lorsqu'il s'agit de désigner *cet autre*

qui l'occupe comme l'ennemi occupe la place conquise! Eh bien, ce *moi* et ce *lui*, que les explicateurs nous donnent comme un être unique, ce ne sont guère là, ce me semble, deux substances fraternelles s'identifiant dans l'unité. Ce sont deux natures distinctes et hostiles, dont l'*une* ne peut être l'*autre*, et dont la plus forte ne se cramponne à la plus faible que pour l'assujettir.

Et les explicateurs nous affirment que cette force est une des forces de la nature! Eh bien, soit; j'y consens enfin, et d'un seul mot nous tombons d'accord; mais ils reconnaîtront pardevant l'évidence que cette nature est celle des démons!

Écoutez, écoutez, dussiez-vous m'accuser quelque peu de radotage, il faut que je reprenne haleine pour ajouter encore quelques paroles. — Écoutez sérieusement encore! Voici ce qu'il s'agit de comprendre et d'admettre, si l'on veut accorder la victoire à nos adversaires.

La simple influence d'un centre nerveux de l'homme, agissant par *dégagement d'Od sur la force universelle impondérable*, suffit pour arracher une maison de ses fondements! Gardons-nous bien de sourire! Nos antagonistes prétendent établir, — et pour eux rien n'est plus

certain, car ils l'affirment,— que, dans telles localités données, l'excitation de tel misérable cerveau, versant son *Od* et le liant *à celui de la terre,* a fait frissonner les murs de pesants édifices et jeté le sol dans des convulsions! Vous qui cherchiez, ne cherchez plus d'autre cause à certaines trombes inexpliquées dont la rage a dévasté de spacieuses campagnes; ne demandez plus d'autre raison d'être à certains tremblements de terre dont les ondulations furieuses, infatigables, répandirent au loin de décourageantes et de mortelles terreurs. Le cerveau de quelque souffreteuse jeune fille avait enfanté ces prodiges..... O prodige!

Voilà la thèse, voilà l'analyse de la thèse où s'est embourbée la dernière école de nos incrédules!

C'est donc à cette force intelligente et perverse, que de pauvres malades *logent en eux-mêmes* et laissent échapper d'eux-mêmes, sans seulement en avoir la conscience; c'est encore à cette force, dis-je, que *la raison* de nos interprètes des secrets de la nature attribue la création, l'action des fantômes, les apparitions proches ou lointaines des spectres qui entrent, et qui molestent de nuit nos tristes demeures.

On regarde, et tantôt on les voit s'élever, ces spectres, au-dessus d'un tertre sépulcral et représenter la forme taciturne du mort. Savez-vous donc ce que c'est? Ne craignez point; ce que vous voyez, ce n'est que le fluide odyle, se dégageant de toutes les particules d'un cadavre, et s'échappant de cette sorte de moule pour le reproduire en vapeur lumineuse.

Quelquefois, — et nous n'y voyons rien qui répugne à notre croyance, — le fantôme est tout entier dans la tête de ceux qui croient le contempler en dehors d'eux-mêmes; et c'est un breuvage excitant, c'est l'action de leurs propres nerfs qui aura suscité cette vive image, d'où naissent de désolantes hallucinations. Mais, d'autres fois, nos explicateurs affirment que le spectre est bien réel, bien objectif, qu'il est effectivement redoutable. Cependant, parce qu'il représente un mort que vous avez connu, n'allez point vous figurer que ce soit ce même mort. On ne vous le permet point. Non; ce spectre Sosie, que vous prenez pour son original, est né, par réminiscence, du cerveau de telle personne vivante qui ne sait point l'avoir enfanté. Il est le fruit d'un rêve, et pourtant la personne qui le produit, a, même à son insu, la puissance de lui

donner la vie. Ce spectre ambulant, nous affirme-t-on, est le fruit de l'*Od particulier* de tel individu rêveur, réagissant sur le fluide *odyle universel !*

Voyez-les donc ces spectres ! — N'ont-ils point pour substance une sorte de vapeur lumineuse, dont la couleur vacille avec indécision entre le gris et le bleu ? Eh bien, c'est là précisément notre affaire, disent les explicateurs ; car, telle est la couleur et l'apparence sous lesquelles doit se manifester, aux regards des sensitifs, le fluide odyle de Reichenbach..... (*Id.*, *Rogers*, *p.* 268, *et ailleurs.*)

Mais, lorsque vous frappez le fer à la main, comme à Cideville, sur ces vapeurs bleuâtres ; lorsque vous faites feu sur ces insaisissables ennemis, à l'endroit où s'exerce leur malice, comment se fait-il qu'assez fréquemment au moins, les coups portés sur ces vapeurs aillent au loin frapper et blesser dans leur *chair* les auteurs du maléfice ? Comment ces coups labourent-ils leur corps ; comment les traversent-ils, et précisément à l'endroit où des yeux qui aperçoivent leurs fantômes prétendent que les coups viennent de les atteindre ? (*Voir ci-dessus*, *chap. Cideville*, *etc.*, *et M. de Mirville*, *id.*)

J'ai trop de réserve pour poser ces indiscrètes questions à nos explicateurs. Ce que je redis, ce que je répète, c'est que rien n'est moins surprenant, rien n'est mieux reconnu par ces hommes qui refusent de croire aux bons ou aux mauvais Esprits, que la réalité de ces apparitions. Eux-mêmes prennent soin de nous signaler, parmi les variétés du genre fantôme, les spectres de ces morts qui, à l'heure et au moment *bien authentiquement constatés* où la vie s'échappe de leur corps, se manifestent et se font voir à d'énormes distances. C'est un ami, disent-ils, c'est un père, c'est une femme chérie, à laquelle ces morts semblent adresser en personne de derniers et lugubres adieux.

Et, pour nos incrédules, l'explication de ce phénomène est bien simple. Le spectre entier, vous disent-ils, n'est qu'une particule matérielle qui émane et se détache de la chair de ces morts; et toute particule d'un être le contient en germe tout entier, toute particule en est *la miniature.* A l'heure de la mort, un effort violent et suprême cueille et lance cet atome subtil vers la personne que lui désigne l'énergique sympathie du mourant. L'atome fluidique part, il fait rapide et bon voyage; il arrive, plus prompt que la flèche, à

son but, et la force nerveuse de la personne que le mourant tient à visiter doit alors se charger du reste de la tâche, et compléter l'opération. Ne riez point, si cela vous est possible, en entendant répéter que la besogne du mourant est accomplie, lorsque vous visant, dans sa pensée dernière, il a lancé vers vous son atome miniature!

Mais un prodige en entraîne un autre; car, le cerveau, qui reçoit la miniature spectrale, doit tout aussitôt se transformer en microscope savant pour l'accueillir. Et de grâce, comment en serait-il d'autre sorte, s'il est juste d'ajouter quelque crédit aux termes de nos explicateurs, puisque la personne visitée reconnaît immédiatement le mort; puisque, tout aussitôt qu'il apparaît, elle le voit de taille naturelle, de grandeur naturelle, et revêtu de ses proportions dans leurs plus justes harmonies. Il a donc fallu que le cerveau visité pût grossir avec une vivacité foudroyante la miniature du mort, la particule fluidique qui l'a frappé; il a donc fallu qu'il la grossît avec une précision mathématique bien admirable!... Voilà, je le pense, tout un tissu de merveilleux un peu plus difficile à croire que celui des catholiques!

Quoi de plus simple, cependant, que les ex-

plications de cette nature au dire des gens qui, sans doute, ont juré de mourir sans se comprendre eux-mêmes, plutôt que de céder aux sages conseils du sens commun ! Hélas !... la raison conduit l'homme à la foi chrétienne ; mais l'homme qui repousse la foi ne se condamne-t-il pas infailliblement à épouser l'absurde ?

L'homme vain qui, à tort et à travers se gonfle, se gorge des crudités indigestes de la science profane ; celui qui, plutôt que d'en jeûner, lorsqu'elle n'a rien à lui offrir, se repaît des chimères qu'elle enfante dans ses écarts, ah ! cet homme oublie le danger que nous signale un livre saint : *Scientia inflat*, y est-il écrit ! c'est-à-dire : la science nous ballonne. Et quand ce ballon, qui prétend s'emparer des cieux, rencontre une simple épingle !...

Mais, est-ce que l'Église, par hasard, me proposerait d'adopter, à propos du surnaturel, une croyance assez choquante pour déterminer les justes révoltes de ma raison ? — Non, nullement, pas le moins du monde ! Eh bien, que plaît-il donc à l'Église de m'enseigner ?

Elle m'enseigne qu'entre Dieu et l'une de ses myriades de créatures, — qui s'appelle l'homme, — il existe des créatures intermédiaires. J'avoue d'abord, que si rien en moi ne fondait cette

croyance, mon esprit la formerait en lui-même à titre de supposition, tant elle lui semble naturelle.

L'Église me dit qu'au-dessus, fort au-dessus de moi, et au-dessous, fort au-dessous de Dieu, s'échelonnent des intelligences invisibles. Elle ajoute qu'il est donné à ces *intelligences* d'agir visiblement, ou invisiblement, sur nos esprits et sur la matière; de prendre un corps, de se rendre visibles et sensibles. — Rien encore dans cette proposition, si nous savons imposer silence à la voix de nos préjugés, rien qui soit de nature à effaroucher notre raison!

Nous ne les voyons point ces intelligences, mais, voyons-nous Dieu? Voyons-nous notre âme?

Dieu, dans l'immense fécondité de sa puissance, ayant créé des corps, de simples corps, dont la ténuité se joue de notre vue, ne pouvait-il pas créer des êtres spirituels dont nos yeux fussent inhabiles à percevoir la substance?

Du haut de sa raison, l'homme put-il jamais dire à Dieu : Seigneur et Créateur, entre toi et moi rien ne sera! Je suis le terme le plus élevé, je suis le couronnement de l'échelle des êtres créés. Entre le Tout-Puissant et moi, nul échelon intermédiaire ne jalonnera la distance!...—

Oh! vraiment, ce présomptueux langage serait bien celui de la démence!

Ou bien la raison, tout en adoptant ces échelons gradués, tout en reconnaissant *ces êtres intermédiaires et indéfinis*, aurait-elle bonne grâce à leur dire : Oui, vous êtes à coup sûr ce que je ne suis point; vos facultés diffèrent donc des miennes; votre nature, supérieure à celle que je tiens de Dieu, n'est point ma nature, cela est clair! Vous savez en conséquence ce que je ne sais point; et, ce que je ne puis faire, vous le pouvez. — Donc, et en vertu de l'ignorance foncière que je professe sur votre essence, je déclare que tel ou tel acte, inintelligible sans votre action, et bien philosophiquement attesté, vous est complétement impossible. Oh! déraison!

Outragée dans son orgueil par l'évidence, la raison ne jugera-t-elle point qu'en pareille matière il est plus digne d'elle de couper court au raisonnement, de nier le surnaturel et de le traiter comme on traite l'absurde, en levant les épaules et en tournant le dos.

Ce serait un merveilleux procédé, une merveilleuse fin de non-recevoir, en vérité! Cependant, répliquerons-nous, si nous ne nous laissons

point effaroucher par l'aspect étrange et inaccoutumé de certains mots, qu'est-ce que le surnaturel, s'il vous plaît?

Les actes surnaturels ne sont-ils point, tout uniment, les actes propres ou naturels à des êtres d'une nature supérieure à la nôtre?... si tant est que nous ayons permis à Dieu, tout à l'heure, de créer quelque chose au-dessus de nous!

Raisonnons avec la simplicité de la bonne foi. Voyons. Que notre nature, toute seule et dépourvue d'auxiliaires, puisse se montrer supérieure à elle-même et produire au delà de ses forces, voilà l'absurde, le voilà robustement conditionné; voilà l'impossible! — Mais qu'une nature, supérieure à la nôtre, opère ce que nos forces se refuseront à opérer, n'est-ce point aussi raisonnable que naturel? N'est-ce point ce que le simple bon sens nous dénonce comme nécessaire, aussitôt que nous nous prenons à considérer l'échelle des êtres; aussitôt que l'œil de notre intelligence s'essaye à la mesurer, en la remontant depuis nous-mêmes jusque vers son faîte!

En un mot, ce que le langage habituel qualifie du titre de *surnaturel*, ne peut être tenu pour philosophiquement impossible que par la classe des gens *bornés*.

J'appelle forcément de ce nom ceux dont l'étroite intelligence renferme et *borne*, dans la nature de la seule classe d'êtres intellectuels qui leur est connue, les facultés des êtres prodigieusement nombreux et inégaux dont se compose l'univers spirituel.

Pour ces myopes, en vérité, je le disais tantôt, l'univers tout entier, c'est l'homme! c'est l'homme qui, par conséquent, devient Dieu.

... Fuyons, fuyons à temps les absurdités de ce panthéisme... Ma raison ne se trouve à l'aise qu'en se réfugiant dans ces paroles de l'Église : Credo in unum Deum, patrem *omnipotentem*... Factorem *cœli* et terræ, visibilium et *invisibilium!*

La paix, la lumière et la vérité sont là; j'y suis et j'y demeure!

Cependant, résumons-nous en quelques paroles, et reconnaissons que si la vérité se tient du côté de nos adversaires, l'homme aurait été jusqu'ici le jouet de ses sens. Ses sens, depuis le commencement du monde, n'auraient cessé de le livrer à d'invincibles erreurs. Ce que plusieurs hommes réunis, et de bon sens, observaient et voyaient, ce qu'ils entendaient, ils le voyaient ou l'entendaient mal. Ce qu'ils faisaient,

et ce qu'ils ne faisaient point, ils n'en avaient, assez souvent, ni la moindre conscience ni le soupçon !

Oh ! s'il en est ainsi, s'il faut aboutir à de telles conclusions, que penser et que dire ? Quiconque s'est exercé dans la science du raisonnement ne s'écriera-t-il point, du fond de son âme, que parmi les moyens *départis* à l'homme pour enchaîner sous ses lois l'évidence, nous devons effacer le plus familier de tous, et celui que nos adversaires doivent considérer comme le plus naturel : le rapport des sens.

Nos plus constants, nos plus perfides ennemis, les menteurs des menteurs, ce seraient les sens que Dieu nous a donnés pour nous mettre en rapport avec ce monde !

Il faudrait donc, comme conséquence de cette découverte *philosophique et antirationnelle*, il faudrait rayer du livre de la philosophie les faits et les sciences qui prirent incontestablement, jusqu'à nos jours, leur point d'appui sur le témoignage humain.

Que nous resterait-il alors à croire, si ce n'est nos incrédules de tout à l'heure ?

En d'autres termes, une seule chose en ce monde deviendrait certaine, et nous devrions

l'accepter chapeau bas, sans qu'un semblant de certitude nous soit offert, jusqu'à ce jour, de son existence et de sa prodigieuse action.

Ce serait non-seulement l'existence de la substance odyle, que, *sur bonnes preuves* nous ne répugnerions nullement à proclamer, mais ce serait la Toute-Puissance de l'Od!

En vérité, je comprends, on ne peut mieux, ce dont il s'agit.

Toujours vaincu, mais toujours indomptable, jusqu'à ce que ces derniers prodiges amènent la fin, le couronnement des siècles, le démon de l'orgueil et de la révolte ne m'abuse point. Que veut-il, et que faudrait-il croire? Le voici :

L'Od est la Toute-Puissance, et l'Od provient de la Nature. Cette puissance sort de l'homme et y rentre. Il la puise au réservoir commun, et ce réservoir est la terre! Il s'en remplit, il s'y soude, il fait corps avec cette force indéfinie, à l'aide de laquelle il peut faire trembler le sol, ainsi que l'âme agite, ébranle et fait trembler le frêle édifice de son corps.

Et ces deux forces semblables, unies et rivées l'une à l'autre, ramées comme les boulets de guerre, je veux dire cette force qui provient à la

fois et de l'homme et de ce globe, que serait-elle donc?

Écoutez, écoutez; elle ne serait en définitive, d'après la logique de nos antagonistes, que l'âme de la terre; âme intelligente et qui, dans leur système panthéiste, serait à l'univers entier ce que l'âme de l'homme est à celle de notre planète; c'est-à-dire une partie proportionnelle d'un seul tout, et d'un tout homogène.

L'âme de l'univers ne serait donc, en bonne et dernière analyse, que celle de l'humanité, c'est-à-dire encore une matière intelligente, fluidique, impondérable, se prêtant à mille variétés de combinaisons et de formes, et sans cesse modifiée par la loi universelle du changement. Elle serait le seul et unique être, le seul et unique Dieu de ce monde. C'est là que se bornent ses prétentions logiques!

Et quel être sans dignité, quel être dépravé, quel être mauvais que ce Dieu!

Lui seul, en effet, sous le nom de l'*Od*, dans lequel je résume tous ceux sous l'énigme desquels il se déguise; lui seul, il est l'auteur des phénomènes que les catholiques et la voix des peuples, dans le cours des siècles, ne se fatiguèrent jamais d'attribuer aux mauvais Esprits.

Examinons, portons un œil rapide sur ce Dieu, sur cette force naturelle et intelligente qui sort de nous, disent nos plus dangereux adversaires, et qui, n'étant que nous-mêmes, ne nous répond, soit du sein des tables, soit de toute autre partie de la matière, qu'en traduisant, à notre insu, les pensées de notre esprit (1)! — Erreur insigne et que, chemin faisant, je veux briser! Car, loin que ces prestigieux interlocuteurs se bornent à refléter notre pensée et notre foi, je les ai trop souvent entendus, lorsque je les interrogeais moi-même, répondre d'une fort étonnante manière à ce que j'ignorais, et professer les dogmes et les sentiments les plus contraires à ceux dont mon âme est nourrie. Combien de fois, d'ailleurs, ne les ai-je point entendus, pour notre salutaire instruction, et parce que Dieu les y contraignait sans doute, se contredire, se démentir,

(1) M. de Gasparin a traité cette question des tables avec une loyauté, une réserve et une droiture de logique parfaites. Mais je ne puis admettre ses conclusions, parce qu'elles ne sont point encore complètes. N'ayant point, jusqu'à ce jour, été témoin de faits qui démontrent que la table exprime, dans ses réponses, des choses fort étrangères à la pensée des personnes présentes, il ne raisonne point d'après ces faits. Tôt ou tard il y arrivera sans doute!

s'avouer menteurs (1), et varier sans cesse jusque dans la liberté du mensonge!...

Eh bien, quel est donc, après tout, le rôle de cette puissance que la logique proclamerait divine, s'il nous fallait réduire en axiomes et ad-

(1) Les saints croient assez facilement aux œuvres du démon. Mais, que le démon dérobe ses actes sous l'apparence de singuliers phénomènes, ou sous un masque de sainteté privilégiée, ils excellent à démêler les ruses merveilleuses de cet ennemi. Je veux analyser un exemple de ce genre.

Mademoiselle Acarie, Barbe Avrillot, ou la bienheureuse Marie de l'Incarnation, morte en 1618, et fondatrice des Carmélites réformées de France, avait reçu, dans sa maison, Nicole T..., jeune fille dont la réputation de sainteté devenait très-grande. Nicole était l'admiration des plus savants docteurs, par la manière dont elle expliquait les difficultés de l'Écriture sainte. Elle avait des visions, des révélations, *des extases*, elle prédisait l'avenir, et avertissait les moribonds de péchés qu'ils n'avaient point confessés! — Un prêtre ayant préparé une hostie pour la communier, l'hostie disparut, et Nicole dit l'avoir reçue d'un ange. Un jour, étant à côté de la bienheureuse Marie, elle disparut elle-même pendant une heure. Lorsqu'elle reparut, étant interrogée, elle dit : « Je reviens de Tours, et j'y ai rempli telle mission. » — De toutes parts on la consultait : elle prêchait la pénitence, elle faisait faire des processions.... on se confessait, on communiait sur sa parole!

mettre comme règle de conduite et de vérité les gratuites hypothèses de nos adversaires?

Le rôle de cette puissance, c'est de se livrer à des actes puériles, absurdes ou odieux!

Est-ce avec la simple permission de Dieu? est-ce Dieu qui condamne à se comporter de la

Mais la bienheureuse Marie, et M. de Bérulle, n'avaient en elle aucune confiance.

Le démon sait perdre un peu pour gagner beaucoup, disait la sœur. Les extases et les ravissements peuvent avoir lieu dans une pécheresse. Le démon peut avoir enlevé l'hostie, — de même que Dieu lui permit d'enlever le Sauveur jusque sur le sommet du temple de Jérusalem ! — Et le transport à Tours n'excéderait pas sa puissance....

Bref, Nicole étant surveillée, fut surprise, plusieurs fois, en flagrant délit de mensonge. Alors, le démon confus se retira d'elle avec éclat, ne pouvant plus s'en servir pour tromper autrui.... Il n'y eut désormais, en cette fille, que grossièreté et ignorance, sans apparence de vertu. Elle se maria contre le vœu de ses parents, et se fit calviniste. Comme on essayait alors de l'engager à calomnier la sœur Marie, elle s'y refusa, reconnaissant sa grande vertu. Elle finit par se convertir entre les mains du père de Lingendes, célèbre prédicateur jésuite, et l'un de ceux qui attestent ces faits.

Voir les autorités dans la vie de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, par J.-B. Boucher, Paris, 1800, pages 137 à 191. (*Cette note devait être placée ailleurs.*)

sorte les agents par lesquels elle se manifeste, afin de réduire à néant leur astuce, et de nous dessiller les yeux sur les bords de l'abîme? Je ne le sais!...

Le rôle de cette puissance, c'est de bercer et de briser les meubles, c'est de renverser et d'incendier les édifices, c'est de tourmenter les animaux et de torturer les corps, c'est de multiplier, sous l'influence de ses téméraires réponses, les folies et les suicides! c'est de répandre à pleines mains les illusions, les hallucinations, les mensonges. Leur rôle, encore, c'est de jeter au sein des familles les divisions, le dégoût, la défiance. C'est de dissoudre le lien de toute morale; c'est de nier le purgatoire, c'est de nier l'enfer, c'est de ranger l'âme du scélérat, après sa mort, au niveau de l'âme du juste.

Écoutez-la, croyez-la donc cette puissance, *lorsqu'elle se nomme*, lorsqu'elle est réduite à s'appliquer les noms qui lui conviennent, et qui la marquent au front pour la stigmatiser!

Aussitôt que cette parole forcée lui échappe, ses agents ne se donnent-ils point à eux-mêmes, et souvent avec des signes évidents de rage, le nom de mauvais Esprits?

Je dis ce que des milliers de témoins peuvent

affirmer; je dis ce qu'il me fut donné de voir! Et, cette fois, la preuve de la véracité accidentelle de ces Esprits du mal est dans leur parole même, qui se plaît à insulter à Jésus-Christ, le sauveur du monde! Elle est dans cet inépuisable jet de calomnies et de railleries qu'ils dirigent contre la doctrine d'où sort la régénération du genre humain!

Arrière, arrière donc la toute-puissance de l'Od,— en tant que l'Od est cette force intelligente et perverse; — car, peut-être bien existe-t-elle, et n'est-elle qu'un instrument matériel et naturel, dont les Esprits savent faire sortir de prodigieux effets!

Arrière ce dieu ignoble, changeant sans cesse, et toujours ridicule ou atroce. Ce dieu, fût-il moi-même, ainsi que les explicateurs me l'affirment, je le maudis; la raison le veut, et la justice l'exige.

Jusqu'ici, dans les lieux où le protestantisme domine, il *a détesté* cette matière *intelligente*, ce mystérieux et hypocrite pouvoir, ce dieu à mille faces! Il l'a fait maudire, du haut de ses parvis, par les mille bouches de ses sectes, et il faut le louer de cette sagesse. L'exemple ne s'est point fait attendre! Eh bien, nous autres, gens du

catholicisme, hésiterions-nous un instant de plus; hésiterions-nous, tous ensemble, à grandir de l'ineffable toute-puissance de notre unité l'anathème qui doit repousser les avances de l'ennemi, ou foudroyer ses menaces (1)!

C'est assez dire; et moi, fils de l'Église romaine, pacifiquement abrité sous l'aile des saints anges qui veillent à son salut, je crois avec mes pasteurs légitimes, au sens commun des siècles et des peuples! C'est me dispenser de poser dans mon âme les prémisses de l'enfer; c'est m'exempter du supplice de croire à des visionnaires qui n'ont d'autre garantie que leur parole à me donner, lorsque, pour réformer mon intelligence, ils osent me débiter l'Absurde dans son énormité la plus monstrueuse!

(1) Voir, à la fin du volume, une note sur M. le pasteur Coquerel, qui fait exception, p. 397. Son discours, que j'analyse, m'a fortement confirmé, je ne dis point *dans la foi de mes pères*, qui ne serait rien pour moi si je la trouvais fausse, mais dans le Catholicisme Apostolique et Romain.

CHAPITRE XXVI.

Conclusions pratiques.

Lecture faite de ces quelques chapitres, et en présence des autorités sur lesquelles nous les avons vus s'appuyer, mais surtout, si nous avons eu l'heureuse chance de tenir entre nos mains le livre de M. de Mirville, qui est l'ouvrage attrayant et logique par excellence, sur ce très-important sujet; que nous reste-t-il en définitive à prononcer? Rien, ce me semble, si ce n'est la possibilité certaine des phénomènes étranges dont nous nous sommes entretenus, et l'indubitable réalité de la plupart.

De là, nous conclurons sans doute, combien serait grande et sérieuse l'imprudence de prendre part *aux moindres des actes* qui, sous forme d'*insignifiants badinages*, de passe-temps de sa-

lons, ou de consultations attrayantes, pourraient établir entre nous et les Esprits de ténèbres, ou les âmes dont ils revêtent fréquemment l'apparence, des rapports dont il est impossible de prévoir et de mesurer les conséquences.

Quelle sorte d'avantage nous imaginerions-nous recueillir en réveillant l'ennemi qui dort, en l'agaçant, en le provoquant, en répondant à ses avances, en lui donnant un droit sur nos personnes? Le démon ne sait-il pas assez bien venir à nous, sans que nous courions à lui? Toutes ses préoccupations ne sont-elles point de nous surprendre, de nous renverser par la violence et l'impétuosité de ses attaques, ou de séduire nos âmes, et de les attirer avec le plus exquis raffinement d'habileté perfide, jusqu'au point où ses embûches couvrent la mort!

Gardons-nous donc, avec une inquiète et scrupuleuse vigilance, de tout faux pas. Abstenons-nous rigoureusement de démarches inconsidérées d'où pourrait naître, comme résultat, un commerce quelconque entre nous et ces Esprits d'éternelles fureurs! Car, lorsque la grâce et la volonté de Dieu ne nous mettent point à l'épreuve contre ces épouvantables ennemis, rien dans notre nature toute pétrie de faiblesses, rien

ne saurait être assez fort pour résister à leurs assauts.

L'incomparable supériorité de science, la splendeur de raison de nos premiers pères n'ont pu les garantir du coup mortel dont, au milieu même de leur paradis, l'ange de révolte les a frappés; et pourquoi? — C'est qu'au lieu de repousser ses paroles, ils avaient eu la témérité de lui prêter l'oreille.

Là où des intelligences qui conversaient avec Dieu lui-même, et qui vivaient dans la plénitude de sa grâce et de sa lumière, ont succombé, par quel inexplicable miracle obtiendrions-nous de ne point périr?... Entendre pousser le cri d'alarme et, pourtant, donner tête baissée contre le démon, tout en sachant que, par une déplorable insouciance du mal, on provoque la colère de Dieu, ne serait-ce point, de la part de l'homme démentir sa nature intellectuelle par un acte de stupide brutalité?

Est-ce que la parole de Dieu, consignée dans les saintes Écritures, ne maudit point en termes formels tout commerce de l'homme avec le démon ou avec les âmes des morts? Est-ce que, dans sa course au travers des siècles, l'Église de Jésus-Christ a jamais cessé de rajeunir et de ren-

forcer ses anathèmes contre de pareilles témérités? Et parce que le démon aurait accommodé la forme et les dehors de ce commerce à notre humeur curieuse et frivole, il se trouverait des gens assez profondément simples pour nous dire : mais non, l'Église ne s'est jamais prononcée et ne se prononcera jamais sur cette question, que vous dites si grave ; et, *dans l'espèce*, il est évident que son silence en proclame la futilité.

Mais, si les personnes ignorantes ou légères sont celles dont se compose la masse des hommes, quel motif assez impérieux saurait donc empêcher l'Église universelle d'élever partout la voix et de prémunir les fidèles, chaque fois que le danger prend une forme nouvelle et reparaît ; chaque fois qu'il plaît à l'ennemi de changer d'aspect et de ruses?...

Quel motif?... Je n'en connais aucun ; je n'en soupçonne aucun ; mais est-ce à dire qu'aucun ne soit et ne s'élève plus haut que ces paroles interrogatives? paroles que je répète, parce que mes oreilles en furent si souvent importunées ; paroles qui sollicitent et qui réveillent si fréquemment mon esprit...... Je me tais donc! J'obéis de cœur à l'Église ; et il ne m'appartient, à aucun titre, d'être ou son conseil ou son juge.

Elle avisera; car l'esprit de Dieu l'accompagne!

Je me borne à pénétrer mon âme de la tristesse des paroles que me prête le magnifique ouvrage de M. de Mirville... La France, ou, pour mieux dire, le monde entier plaisante avec ces choses; et certes nos terreurs ne peuvent pas être comprises de ceux qui n'en ont pas la clef. Quoi de plus innocent que de faire tourner, que de faire deviner des tables! C'est vrai, surtout pour ceux qui ne voient là qu'un phénomène tout simple. Mais laissez multiplier vos ennemis, laissez-les s'impatroniser dans chacune de vos villes, et vous verrez!

D'ailleurs, au point de vue chrétien, on ne peut se dissimuler que les tables devineresses, si bien classées par Tertullien parmi les variétés de la magie, ou que l'évocation des morts qui forme comme le fond de l'épidémie mystérieuse actuelle, ne soient parfaitement identiques avec la double abomination foudroyée dans le *Deutéronome*.

Qu'il ne se trouve parmi vous personne qui consulte les devins.... ou qui demande la vérité aux morts, dit le livre sacré, car le Seigneur a en abomination toutes ces choses, et il extermi-

nera tous ces peuples, à cause de tous ces crimes! (*Deutéronome, ch.* XVIII, *v.* 10, 11.)

Vers les temps de l'antechrist, est-il écrit encore, la magie, — que les magiciens transcendants tiennent à honneur de confondre avec le magnétisme, — la magie couvrira toute la terre; et ces prodiges exerceront jusqu'à la foi des élus.

« L'affliction sera si grande, dit Jésus, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. Et, si ces jours n'avaient été abrégés, nul homme n'aurait été sauvé. Mais ces jours seront abrégés en faveur des élus. Alors, si quelqu'un vous dit : le Christ est ici, ou il est là, ne le croyez point; car il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, *qui feront de grands prodiges* et *des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes!* » (*Saint Matthieu, ch.* XXIV, *v.* 21 à 25.)

Mais les élus ne se laisseront jamais séduire, parce qu'ils savent *qu'il leur suffit de ne jamais s'écarter de l'Église*, et de marcher sous la crosse de ses pasteurs, pour jouir dans la paix de leur conscience de la plénitude de la vie, tandis que, partout ailleurs, c'est la mort!

Aussi, ce n'est point pour les âmes déjà fortes

que nous frémissons, c'est pour la foule. Et si nous tremblons en présence des textes si vieux que nous venons de citer, c'est que, dans tous les temps, les mêmes effets ont toujours suivi les mêmes causes ; c'est que voilà tout simplement l'idolâtrie qui revient sur la scène, parce que ses dieux y reviennent !

« Nous croyons, en vérité, qu'il ne peut exister pour les peuples de pronostic plus terrible que celui que nous donneraient à tirer ces faits surnaturels en se multipliant. »

Le danger sera-t-il moins grand par la raison que, lorsque des faits de cette espèce s'accomplissent en notre présence, et viennent nous frapper au visage, nous les repoussons brutalement comme une vaine et décevante parodie de l'évidence? La nature des choses changera-t-elle, parce que, prenant son point d'appui sur l'ignorance, notre orgueil s'irrite et se cabre; parce qu'un aveuglement digne de toute compassion vient clore ou obscurcir nos yeux? Échapperons-nous au péril en jetant le nom de visionnaires à la face de ceux qui s'autorisent du témoignage de leurs sens, et de l'impartialité de leur logique, pour admettre des phénomènes naguère inaccoutu-

més, mais dont les réalités importunent aujourd'hui le public?

En un mot, serons-nous dans une voie plus sûre, parce que nous refuserons opiniâtrément de suivre ces savants, soumis à l'Église, dont les lumières ne laissent d'autre base à l'outrecuidance de nos négations que l'inébranlable granit de nos préjugés?

Ah! si contester l'évidence des faits, si méconnaître l'imminence du danger, c'était le conjurer ou l'amoindrir, on pourrait au moins concevoir et s'expliquer un tel excès d'insouciance ou d'aveuglement! Et cependant, pour nier *le caractère surnaturel* de tant de phénomènes anciens ou récents, je ne puis le répéter d'une voix trop forte, il faudrait pouvoir nier les Livres sacrés de l'Ancien Testament et du Nouveau.

Il faudrait pouvoir nier la croyance de tous les peuples, consignée dans les pages les plus graves de l'histoire, et démontrée par les actes publics de tous les siècles. Il faudrait pouvoir nier, ou réduire à néant, l'affirmation des hommes les plus éclairés de l'antiquité, sur la possibilité, sur la réalité de ces phénomènes. Il faudrait nier le témoignage des philosophes magiciens de l'école

d'Alexandrie, ces théurges pour lesquels les philosophes de tant de siècles, y compris ceux de notre époque, ont professé tant de tendresse et d'admiration!

Il faudrait renier non-seulement les Pères de l'Église, et les plus savants théologiens de tous les siècles, mais jusqu'à la formule sacramentelle des exorcismes, qui sont un monument de la foi!

Ce n'est pas tout, il faudrait renier le témoignage du docte corps, du corps entier de la magistrature, dans tout le cours du moyen âge, et dans tous les pays de l'Europe! En d'autres termes, il faudrait, à la façon de ceux qui s'imaginent que la lumière date du jour où ils ont reçu des yeux pour la recevoir, il faudrait honnir la conscience et le jugement des hommes les plus éclairés et les plus probes de plusieurs siècles; il faudrait marquer au fer rouge ces magistrats qui, malgré la rigueur des lois dont ils maniaient le glaive, et malgré les inévitables erreurs de l'humanité, furent soutenus pendant de si longues périodes de temps par l'estime et par le dévouement des peuples soumis à l'administration de leur justice.

Il faudrait renier jusqu'à la parole, jusqu'à l'aveu des inculpés qui, pour la plupart, et avant

l'emploi de la question, se reconnaissaient comme auteurs des faits extraordinaires contre lesquels sévissait l'implacable volonté de la loi.

Il nous faudrait renier, de nos jours même, et le renier d'une façon étrangement brutale, le propre témoignage de nos sens!

En un mot, où se résume la valeur et la signification de toutes mes pages, il faut, pour méconnaître l'existence de ces phénomènes surnaturels, il faut renier à la fois les historiens, les philosophes et les magiciens; il faut renier l'Église et la magistrature; il faut renier les peuples et les individus; il faut renier la foi, il faut renier le témoignage des sens humains; il faut renier toute la nature humaine!

Il faut renverser et fouler aux pieds toutes ces autorités qui se touchent et s'appuient l'une sur l'autre, depuis le point du jour de la création jusqu'au crépuscule du jour qui nous luit!

Il faut tomber dans cet excès de violence contre la raison, contre le sens commun, et pour croire........ qui donc?

CHAPITRE XXVII.

Conclusion prophétique et sans prétention quelconque à l'infaillibilité.

Nous nous sommes assez longtemps entretenus, et cependant d'une manière fort incomplète, des merveilles que les Esprits de séduction savent opérer. Le temps multipliera le nombre et l'éclat de ces prestiges, dont il rendra le torrent irrésistible, ainsi que l'ont proclamé nos saintes Écritures. Mais quel sera le résultat probable de cette immense et redoutable opération? — Ce sera, je me le figure, l'éclosion, l'établissement d'une croyance nouvelle, d'une religion qui doit se fonder, grâce aux prestiges dont elle éblouira le monde, sur les ruines de tous les cultes vivants.

Nous verrons naître alors, du sein de ce merveilleux, comme une nouvelle manière de reli-

gion universelle. Et, pourquoi ne point l'appeler la religion des Ames, c'est-à-dire celle des Esprits; disons mieux encore celle des démons, ou, pour se bien comprendre, la religion de l'Antechrist. Entre elle et le catholicisme, doit commencer presque aussitôt son universelle explosion, la dernière lutte, le combat suprême, la grande bataille où tant de millions d'âmes, à demi chrétiennes, périront de la mollesse de leur foi !...

Mais, comment réconcilier son intelligence avec la possibilité du miracle futur qui doit précéder cette étonnante révolution religieuse?

Expliquons-nous.

Le premier, le plus inconcevable de tous les miracles, ce serait que tant de peuples ennemis, que tant de nations acharnées de si longue date les unes contre les autres, ouvrissent enfin leur âme, pour la laisser pacifiquement s'épanouir aux rayons d'une même et nouvelle religion, représentée par un seul et même monarque.

Je veux me taire sur les dix mille langues qui, chez les dix mille peuples du monde, donnent à la pensée de l'homme cette prodigieuse variété de costumes, de mœurs et d'allures.—Je ne tiens compte ni des océans, ni des remparts de mon-

tagnes, ni des glaces, ni du feu des sables de ces déserts qui séparent les nations... Mais l'orgueil! l'orgueil! comment l'orgueil national, comment l'orgueil individuel s'assoupliraient-ils au point de permettre à tous les fronts de toutes hauteurs de se niveler sous le sceptre, sous le verbe impératif d'un seul et unique souverain?

Comment?... Eh bien, examinons l'invincible difficulté! Peut-être le problème cessera-t-il de nous paraître insurmontable si nous nous prêtons à l'envisager par l'un de ses moindres escarpements!

La question qu'il s'agirait de se poser, la question du dénoûment ou de la solution, à mon sens, ce serait celle-ci :

Existe-t-il..., peut-il exister un moyen de rallier et d'unir en un seul corps la race humaine? un moyen de faire évaporer, sur les embrasements d'une charité sincère ou d'une brûlante convoitise, l'anathème qui, depuis les jours de Babel, divise et isole les peuples? anathème qui engendre, au sein des familles et des nations, les guerres de sentiments, les conflits d'intérêt, et les antagonismes de la pensée, ces causes nécessaires et complexes de la confusion, c'est-à-dire de la multiplicité des langues!

Eh bien! ce très-simple et très-miraculeux moyen ne serait-il pas la création d'*un nouveau dogme universel;* d'un dogme *favorable aux passions humaines*, et basé, *non sur la foi*, mais *sur l'évidence?* Car un même et irrésistible principe d'action naîtrait, éclaterait tout aussitôt pour remuer et entraîner la race des hommes.

Mais, où chercher encore, où trouver la cause puissante, la cause génératrice de cette même et unique croyance, *de cette religion future,* pour laquelle il s'agit de révolutionner et de passionner le cœur de nos semblables? où donc?

Il faut, je crois, la chercher, et facilement on la trouverait, cette cause irrésistible, dans l'invasion des Esprits sortant du puits entr'ouvert de l'abîme; dans l'opération, dans l'infatigable activité de ces Princes du mensonge qui, grâce à la permission de Dieu, viendront, ainsi que les prophéties nous en ont prévenus, faire subir à la terre sa dernière épreuve.

Qu'imaginer de plus facile *à cet immense concert de puissances spirituelles*, que de soulever, que d'ébranler aujourd'hui le monde moral et religieux?

Libres d'agir, à peu près, au gré de leurs caprices, qui les empêcherait de couvrir la terre

de ces irrésistibles prestiges dont les avant-coureurs nous ont atteints déjà! (*En Amérique surtout.*)

Leur tâche ne se bornerait-elle point à verser au milieu des peuples, harassés de misère et d'irritation, d'inaccoutumés, de prodigieux moyens de bien-être! Et qui saurait déjouer leur admirable savoir-faire, s'ils s'empressaient d'apaiser ainsi la voix criante des intérêts et des besoins matériels; ces besoins et ces intérêts qui, depuis Caïn, divisant l'humanité, ne cessent de rendre homicides tant de bras fraternels!

Fécondée, secondée par leurs soins assidus, la nature ne semblerait plus être que la servante empressée de l'*homme*, du roi réintégré de la création; ce monarque qui, plongé dans l'abondance des dons et des trésors, ne tarderait guère à s'écrier dans son orgueil : Par la vie de mon corps, je règne sur la terre, je l'assujettis; et par la mort, par la dissolution de ma chair, l'univers devient mon royaume!

Voyez plutôt! car les Esprits, dont la puissance me sert et m'émerveille, ne sont que des âmes humaines; ce sont des âmes qui animèrent des corps; ce sont mes frères; leur règne est celui de l'humanité triomphante. Oui, l'homme est le

seul Dieu de la terre et du ciel. Le grand problème philosophique est résolu : Dieu c'est l'homme, et l'homme c'est Dieu (1).

Dans ces conditions si simples, et auxquelles les prophéties semblent nous préparer, l'Antechrist serait tout uniment l'Homme-Pouvoir, l'Homme-Démon, le Verbe de l'Enfer qui charmerait les peuples, en donnant à cette pensée de propagande l'unité nécessaire pour en assurer le règne sur la terre.

Aujourd'hui, déjà, comme moyen avant-coureur de cet étrange et formidable pouvoir, ne voyons-nous point l'espace et le temps s'effacer devant les pas et devant la pensée de l'homme? La vapeur ne place-t-elle point les fardeaux et les corps sur les ailes rapides de l'oiseau? Le fil électrisé du télégraphe ne s'empare-t-il pas de la pensée pour lui donner le vol de l'éclair? Chaque jour, donc, les relations de peuple à

(1) Le démon *gagne plus à être nié qu'à être adoré*, me disait le révérend père Ventura, que ces prodiges alarment, mais qui ne croit point à la fin trop prochaine de ce monde. Cette croyance a pourtant été celle des plus forts penseurs de ce siècle; je la professe en toute humilité; elle naît de mes observations qui, certes, peuvent être bien fausses!

peuple, en se multipliant, se simplifient!... et, déjà, deux ou trois langues, élevées à la hauteur de langues universelles par la littérature et les affaires, offrent au prix de faciles études les clefs de toute intelligence humaine! Le libre échange de la pensée, que Babel avait interrompu, et qui prépare l'unisson de la pensée, semble donc poindre et précéder le libre échange de tous les dons de la terre...

Oui, prenons patience! Un peu plus tard, du fond de son palais, la main sur le fil électrique, un seul homme datera ses décrets je ne sais d'où.... sera-ce de Paris, de Constantinople, ou d'ailleurs?... De temps en temps, ce seul homme, ce grand et unique représentant de l'humanité, pourra dire d'un bout de la terre à l'autre, à son peuple de l'univers, presque partout docile à sa voix : Faites périr, effacez du milieu d'entre vous tel homme, telle famille, ou telle secte, qui paraît méconnaître en moi la Majesté du Pouvoir terrestre.

Et, quelques minutes après, le même fil apportera cette réponse : Sire, vous avez dit, et c'est fait; l'ordre règne.

Mais, la haute intelligence et le pouvoir des Esprits aidant, ces moyens si simples et si pro-

digieux déjà ne seront-ils point simplifiés par des procédés plus prodigieux encore? Je le crois, et j'en jure par toutes les probabilités du monde; car c'est à peine si nous voyons poindre l'aurore de ces effrayantes merveilles!

Passionné pour cette religion des Esprits, avec son antechrist pour représentant suprême, le genre humain, gratifié de tous les dons qui rassasient l'orgueil et les sens, comblé de l'immensité des trésors qui saturent la convoitise, le genre humain tout entier n'aura d'autre empressement que l'obéissance, d'autres transports que ceux de l'amour. Qui résistera donc à ce pouvoir de l'ennemi de Dieu, qui lui résistera? mais personne, en vérité! Malheur, mille fois malheur, à l'insensé qui s'aviserait d'une telle audace! Nul être au monde ne lui résistera.

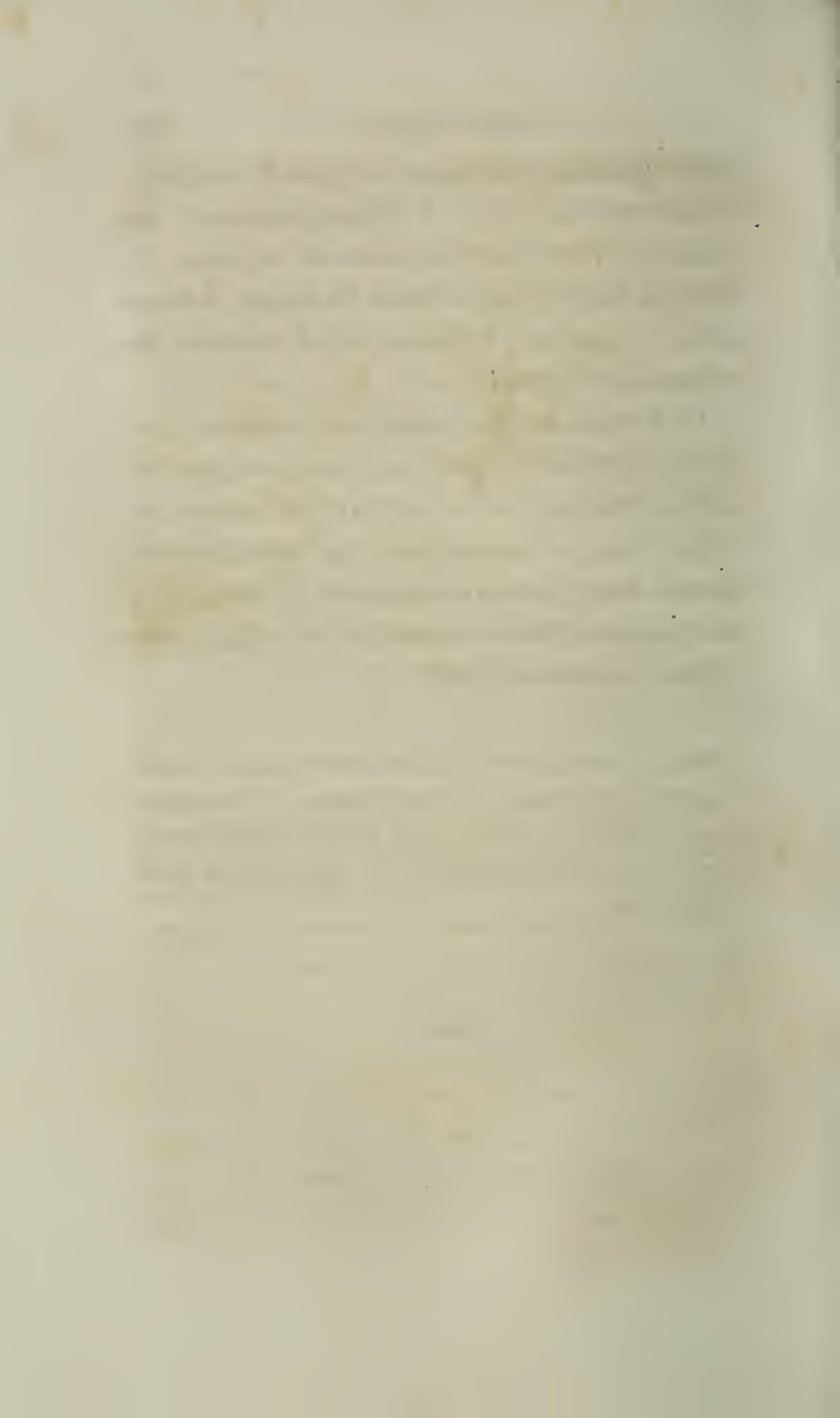
.... Grand Dieu! je me trompe, oui, je me trompe, et mon erreur est grossière; car l'Église catholique est partout. Tous les lieux de la terre, à la fois, verront donc l'armée restreinte et magnanime des élus s'user à la lutte, et se refuser héroïquement à courber le front devant les puissances que marquera, comme un diadème, le signe magique et honteux de la Bête!...

De grandes défaillances, de grands combats, signaleront la chute et l'évanouissement des siècles; et, sur tous les points de ce globe, la religion des Esprits, le Verbe du démon, l'Antechrist, inondera, trempera le sol du sang des enfants de l'Église !

Le dernier des élus, séduits ou immolés, y périrait si le dernier des jours ne précipitait sa course pour amener la clôture des temps; si, tout à coup, le bras de Dieu n'arrêtait et ne renfonçait dans l'abîme les dieux de la terre; si sa miséricorde infinie n'ouvrait le Ciel, si sa justice infinie ne fermait l'Enfer.

Nota.— Tant s'en faut que je me croie prophète ; mais, observant les faits de ce dernier siècle, et les rapprochant du texte des livres saints dont les prophéties attendent leur accomplissement, je formule mes tristes impressions.

FIN.



NOTES.

Je remplirais facilement un volume d'exemples bien constatés de manifestations spirituelles, et surtout de celles qui s'opérèrent *par l'entremise des tables*, quoique j'en sache de tout autrement effrayantes que celles-ci. Mais ne pouvant livrer au public mes autorités, je crois plus sage de me taire. C'est assez de rapporter, *sous forme d'avertissements*, quelques faits du premier genre, en les plaçant en dehors des pages de mon livre, et à titre de simples notes.

Chez une personne, placée dans une position sociale éminente, une table rendait de fréquents oracles... Elle se plaisait à converser... Elle était une âme souffrante,

une âme dolente; et comment la justice de Dieu eût-elle pu la ménager?

Du vivant de son corps, elle avait commis un acte de la plus insoutenable improbité. Rien ne manquait à l'accusation que cette âme portait contre elle-même; elle rapportait le siècle et l'année de son crime, elle en précisait la date, elle disait le lieu même où l'acte coupable s'était accompli!...

Cependant, un peu plus tard, la même table prétendait être un Démon; elle refusa de répondre aux questions importantes qui lui étaient adressées, si l'on ne consentait à s'engager avec elle *par un pacte;* et de quoi s'agissait-il dans ce pacte?... De peu de chose en vérité : de lui livrer son âme!...

— Qui donc es-tu? lui disait la personne qui l'interrogeait? — Je suis le démon! — Et que me veux-tu? — T'avoir!...

Va, dit ailleurs l'Esprit de la table, cesse de travailler, cesse de peiner, je suis là toute prête à t'aider, à te soutenir, écoute mes paroles, accepte mes conseils; y es-tu? que t'en semble? Laisse en paix ta sotte conscience; n'as-tu pas gagné quelque chose à me croire? Mais toi que j'aide, il faut me payer à ton tour; je me donne à toi... du courage, allons, il faut te donner à moi!... Que dis-je, tu viens d'accepter mon secours, bravo; rien ne te reste à faire et, je te le déclare, tu m'appartiens... Cesse de craindre, et prends quelque confiance en moi!

Mais tu n'as point toujours parlé de la sorte, Esprit menteur et jaloux! Tu souffrais, tu prétendais souffrir;

tu te donnais pour une âme, et tu parlais comme un enfant de l'Église du Christ. Tu désirais nos prières, tu sollicitais le saint sacrifice de la messe pour obtenir la paix et le bonheur!

— Eh bien! ne fallait-il point d'abord parler votre langage? C'est afin de ne point trop brusquement vous offusquer, que je cheminais en apparence dans l'ornière des préjugés catholiques. Si j'ai menti, je veux dire vrai... Le Purgatoire n'est point... — Et l'Enfer? — L'Enfer est moins encore! — Quel est donc le lieu de l'éternelle justice, quel est le lieu de l'éternelle miséricorde? — L'un est le ciel, et l'autre est le ciel encore! — Le criminel et l'innocent éprouveront donc à jamais le même sort? Nulle différence n'est donc, après la mort, entre la victime et le bourreau? — Non, sans doute, cela vous étonne, ici-bas! mais, en vérité, la différence est nulle. — Et quel est donc le nom du Dieu de ce monde et de ce ciel? — *Fatalité*.

Que disent de moins, à mesure qu'ils s'affranchissent de toute retenue, les Esprits qui prennent possession de l'Amérique? Et que disaient de plus les Esprits dont les oracles asservissaient le monde, sous le règne humiliant du paganisme?...

... Vraiment dignes des dieux de cette époque de corruption universelle, les Esprits qui, dans les manifestations modernes, se transforment fréquemment en anges de lumière, n'ont épargné, ni du côté des mœurs, ni du côté de la religion, les plus détestables conseils. Tantôt, et selon l'occasion, leur langage devient libre, provoquant, lascif, leurs sollicitations impures et quel-

quefois infâmes; tantôt s'attaquant à la religion, ***après lui avoir rendu d'hypocrites hommages***, ils ébranlent la foi, ils encouragent l'incrédulité, ils exaltent l'impiété! Que dire? leurs paroles de séduction, leurs mensongères promesses ont semblé prêtes quelquefois à dépasser les limites du fabuleux, si peu que l'on parut se prêter à former un pacte avec eux, au prix de quelque épouvantable sacrilége...

Voilà ce qui s'est passé déjà dans un petit nombre de maisons que nous pourrions citer; voilà ce qui se répète aujourd'hui sous une prodigieuse variété de formes, partout où la témérité répond aux avances des Esprits malins, partout où d'imprudentes provocations engagent, excitent ces agents à se livrer à leurs dangereux ébats.

Se donner, se vendre à eux par le sacrilége, c'est là ce que les sorciers de quelques-unes de nos campagnes appellent aujourd'hui même, par tradition, se procurer une délivrance.

Mais *cette délivrance de la rédemption* s'obtient encore, quoiqu'à un moindre degré, par les actes pratiques d'une mauvaise passion. Peut-être même pouvons-nous l'acquérir à moins de frais par le pur et simple acquiescement à des actes assez indifférents en apparence, et auxquels ces rusés agents de perdition emploient tout leur art à nous solliciter. Enfin, et pour se trouver beaucoup plus sérieusement engagés avec ces Esprits qu'on ne se le figure, il suffit, je ne dis point de leur demander, mais d'accepter de leur part quelque faveur. J'en pourrais dire, mais j'en dois taire un bien frappant exemple;

et la très-chrétienne personne qui s'était rendue coupable de cette imprudence avait cru, avait espéré du moins ne se permettre qu'un acte d'une nature assez innocente. Elle eut le temps et le courage de reculer !

Ce que nous devons faire observer, c'est que le démon paraît quelquefois bien inoffensif, bien amusant, bien doux, et, disons le mot, bien bête ! C'est alors que nous levons les épaules et que nous rions de cet ennemi prétendu, que l'Église nous représente comme si terrible, comme nous épiant sans cesse, comme appliqué de nuit et de jour à nous surprendre. Croyons-le bien, pourtant, l'Église est douée d'une haute sagesse, et son expérience est consommée. Elle sait notre incurie, notre insouciance; et l'inimaginable légèreté de nos esprits lui est connue. Que ses paroles redoublent donc notre vigilance ! Moins le chasseur d'âmes montre sa force, plus il dérobe son habileté, mieux son filet se cache, et certes, plus le danger doit être imminent !

On ne le dira jamais assez; tout commerce, toute relation quelconque avec les Esprits, est une sorte de pacte, est un pacte implicite... Et toute attention à leurs avances, je dirais presque à leurs menées, est comme le commencement de ce pacte. Les exceptions à ce principe doivent être et sont, je le pense, fort rares; mais tout *caractère* me manque pour les énoncer et les préciser.

Simple védette, je jette un cri d'alarme !

...J'ai dit que la religion des Esprits, avant d'atteindre son but final, le règne définitif de Satan, arriverait à la déification de l'homme. — En confirmation de ce pro-

nostic, je transcris cette *annonce* tirée du journal américain the new Era, or Heaven opened to man. August. 24, 1853. Boston. Journal. — The *Spiritual universe*. *The Spiritual universe* is designed to be a medium for the dissemination of the spirit of *Divine humanity*........ C'est-à-dire : le journal *l'Univers spirituel* a pour objet d'être un *médium* servant à répandre et à propager l'esprit de la *Divine Humanité*.... Which, amidst the changes and revolutions of society, inspires the hope of a better day when the *ideal christianity* may become actual, and *Mankind* become united in an universal brotherhood. Voilà le mot : un peuple unique, une seule famille dans le monde, une seule religion, *celle des Esprits*, aboutissant à un seul Dieu : l'*Homme;* car tous ces Esprits ensemble ne sont que l'esprit de l'humanité, faisant un avec l'esprit de l'univers!... Je l'ai dit, c'est toujours et partout l'homme, s'adorant dans le panthéisme.

Le journal spiritualiste *le Progress of New-York*, dans son numéro du 4 juin 1853, rapporte une évocation de l'esprit de l'illustre John C. Calhoun. — Le lecteur retrouvera dans cette curieuse fantasmagorie une partie des faits que M. D. de Richemont rapporte dans sa brochure le *Mystère de la danse des tables*, et une partie des faits que je rapporte moi-même en cet opuscule, au chapitre des tables.

Le livre intitulé *Spiritualism*, et écrit par le grand Juge Edmonds, par le docteur G. Dexter et par Nat. Talmadge, ancien sénateur et gouverneur du Wisconsin, est d'un très-grand intérêt dans la question des Es-

prits (New-York). Aussi a-t-il atteint, je crois, sa septième édition au bout de cinq mois d'existence.

Ce livre reproduit, mais avec une bien plus parfaite habileté, les inspirations de M. Cahagnet. M. Cahagnet écrit sous la dictée de ses extatiques, tandis qu'aux États-Unis le bras des médiums est invinciblement obligé d'écrire sous l'impulsion des Esprits, et quelquefois dans des langues que ces mêmes médiums ne savent ni ne comprennent.

De temps en temps aussi, la plume se dresse sans que personne y touche ; elle écrit seule, et les plus singuliers phénomènes d'apparition se manifestent. Observons bien que le but de ces longues dissertations des Esprits est toujours le même : Saper les bases du catholicisme, le supplanter par une morale creuse, mais attrayante, insidieuse, et, en définitive, infernale.

La partie la plus curieuse de cet ouvrage commence à la page 443. Voilà ce que les auteurs nous y apprennent.

Une dizaine de fantômes, les uns maîtres et les autres serviteurs, parmi lesquels celui de Franklin et de Hahneman, envahissent périodiquement une chambre dont le plan est tracé dans le livre, et semblent s'y livrer à des expériences ayant pour but d'initier notre monde à la puissance de l'Od, ou du fluide odyle. L'Od, sous sa double forme de lumière blanche et de lumière bleue, se rend sensible, se dessine en lignes régulières, s'empare des objets et les soulève. Dans ces conditions, le fluide odyle transporte méthodiquement des objets matériels, des livres, des fardeaux, des hommes. Il saisit

une plume, la trempe dans l'encrier, la promène sur une feuille de papier, et, tout tranquillement, y trace des sentences en hébreu, en sanscrit, en français ou en une langue quelconque... Telle est la puissance régulière de l'Od équilibre. Mais si quelqu'un, entrant dans l'appartement, dérange cet équilibre, si quelque accident le détruit, alors, et tout aussitôt, les phénomènes de la régularité sont remplacés par ceux du désordre et de la violence. Le fluide renverse, dans ce cas, et bouleverse les objets qu'il rencontre sur son passage; ces objets semblent alors *tomber en démence.*

D'où provient l'Od cependant, et quelle est son origine? Il est partout, avons-nous dit. Oui, mais ici nous avons un appareil qui le produit. C'est une boîte, une sorte de *pile* que porte l'un des fantômes, et qui paraît agir par émission aussitôt que son couvercle est levé.

La question est, pour ces esprits, je le répète, non point d'instruire, mais de donner le change, et de tromper le plus sérieusement du monde la race des hommes. Aussi, les démons qui se manifestent sous la forme de fantômes humains, ajoutent-ils à cette sorte de séduction celle que *le fantôme d'une science nouvelle et suprême* peut offrir aux téméraires que les nouveautés passionnent et exaltent. Déjà des instruments pseudo-scientifiques de ce genre, c'est-à-dire des instruments magiques, avaient été montrés et expliqués en France, par les Esprits, à telles personnes que je ne puis nommer, mais dont je puis répondre autant que de moi-même. La coïncidence m'a paru curieuse! .... Le dimanche, 12 février 1854, il me fut dit que M. le pasteur Coc-

querel devait parler sur les tables à Esprits. Informé de cette heureuse chance, je courus au prêche.— J'analyse et je condense ce que j'entendis :

« Nous croyons à la révélation, aux prophéties et aux miracles consignés dans l'Écriture sainte ; nous y croyons jusqu'à la mort du Sauveur. Mais, depuis, nous cessons d'y croire. Nous soutenons que nul ne peut prédire l'avenir ; sinon toute expérience deviendrait inutile... La vie de l'homme serait bouleversée. L'homme a besoin de certitude.

« Nous croyons aux anges et aux démons ; mais il nous est dit que, depuis le Christ, Satan a été jeté hors de ce monde. Il ne peut donc être enfermé dans un meuble et se mêler aux actes humains. Dans les faits où la crédulité prétend qu'il intervient, l'absurde et l'odieux se touchent.

« Cependant l'épiscopat presque tout entier de l'Église rivale prémunit son troupeau contre ces faits, paraissant les attribuer au démon. Pourquoi cela ? Parce que cette Église se dit infaillible. Son infaillibilité la condamne donc à y croire, par la raison qu'au moyen âge on y a cru. Elle ne peut se dispenser d'accepter l'héritage de ce temps de profonde ignorance.

« Pour nous, qui avons la gloire d'être protestants, nous plaçons le principe du progrès dans le christianisme, et nous refusons de croire à ces odieuses absurdités..... »

Oh ! oh ! le progrès dans l'œuvre de Dieu ! M. Cocquerel, y pensez-vous ? Et puis, perfectionner l'œuvre de Dieu et ne point se croire infaillible, c'est trop de modestie, c'est un criant abus de modestie, en vérité.

Il est vrai que, pour que *vos églises* se crussent infaillibles, il faudrait qu'il leur fût *possible* de s'accorder entre elles...

Cependant, des miracles et des merveilles s'accomplissent sous les yeux du public, sous le regard attentif de savants qui se lèvent pour les affirmer ; et vous, vous les niez intrépidement ! Mais pourquoi donc, de grâce, si ce n'est parce qu'il vous plaît de les nier? Ne serait-il point de bon goût d'appuyer votre parole sur une raison tant soit peu raisonnable, en présence de tant de milliers de témoins, dont quelques-uns fort savants, et qui rapportent des faits prodigieux dont leur esprit et leurs sens furent frappés.

Les miracles, dites-vous, et le don de prophétie, s'il existait, bouleverseraient la vie de l'homme et réduiraient à néant l'expérience. — La vie de l'homme était donc bouleversée pendant ce long cours de miracles qu'il vous plaît d'admettre ; pendant ces 4,000 ans, environ, qui commencent avant le serpent d'Éden et qui se terminent à la mort du Christ ?

Je m'en revins tout abasourdi de cette logique ; car je m'étais attendu à quelque chose. Ce fut tout, et je m'abstiens de signaler, de la part de l'orateur, un intrépide oubli de tous les textes hostiles à ses propositions. Mais, à titre de compensation, sans doute, on ne ménagea guère cette pauvre et si vieille Église Romaine.

Comme je monologuais sur cette aigreur, moi qui connais parmi nos confrères dissidents tant de personnes de mœurs si douces, je me dis : Allons, recommandons l'orateur à ce principe du progrès, qu'il vient pla-

cer dans son christianisme. Évidemment, et pour le quart d'heure, il en a besoin.

C'est là ce que lui diront les ministres ses confrères, protestants de mille sectes et de mille façons différentes, et dont j'ai loué le concert insolite sur la question brûlante et banale des Esprits. (*Voir p.* 367.)

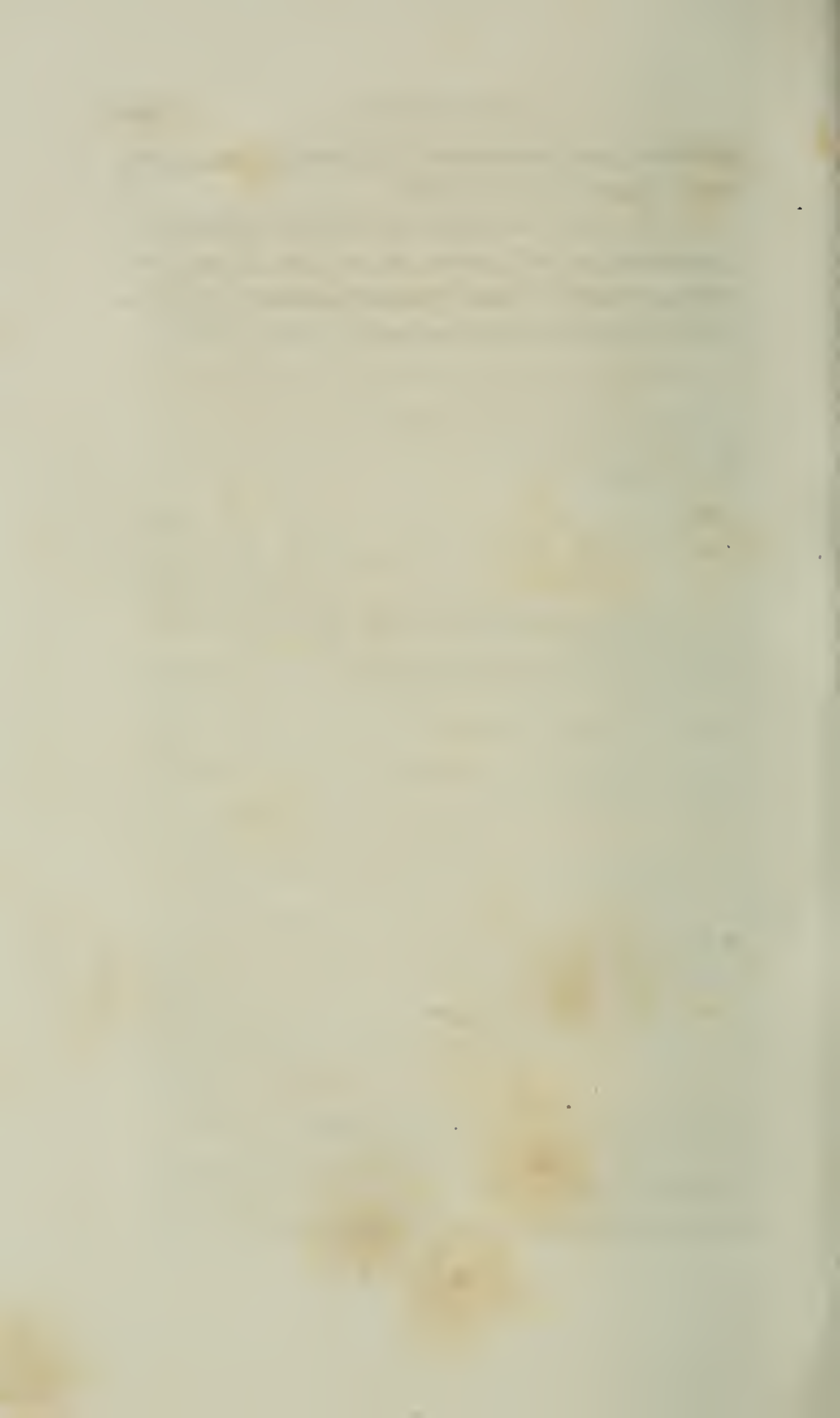


TABLE DES CHAPITRES.



